G.T. Fechner

W. Wundt

A. Damasio

T. Ribot



HISTOIRE de la PSYCHOLOGIE

C. Spearman

J. Bruner

S. Freud

J. Piaget

A. Bandura

D. Winnicott

B.F. Skinner

S. Milgram

D. Wechsler

J. Lacan

J. Bowlby

P. Pinel

F. Dolto

C.G. Jung

K. Lewin



HISTOIRE DE LA PSYCHOLOGIE

Ouvrage coordonné par
Jean-François Marmion

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines
Une collection dirigée par Véronique Bedin



Table des matières

Maquette couverture et intérieur : Isabelle Mouton.

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tél. : 0386720700/Fax : 0386525326
ISBN = 9782361061098

PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

La psychologie fait aujourd'hui partie de notre paysage au point qu'il est difficile de s'imaginer qu'elle est le fruit d'un long processus de confrontation d'idées, d'exploration scientifique, de maturation théorique. Faire un panorama de l'histoire de la psychologie, c'est permettre de mieux comprendre les différentes écoles, tendances, chapelles, qui ont construit la discipline. C'est aussi prendre la mesure des nombreux débats qui ont présidé à sa naissance et à son développement.

Un point commun anime les travaux et les recherches en la matière : la passion de comprendre l'humain qui, d'hier à aujourd'hui, fonde et alimente la discipline à travers ses différentes ramifications.

Pinel et les aliénistes, Charcot explorant l'hystérie, Wundt construisant « la science des faits de conscience », Freud théorisant l'inconscient, Piaget découvrant les stades de l'intelligence de l'enfant, Binet et Simon s'efforçant de tester l'intelligence, Maslow et Rogers inventant la psychologie humaniste, Devereux fondant l'ethnopsychiatrie, Antonio Damasio introduisant les émotions dans le champ des neurosciences… mais aussi Fechner, Darwin, Milgram, Skinner, Dolto, Cyrulnik et bien d'autres encore… Tous ont contribué à faire de la psychologie ce qu'elle est aujourd'hui : un vaste continent de pratiques et de savoirs, sans cesse arpenté par de nouveaux chercheurs en quête de chantiers à explorer.

Trois grandes étapes jalonnent ce panorama de la psychologie :

- Le temps des pionniers : de l'aliénisme à la psychologie expérimentale
- Essor et diversification : de la psychanalyse au behaviorisme
- Le boom de la psychologie : de la psychologie cognitive aux neurosciences

L'ouvrage a été réalisé grâce aux contributions de spécialistes[1] de toutes les disciplines qui forment la constellation des « psy » : psychiatrie, psychologie du développement, psychologie clinique, psychologie expérimentale, psychologie de l'enfant, psychanalyse, neuropsychologie…

[1] Ce livre reprend et actualise les contributions parues dans le numéro spécial du magazine *Sciences Humaines* (« La Grande Histoire de la psychologie », n°7, sept-oct. 2008) ainsi que d'autres contributions plus récentes.

LE TEMPS DES PIONNIERS DE L'ALIÉNISME À LA PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

PINEL ET LES ALIÉNISTES
Aux origines de la psychiatrie

Un beau jour de 1794, le docteur Philippe Pinel (1745-1826), profitant d'une visite de Georges Couthon (1755-1794) du Comité de salut public qu'il prit ainsi à témoin, fit ôter les chaînes des fous de l'hospice de Bicêtre. À la surprise générale, non seulement ceux-ci ne se jetèrent pas sur lui, mais certains le remercièrent même avec effusion. Par ce geste théâtral, P. Pinel fondait la médecine psychiatrique, démontrant que les fous n'étaient ni des bêtes furieuses ni des possédés, mais bien des hommes (malades certes, mais gardant au cœur de leur déraison suffisamment de sentiment et d'intelligence pour que l'on pût les laisser libres et espérer, surtout, les soigner).

Le père de la « médecine mentale »

L'histoire est belle, et l'on comprend pourquoi elle figure en ouverture de la plupart des manuels de psychiatrie. Elle n'en est pas moins fausse. Car bien que l'épisode soit encore souvent présenté comme un fait avéré, les historiens ont montré qu'il avait été forgé de toutes pièces par l'un des fils de Pinel. En réalité, les aliénés ont été désentravés petit à petit, une initiative qui doit plus à l'action de Jean-Baptiste Pussin (1745-1811), le concierge-surveillant de Bicêtre, qu'à Pinel lui-même.

S'il faut donc se défaire de l'image d'un Pinel tombeur des chaînes des fous comme d'autres ont brisé celles de l'esclavage, il demeure néanmoins légitime de voir en lui le père de la « médecine mentale », future psychiatrie. Rien ne semblait pourtant le destiner à cet avenir. Au départ, monté à Paris, il doit en effet renoncer à exercer, son diplôme de la faculté de Montpellier n'étant pas reconnu dans la capitale. Se tournant vers l'édition scientifique, il se passionne alors pour les sciences naturelles, les mathématiques, et aurait vraisemblablement continué dans cette voie si un drame personnel (la mort tragique d'un ami, décédé peu de temps après être devenu fou) ne faisait soudain passer la maladie mentale au premier plan de ses centres d'intérêt.

Autre bouleversement : la Révolution française cette fois qui, changeant la donne du recrutement académique, lui permet de pratiquer. Pinel devient médecin de Bicêtre en 1793, puis médecin-chef de la Salpêtrière en 1795, poste qu'il conservera jusqu'à sa mort en 1826. Aidé du fidèle Pussin, il s'attelle à un travail tout à fait novateur, entreprenant de reconstituer l'histoire de chaque insensé, cherchant à classer les formes d'aliénation, pour en comprendre les mécanismes et en déduire les modes de guérison. De ses observations, il tire notamment le fameux traité médico-philosophique sur *L'Aliénation mentale ou la manie* (1801), qui connaîtra de multiples rééditions et sera traduit en plusieurs langues.

Une exclusion à la place d'une autre ?

Dans ce livre pionnier, Pinel pose les bases d'une approche médicale de la folie qui frappe encore aujourd'hui par son pragmatisme. D'entrée de jeu, il y met en effet de côté la question du substrat physique des troubles mentaux, estimant la science de son époque incapable de déterminer le « siège de l'entendement et la nature de ses lésions diverses », malgré les recherches sur l'anatomie du cerveau. À la limite, selon lui, la question est secondaire : l'expérience montrant que de nombreux aliénés ont perdu l'esprit suite à un choc « moral », un traitement moral peut inversement conduire à leur guérison (« moral » étant ici opposé à physique, on dirait aujourd'hui « psychologique »). Le médecin doit comprendre la logique du délire de son patient, puis s'appuyer sur le reste de raison demeurant chez tout aliéné pour le forcer peu à peu à reconnaître ses erreurs, en usant du dialogue mais aussi, au besoin, de son « autorité ».

On a beaucoup discuté du sens du traitement moral. Pour les uns, Michel Foucault notamment (*Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961), Pinel ne fait que remplacer une contention physique par un conditionnement moral, une exclusion par une autre, le malade psychiatrique se trouvant livré à la toute-puissance des médecins, seuls à juger de la « guérison » dans leurs asiles fermés à l'extérieur. Pour les autres, comme Gladys Swain (*Le Sujet de la folie. Naissance de la psychiatri*e, 1997), en faisant du fou un malade que l'on pourrait soigner, réintégrer dans la cité, Pinel permet d'établir un dialogue avec la folie, certes incomplet, voire spécieux, mais un dialogue tout de même. Comme souvent, la vérité se situe probablement quelque part entre les deux.

Aude Fauvel

La naissance de l'asile

Si Philippe Pinel fournit à l'aliénisme un socle intellectuel, c'est son disciple Jean-Étienne Esquirol (1772-1840) qui lui apporte une assise institutionnelle.

En 1838, guidé par les conseils de ce dernier, l'État français adopte en effet une loi fixant pour un siècle et demi le sort des malades mentaux (elle ne sera révisée qu'en 1990). Quelques années à peine après l'apparition de leur discipline, les aliénistes obtiennent ainsi des moyens sans équivalent dans le monde médical, puisque la loi oblige tous les départements à se doter d'un établissement psychiatrique. Les aliénistes déchantent cependant quand ils s'aperçoivent que les aliénés ne guérissent pas, ou peu, s'entassant au contraire toujours plus nombreux dans les asiles.

En l'espace d'un siècle (de 1838 à 1939), la population d'internés sera ainsi multipliée par onze, les asiles contenant parfois jusqu'à huit fois plus de personnes que les prisons. Dans ce contexte, les aliénistes en viennent à penser que les aliénés sont en fait presque tous des « dégénérés ». Or si les fous sont dégénérés (c'est-à-dire physiquement différents, marqués dans leur corps par une tare indélébile), tout espoir de guérison devient impossible, l'aliénisme fin de siècle sombrant dans un fatalisme apparemment bien éloigné de l'optimisme thérapeutique de Pinel. S'agit-il d'un paradoxe, ou cette dérive était-elle en fait déjà en germe chez Pinel ? Quoi qu'il en soit, en fait de libération des fous, l'aliénisme aura donc finalement conduit à leur enfermement massif.

A.F.

UNE FEMME SEULE CONTRE L'ASILE

Entretien avec Yannick Ripa

Internée arbitrairement pendant quatorze ans, une pianiste obscure va devenir un symbole de l'opposition à l'aliénisme du XIX*e* *siècle. Yannick Ripa a reconstitué son itinéraire kafkaïen dans* L'Affaire Rouy. Une femme contre l'asile au XIXe siècle *(Tallandier, 2010).*

En 1854, Hersilie Rouy, pianiste âgée de quarante ans, est internée de manière abusive et le restera pendant quatorze ans. Pour quelle raison ?

On lui reproche de mener une vie indépendante, anormale aux yeux de la société, parce qu'elle est célibataire et aime s'enfermer chez elle et ne voir personne. On lui reproche aussi de s'adonner au spiritisme, ce qui n'est pas en soi une donnée pathologique puisque c'est alors la mode, et que même Victor Hugo le pratique. Les concierges prétendent qu'elle a chez elle un cercueil avec des bougies, ce qui est totalement faux. On soupçonne ces troubles mentaux d'être liés à la ménopause, plus précoce à l'époque qu'aujourd'hui, et considérée comme une cause de perturbations psychiques (ce qu'on entend encore de nos jours…). Mais le diagnostic restera fluctuant : monomanie intermittente, monomanie chronique, monomanie avec hallucinations… Les médecins prétendent aussi qu'elle n'est pas musicienne, alors qu'elle l'est et qu'elle a même publié des partitions. En fait, c'est son demi-frère qui a demandé son internement. Il ne veut surtout pas être considéré comme lié à Hersilie, parce qu'elle est supposée fille adultérine, ce qui reste à prouver. On a l'impression qu'il est lui aussi perturbé, et que son acharnement est disproportionné. Il restera de toute façon un mystère autour de cette affaire : certains dossiers d'Hersilie ont malheureusement disparu, pilonnés par les archivistes qui ne les trouvaient pas intéressants, ou perdus dans des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. On n'a donc pas « le » dossier qui pourrait nous ouvrir davantage les yeux. Je ne peux dire, comme historienne, si elle était folle ou pas, seul le caractère abusif de son internement qui ne respecte pas les termes de la loi de 1838 sur les aliénés est indiscutable.

Sitôt internée, elle n'arrive même pas à faire valoir son véritable nom… Pourquoi a-t-on voulu l'appeler à tout prix Joséphine Chevalier, et non Hersilie Rouy ?

Joséphine est son troisième prénom, et Chevalier, le nom de jeune fille de sa mère. Son demi-frère refusait obstinément qu'elle porte son nom. Ce qui n'avait pas de sens, puisqu'elle le portait déjà depuis quarante ans ! Mais son père, marié en France, s'était remarié en Italie, se trouvant donc dans une situation de polygamie un peu étrange. Pour autant, il avait reconnu ses enfants : dès lors, tous devaient s'appeler Rouy. Même si les lois entre l'Italie et la France n'étaient pas forcément les mêmes, il n'y avait pas d'ambiguïté à ce niveau. Quoi qu'il en soit, plus elle va crier que le nom qu'on lui donne n'est pas le sien, plus on va la trouver folle, puisque les médecins et l'administration estiment, eux, posséder la raison.

Elle va devenir le symbole même de ce qu'on appelle alors la folie lucide, concept qui permet d'interner n'importe qui, puisque le fou est capable de raisonner de façon normale et normative, sauf au regard des aliénistes, ce qui leur donne un pouvoir monumental. Ce que je constate, c'est qu'elle s'est retrouvée prisonnière d'un système asilaire ne permettant pas de constater une erreur administrative évidente, ni sans doute une erreur de diagnostic. Elle est enfermée avec des agitées, ou seule dans une cellule, on lui ferme les fenêtres… C'est un système que nous regardons aujourd'hui comme répressif. À l'asile, il faut être soumis. Si vous n'êtes pas soumis, vous n'êtes pas guéri. Elle ne peut pas le comprendre : car cela signifierait pour elle qu'elle doit nier être pianiste et s'appeler Hersilie Rouy. Elle est enfermée ainsi dans la quadrature du cercle. Elle sera internée à Charenton, à la Salpêtrière, puis, considérée comme incurable, elle est transférée à Méraville, à Auxerre, et enfin à Orléans… Elle a pourtant été relâchée en 1855 ; mais en chemise de nuit et désormais sans domicile, elle se rend à la préfecture de Paris pour exposer sa situation, celle-ci la renvoie aussitôt à l'asile ! À chaque fois, l'administration n'a de cesse de s'en débarrasser : elle est jugée asociale à cause de sa révolte, dans une continuelle confusion entre norme et normalité.

Cette femme internée de manière arbitraire est vue au quotidien par des médecins, pendant des années. Aucun ne la croit et n'émet l'hypothèse qu'elle est là par erreur ?

Quelques-uns, l’équivalent d’internes d’aujourd’hui, se posent des questions, mais quand ils constatent que les diagnostics ont été formulés par d’éminents collègues, la solidarité entre médecins fonctionne immédiatement. On ne peut pas se permettre, quand on est d’Orléans ou d’Auxerre, de mettre en doute la parole d’un grand ponte. L’aliénisme est un tout petit monde : le médecin qui a signé l’internement devient inspecteur, et ne peut aller contre son propre jugement. Les inspections, d’ailleurs, portent davantage sur les conditions d’accueil des malades que sur le bien-fondé de leur présence. On sent pourtant des doutes, dans les dossiers mêmes. Le diagnostic n’est pas fixé. Et à l’époque, certains aliénistes eux-mêmes pratiquent le spiritisme et le magnétisme ! On ne peut donc interner pour cela. Sinon, internons Victor Hugo… Mais tout le monde recule face aux autorités supérieures.

A-t-on une trace des traitements initiés pour Hersilie ?

C’est l’ensemble des traitements appliqués alors. Par exemple, six heures de bain pour une monomanie avec hallucinations. Hersilie le dit au début, avec l’humour qui lui reste : « Il [le médecin] me prescrivit un bain d’une heure, ce qui est la preuve qu’il ne me trouvait pas trop folle, la folie se mesurant à la longueur du bain dans ces établissements. » De fait certains demeurent enfermés dans les baignoires à couvercle des journées entières. Ce qui frappera Foucault et les spécialistes de la naissance de la psychiatrie, c’est que si vous administrez à un être sain de tels traitements, vous lui faites perdre rapidement son équilibre nerveux. Les aliénistes qui font pratiquer sur eux-mêmes de tels « soins » les trouvent d’ailleurs insupportables. Il est clair que ni vous ni moi ne résisterions à quatorze ans de ce traitement.

Vous voulez dire que l’asile a développé les symptômes qu’il prétendait guérir ?

Tout à fait : Hersilie se met par exemple à écrire à l’impératrice Eugénie en se présentant comme la sœur d’Henri V. Elle se justifiera ensuite en disant qu’elle l’a fait exprès pour attirer l’attention. Ce qui n’est pas complètement faux, puisqu’à l’époque on aime beaucoup les énigmes politico-historiques comme celle du Masque de fer ou de l’Enfant du Temple… Cela nous paraît justement fou, mais alors qu’orléanistes et légitimistes se disputaient pour une éventuelle succession au trône, les allégations d’Hersilie Rouy auraient pu en effet passionner les journalistes

et le grand public. Personnellement, je pense tout de même qu'elle commençait vraiment à perdre la raison. Mais il est impossible pour un historien de dater ces événements : était-elle déjà folle en rentrant ?

Comment, après quatorze ans, a-t-elle enfin quitté l'asile de façon définitive ?

À cause d'une histoire de fous ! Elle rencontre Édouard Le Normant des Varannes, administrateur des Hospices d'Orléans, un homme très étrange qui mériterait à lui seul une biographie. Il développe des idées de grandeur concernant sa propre famille, parce qu'il descend du mari de la Pompadour. Lui aussi devrait être hospitalisé : on voit bien que tout dépend alors de qui vous êtes, et de votre sexe… En tout cas, il est persuadé qu'Hersilie communique avec l'au-delà et prévoit l'avenir. Il a tôt fait de s'apercevoir qu'administrativement, elle n'a pas le droit d'être là. Avec sa femme, il lance une véritable campagne pour la libération de l'internée et finit par l'obtenir.

À sa sortie, elle devient un symbole politique…

On entre dans la fin de ce qu'on a pu appeler l'âge d'or de l'aliénisme. L'asile est critiqué de toutes parts. Plusieurs internements de personnes réputées ont été dénoncés comme arbitraires. Le cas d'Hersilie s'insère dans ce mouvement anti-asilaire, qui prend une coloration politique importante : en caricaturant à peine, les pro-asilaires seraient des bonapartistes, et les anti, des républicains, avec à leur tête Gambetta. Le scandale fait grand bruit. Mais tout cela n'a qu'un temps, une affaire en chassant une autre. Et surtout, le conflit avec la Prusse, en 1870, relègue l'affaire Rouy au second plan dans l'opinion publique. Son dossier devait passer à la Chambre des députés, mais la malchance la poursuivant, la déclaration de guerre fait que plus personne ne s'intéresse à elle.

Il faut attendre la fin des hostilités et la stabilisation de la République, dans la deuxième moitié des années 1870, pour que l'affaire redémarre. Les journaux s'emparent du cas Hersilie Rouy, notamment Yves Guyot, figure majeure de la IIIe République et très oubliée aujourd'hui, qui écrit de grands articles sur elle dans *La Lanterne*, sous le pseudonyme de « L'infirmier ». Guyot se sert de cet exemple pour déplorer que le nouveau régime laisse fonctionner des institutions, notamment psychiatriques, héritières du Second Empire et de surcroît obsolètes. Le Normant des

Varannes, lui, est persuadé qu'Hersilie a annoncé la Commune, et qu'il faut l'écouter pour rénover la société. Les défenseurs d'Hersilie préfèrent alors prendre de la distance ! Pendant ce temps, l'intéressée se fait très discrète, vivant chichement dans une petite chambre orléanaise. Se considérant trop vieille et fatiguée pour donner des leçons de piano, elle subsiste avec quelques indemnités versées par l'État, ou l'aide d'anciens amis. Elle rédige ses souvenirs (j'ai d'ailleurs du mal à penser qu'elle le fait seule) *Mémoires d'une aliénée*, puis meurt d'une pneumonie, très isolée. Le Normant des Varannes écrit une version très romancée de la vie de son amie, sous le titre *Mémoires d'une feuille de papier*, puis fait éditer le texte d'Hersilie.

Ses Mémoires vont avoir un effet paradoxal : elle les écrit pour rétablir la vérité, mais ils la font passer pour folle…

Il est très étonnant que l'éditeur n'ait pas coupé des passages où elle se montre obnubilée par son éventuelle naissance royale, par des signes cabalistiques… Mais un certain public s'y intéresse, tout comme aujourd'hui certains se passionnent à l'écoute de récits extraordinaires, comme les histoires rapportées par Pierre Bellemare. Les scientifiques, eux, y voient la preuve de sa folie. Les aliénistes, qui désormais se nomment psychiatres, comme Capgras et Sérieux, reprennent son cas. Jusqu'à nos jours, il est resté une obsession pour certains médecins. Au début de mon travail, j'ai été extrêmement étonnée, en tant qu'historienne, de constater qu'aujourd'hui encore des psychiatres lui consacrent des thèses en se reprenant les uns les autres, sans même aller lire le dossier. La psychanalyse s'est également emparée de cette affaire, notamment la revue du *Coq-Héron* ; elle fait aussi l'objet de conférences par ailleurs intéressantes, mais là encore sans aucune remise en cause du diagnostic. Or le résultat de ces travaux psychanalytiques est une analyse des représentations relatives à Hersilie Rouy, mais pas d'Hersilie elle-même, ni même de ses écrits. À l'évidence, ces approches relèvent d'un évident parti pris : ainsi les « psy » indiquent toujours qu'elle « prétend » composer. Elle ne prétend pas, elle compose ! Plus surprenant encore leur lecture de la modification de son nom : par peur d'un procès de son demi-frère si elle continuait d'écrire sous le nom de Rouy, elle modifie légèrement celui-ci avec un tréma : Rouÿ. Explication d'un psychanalyste actuel : elle est en manque de mère, « tréma » étant l'anagramme de

Mater. Une interprétation qui prête, me semble-t-il, à sourire ! On reproche aussi à Hersilie d'avoir habité longtemps avec son père. Mais le couple célibataire/vieux père ou vieille mère est totalement banal à une époque où rien n'est prévu pour accueillir les personnes âgées.

A-t-elle intéressé le mouvement antipsychiatrique ?

Eh bien non ! Car si l'affaire a fait énormément de bruit en 1880, Hersilie a été oubliée des historiens, intéressant tout juste, hormis quelques psys, les amateurs de fous littéraires ou les surréalistes. Il y a vingt-cinq ans, j'ai trouvé cette affaire par hasard en préparant ma thèse sur la folie féminine et les médecins. À l'époque, elle m'intéressait comme source pour montrer comment était jugée la folie, mais sans m'attarder sur l'aspect administratif. Aujourd'hui, j'ai pu avoir accès à des dossiers médicaux, ouverts, conformément à la loi, cent-cinquante ans après la naissance de la personne concernée. Par ailleurs, Internet est devenu un outil formidable. J'ai réussi à retrouver des valses qu'Hersilie avait publiées et qui sont conservées à la bibliothèque de Melbourne. Sans Internet, jamais je n'aurais mis la main dessus. Nul ne sait comment elles sont arrivées là-bas !

Peut-on envisager une réédition critique de ses Mémoires, ainsi que l'interprétation de ses compositions musicales ?

La réédition de ses *Mémoires* a été envisagée, mais les 500 pages sont inégales. Hersilie se répète beaucoup, de nombreux passages sont fastidieux ou délirants… En fait, l'affaire elle-même et la politisation de la psychiatrie dans laquelle elle s'inscrit sont bien plus passionnantes. Quant aux quelques compositions musicales que j'ai retrouvées, ce sont des preuves de sa bonne foi, non des chefs d'œuvres ; des centaines de gens composent comme elle. Il ne faut donc pas la voir comme une grande créatrice oubliée.

Le cas d'Hersilie Rouy n'est sans doute pas isolé ?

Non. La thèse d'Aude Fauvel, intitulée « "Témoins aliénés" et "Bastilles modernes" : une histoire, politique sociale et culturelle des asiles en France, 1800-1914 », décrit par exemple les dérives administratives de la loi de 1838. En revanche, c'est probablement la seule femme dans ce cas. C'est aussi pour cela que son histoire a longtemps été ignorée. Les hommes internés arbitrairement pouvaient plus facilement

alerter la presse à leur sortie, et sont restés des figures pour l’antipsychiatrie. Hersilie, elle, a été oubliée en tant que femme. Il y a trente ans encore, personne ne connaissait Camille Claudel, alors que son talent de sculptrice est bien supérieur à celui de pianiste d’Hersilie. Les femmes sont toujours évincées au XIXe siècle. D’autant plus lorsqu’il s’agit d’une marginale… Une femme qui entend composer se voit accuser de mégalomanie. Pour qui se prend-on, quand on est une femme, de vouloir créer ? Maupassant s’étonne de celles qui veulent peindre ou écrire alors qu’elles ne sont bonnes qu’à être des concierges. On voit que les psychiatres n’ont pas la volonté d’être méchants ou mauvais, ils sont de leur époque.

Un cas plus ancien est celui de Théroigne de Méricourt, connue de Baudelaire, qui l’appelle « l’amante du carnage » : elle réclame pour les femmes le droit de porter les armes, c’est une figure majeure de la Révolution, qui finit à l’asile. Le grand Esquirol, l’un des fondateurs de la psychiatrie française, l’autopsie, et recherche dans son cerveau des traces biologiques propres à expliquer son engagement politique, tant il était anormal qu’une femme s’engage politiquement. Elle était folle, parce que révolutionnaire, et révolutionnaire parce que folle. Avec une optique semblable, il est clair qu’à l’époque une femme est une folle en puissance.

Une affaire comme celle-là est-elle envisageable de nos jours ?

La bévue administrative serait rectifiée tout de suite. D’une part, la loi de 1838 a changé, on a multiplié les précautions : rapidement, quelqu’un écouterait Hersilie. D’autre part, nous sommes dans un système de réseaux où l’on vérifie tout : rien que le numéro de Sécurité Sociale aurait indiqué immédiatement qu’elle s’appelait Hersilie Rouy et non Joséphine Chevalier. L’affaire appartient bien au XIXe siècle. Je suis très attachée au côté politique de l’affaire, qui m’a vraiment étonnée : notamment le fait que des gens comme Gambetta, comme Guyot, comme Manier, de grands républicains, se préoccupent d’elle… J’ai d’ailleurs très envie de travailler sur Yves Guyot, à présent, pour essayer de comprendre comment des figures phares ou des affaires énormes tombent dans l’oubli. Je dois dire que, en tant qu’historienne, j’ai rarement eu autant de surprises : vous avez un projet, mais les archives vous emmènent ailleurs. Je ne m’attendais pas du tout à voir la municipalité de Paris se mobiliser alors pour cette femme, à voir la presse de l’époque, y compris internationale, évoquer son cas…

C’est passionnant, vous êtes vraiment au cœur des archives dont vous êtes prisonnier, aussi. Mais l’historien adore être prisonnier de ses archives !

Propos recueillis par Jean-François Marmion[1]

---

1 Publiés dans *le Cercle psy*, n° 1, Juin 2011.

LA PHRÉNOLOGIE
La science des crânes

La phrénologie (« science de l'esprit ») est inventée par le médecin Franz Joseph Gall (1758-1828) dans la Vienne impériale de la fin du XVIIIe siècle. Dans ses écrits, il affirme que son intuition initiale est née de sa propre expérience. Ayant constaté l'excellente mémoire des mots manifestée par les élèves aux yeux saillants, Gall fait l'hypothèse d'un lien de causalité entre faculté mentale et trait physique. En adoptant le principe alors contesté que le cerveau est l'organe de la pensée, il décide de vérifier si d'autres talents peuvent être reliés à des conformations crâniennes précises. Débute une vaste enquête qui lui fait observer les animaux et les êtres humains se distinguant par des traits de caractère précis : poètes, mathématiciens, philosophes, musiciens, acteurs et cuisiniers mais aussi fous, voleurs et assassins.

L'apport de l'anatomie comparée

D'emblée, la phrénologie est un savoir du corps autant que de l'esprit. Son programme de recherche s'inscrit dans la continuité d'une « idéologie physiologique » qui visait l'analyse des rapports du physique et du moral de l'homme[1]. La nouvelle théorie ne se dit « phrénologie » que pour mieux marquer sa rupture avec la psychologie « traditionnelle ». Son originalité réside moins dans le matérialisme dont l'accusent ses adversaires, que dans le rejet de la représentation classique de l'activité psychique de l'homme. Les classifications successives de Aristote à Kant, en passant par Descartes et Condillac, ne sont ainsi pour la nouvelle science que des « abstractions ».

Héritier de l'histoire naturelle du XVIIIe siècle, Gall mobilise l'anatomie comparée pour établir sa nouvelle classification des facultés. Il distingue ainsi l'instinct de la propagation, l'amour de la progéniture, l'amitié, l'instinct de la défense de soi-même et de sa propriété, l'instinct carnassier, le penchant au meurtre, la ruse, le sentiment de la propriété qui, trop développé, devient un penchant au vol, l'orgueil, la circonspection, la

mémoire des personnes, le sens du langage, le talent de la peinture, de la musique… Viennent ensuite les facultés intellectuelles et qualités morales distinguant l'homme des autres espèces d'animaux : sagacité comparative, esprit métaphysique, esprit caustique, talent poétique, bonté, faculté d'imiter, religion, fermeté.

Gall n'a eu de cesse de justifier sa théorie par l'observation. Cette volonté d'ancrer les discussions sur des faits « palpables » a provoqué l'ouverture d'une frénétique chasse aux crânes et aux moulages de têtes. Du point de vue de la méthode, la phrénologie donne le primat au visible sur l'invisible, à l'observation distante sur l'introspection. Elle participe en cela à l'instauration d'une nouvelle culture du visible, tout en se pensant « neutre » et objective. La connaissance de l'homme, de son potentiel et de ses limites passe par les collections de crânes, les discussions sur pièces et les instruments de mesure, plus que par des polémiques métaphysiques ou des appels à la conscience religieuse. Cette démarche annonce deux voies d'avenir. D'abord le refus de l'introspection, enjeu méthodologique essentiel pour la naissance de la psychologie dite « scientifique ». Ensuite, le refus d'aliéner la science à une « morale », qui fonde une éthique de la connaissance menant au scientisme.

Une lente disqualification

Les premiers signes de déclin se manifestent en France après 1840. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, Pierre Flourens souligne en 1842 les trois points sur lesquels la doctrine de Gall est inacceptable. La phrénologie rejette l'unité de l'intelligence ? C'est une erreur « psychologique ». Elle pense que le cerveau peut se diviser en aires fonctionnelles ? C'est une erreur « physiologique ». Elle estime que la raison et la volonté ne sont que les résultats de l'activité de certaines facultés ? C'est une erreur « morale ». La phrénologie médicale marque alors le pas, laissant peu à peu la place à une littérature redondante qui fait fi de l'œuvre de Gall, en combinant physiognomonie et craniologie… Cette industrie de vulgarisation, originellement minoritaire, deviendra dominante sous le Second Empire.

La lente disqualification de la phrénologie savante s'explique par d'autres facteurs. La phrénologie se veut généraliste, dans une période où

les sciences de l'homme se construisent sur une division du travail de recherche. Sur la question même du rapport de la physiologie et de la psychologie, les disciples de Gall ne sont pas parvenus à renverser la philosophie éclectique de Victor Cousin. La tentation tardive d'un compromis avec le spiritualisme provoque sa mise à l'écart dans le débat porté par la nouvelle génération des Ernest Renan, Hippolyte Taine, Théodule Ribot et autres philosophes, qui fonderont la psychologie de la seconde moitié du XIXe siècle.

Marc Renneville

Un succès international

La phrénologie connaît son heure de gloire dans les années 1830. Elle présente alors tous les caractères d'une science légitime : son étude est consacrée par une société savante parisienne à laquelle adhèrent plus de deux cents médecins. D'autres sont créées à Toulon, Épinal et Saint-Brieuc. La doctrine de Franz Joseph Gall fait des adeptes dans les villes de bagnes (Brest, Toulon, Rochefort), à Bordeaux, Montpellier, Nancy, Metz et Rouen.

Une trentaine de sociétés voient également le jour en Grande-Bretagne. La nouvelle doctrine suscite l'intérêt de socialistes oweniens (R. Cooter, *The Cultural Meaning of Popular Science. Phrenology and the organization of consent in nineteenth-century Britain*, Cambridge University Press, 1985). Elle trouve également des partisans en Scandinavie, en Espagne, en Allemagne et aux États-Unis, où elle est liée à la pratique florissante de l'hypnose, particulièrement dans les villes des États de l'est et du centre du pays. Le versant physiologique de la théorie de Gall repose sur un postulat de localisation des fonctions cérébrales qui fait controverse. La démonstration de cette possibilité de localisation ne sera établie qu'à partir des années 1860, avec les recherches de Paul Broca sur le siège du langage articulé, à un moment où la phrénologie avait déjà perdu l'essentiel de son crédit dans la communauté scientifique.

M.R.

---

1 L. Clauzade, *L'Idéologie ou la Révolution de l'analyse*, Gallimard, 1998

GUSTAV THEODOR FECHNER

L’âme et le corps réunifiés

Originaire de Saxe, Gustav Theodor Fechner (1801-1887) s’affirme très tôt comme un sujet d’exception. Hors norme. Il n’a que seize ans quand il entre à la faculté de médecine de Leipzig, et s’enthousiasme pour la science, la philosophie, la poésie. L’université allemande est alors dominée par la « *Naturphilosophie* », courant de pensée impulsé par Schelling, et qui rassemble alors tout ce qui compte de grands esprits : Goethe, Hölderlin, Novalis, Schlegel.

La *Naturphilosophie* ? Une sorte de pensée *new age* avant l’heure. Le programme est alléchant : elle entend réconcilier la science et la poésie, l’esprit romantique et l’esprit scientifique. Le romantisme donne de la nature une image merveilleuse, animée d’une puissance créatrice conférant la vie à tant de formes différentes. Le monde possède en lui une sorte de souffle créateur – on peut l’appeler « âme », « vie », « esprit », peu importe. Cette énergie vitale n’est pas une force mystérieuse divine, extérieure au monde : elle est consubstantielle à la nature. L’esprit et le corps sont deux substances non pas différentes, mais indissociables. Pour la *Naturphilosophie*, la science et l’imagination ne sont pas contradictoires : ce sont deux moyens complémentaires de pénétrer les secrets de la nature.

Voilà la philosophie qui emballe le jeune Fechner. Il délaisse ses cours de médecine pour assister à ceux de Ernst-Heinrich Weber (1795-1888), qui enseigne la physiologie et les mathématiques à Leipzig.

L’union de la science et de l’imagination

Fechner s’intéresse particulièrement à l’électricité, que l’on est en train de découvrir. Ce fascinant courant électrique apparaît alors comme un bon modèle pour penser les liens entre matière et esprit. L’électricité n’est-elle pas à la matière ce que l’esprit est au corps, une sorte d’énergie invisible qui lui donne vie ? L’électricité parcourt les corps comme les sensations parcourent les nerfs, comme les idées se propagent d’un cerveau à

l'autre… L'analogie est source d'une intuition de Fechner : celle du « parallélisme entre l'âme et le corps », idée-force de sa « psychophysique ».

En 1824, le jeune Fechner entre comme *privat-docent* (maître de conférences) à l'université de Leipzig, où il devient professeur. Il se lance alors dans une activité scientifique débridée. Il enseigne la physique et les mathématiques, mène des expériences sur l'électricité (loi d'Ohm), sur la vision et la perception des couleurs, la lumière. Il voyage à Paris, rédige des ouvrages. À trente ans, il a déjà écrit plusieurs manuels, traduit des ouvrages de chimie, physique et mathématique.

C'est aussi un illuminé : parallèlement, et sous le pseudonyme de Dr Misès, il poursuit ses recherches métaphysiques. En 1826, il compose même un essai étonnant – une plaisanterie ? –, *l'Anatomie comparée des anges*. Il y envisage l'existence d'entités spirituelles qui n'ont pas forme humaine – ni bras, ni jambes, ni ailes, ni autres « excroissances incongrues des créatures terrestres » –, mais qui sont comme de grosses bulles translucides, voguant comme des astres, en suspension dans le cosmos.

Ténèbres et illumination

Chercheur d'absolu, Fechner connaît des phases d'exaltation quasi mystique où son activité est débordante, bouillonnante. Puis leur succèdent des périodes de profond découragement et d'épuisement. Souffre-t-il d'un trouble bipolaire ? Toujours est-il qu'après quelques années d'activités intenses et fébriles, il s'effondre. En 1839, il sombre dans une très grave dépression. À l'incapacité de travailler, aux troubles du sommeil, s'ajoutent des maux de ventre et surtout une curieuse photophobie : une allergie à la lumière ! Lui qui avait consacré les années précédentes à étudier les effets des rayons lumineux sur la rétine, le voilà condamné à rester enfermé dans l'obscurité, les yeux bandés, dans une pièce où règne le noir absolu. Il restera ainsi trois ans. Trois années vécues dans la solitude, les ténèbres et le désespoir.

Puis, en 1843, sa maladie prend fin. Le récit de sa guérison est encore une histoire d'illumination où il revient à la vie dans un moment d'extase : celui où il ressort pour la première fois à la lumière du jour, et découvre émerveillé, subjugué par la beauté de la vie, les plantes en fleurs dans son jardin. Comment penser que ces fleurs ne seraient faites que de matière

inerte ? Elles portent autre chose en elles : une âme invisible. La vie. De cette illumination, il tirera plus tard un essai, *Nanna ou l'âme des plantes*, dans lequel il reprend le thème d'une nature animée d'une âme vivante.

Fechner connaît alors une véritable « renaissance » intellectuelle, et revient à ses recherches psychophysiques. Ce qui va le conduire à sa « révélation » d'octobre 1850 : la loi de psychophysique qui l'a rendu célèbre.

Jean-François Dortier

La révélation de Fechner

Nous sommes le 22 octobre 1850. Alors qu'il est encore au lit, Gustav Fechner a une révélation. Il pense avoir résolu tout à coup une vieille énigme philosophique – celle de la relation entre l'âme et le corps. Il pense même avoir trouvé comment la mesurer : grâce à une équation mathématique simple reliant l'intensité de la sensation (ce que l'on ressent subjectivement) à celle du *stimulus* (la puissance du rayon lumineux qui a déclenché la sensation). L'idée directrice de Fechner repose sur l'existence d'un « parallélisme psychophysique » entre l'esprit (psycho) et le corps (physique).

Sur le plan philosophique, c'est une position inspirée de Baruch Spinoza, qui admet que matière et esprit sont indissociables, comme les deux faces d'une même médaille. Cette relation peut faire l'objet d'une mesure rigoureuse et s'exprimer sous forme d'une loi, que Fechner formule ainsi : $S = k \times \log(I)$ où k est une constante et I l'intensité. La loi de Fechner est encore considérée par certains spécialistes comme valable, même si elle fait l'objet de débats. À partir de là, Fechner jusqu'à la fin de sa vie, poursuivra ses travaux mélangeant psychologie, physique et métaphysique jusqu'à la fin de sa vie.

J.-F.D.

JEAN MARTIN CHARCOT
L’arpenteur de l’hystérie

« Père des neurologues » et « Napoléon de la névrose », Jean Martin Charcot (1825-1893) a inspiré toute une génération, jusqu’à Sigmund Freud. S’ils n’ont pas fait l’unanimité, ses travaux sur les hystériques et son utilisation de l’hypnose lui ont cependant conféré une renommée internationale.

Dès sa nomination en 1862 à l’hôpital de la Salpêtrière, alors appelé hospice de la Vieillesse-Femmes, Jean Martin Charcot entreprend une très grande œuvre neurologique. En 1870, dans un service d’hystériques et d’épileptiques non aliénées, il débute ses travaux sur l’hystérie et sur l’épilepsie, traçant alors les frontières entre les deux maladies. Ses malades sont des « nerveuses », jamais des folles, même si un asile pour femmes, celui dont l’aliéniste Philippe Pinel fit le renom, jouxte son propre service.

Ses qualités de clinicien hors pair et d’anatomiste, ses méthodes de travail (il a installé un laboratoire dès son arrivée à la Salpêtrière), sa connaissance de la pathologie du système nerveux (il obtient en 1882 la création de la première chaire de clinique des maladies du système nerveux), ses cours et ses publications lui confèrent très vite une stature nationale et internationale. Les leçons du mardi, destinées à un public restreint, et les conférences du vendredi, présentées dans l’amphithéâtre du service et où le spectacle prend parfois le pas sur l’expérimentation, connaissent un immense succès public.

La renommée de Charcot est telle que sa clientèle, incluant ses malades hystériques, vient du monde entier, en particulier des États-Unis et de Russie. S'il reçoit ses riches patients en consultations privées, il obtient, pour des malades masculins moins fortunés, l’autorisation d’ouvrir un service de consultation externe au sein de l’hôpital.

L’école de la Salpêtrière

Père des neurologues, Jean Martin Charcot a une carrière brillante : interne en 1848, soutenant sa thèse en 1853, chef de clinique de 1853 à 1855, médecin du bureau central des hôpitaux en 1856, agrégé en 1860. En attente d’un service hospitalier jusqu’en 1862, il poursuit pendant ces années ses recherches, publie et donne des cours de pathologie et se constitue une riche clientèle privée, en particulier grâce à Pierre Rayer (1793-1867), homme de pouvoir du Second Empire, médecin ordinaire de Napoléon III, fondateur de la Société de biologie dont Charcot est membre.

Nommé en 1862 à l’hospice de la Vieillesse-Femmes (la Salpêtrière), Charcot est chargé de l’infirmerie générale, des grandes infirmes incurables et des « reposantes ». Il dispose alors de « cette mine incomparable » de centaines de femmes qui souffrent de maladies chroniques de tous ordres. Charcot publie très vite les résultats des recherches qu’il effectue avec Alfred Vulpian (1826-1887) sur les maladies du système nerveux. On commence alors à parler de l’école de la Salpêtrière, mettant au second plan la vieille école des aliénistes, celle des Philippe Pinel et Jean-Étienne Esquirol. En 1866, Charcot inaugure un cours libre qui fait connaître ses travaux et, en 1872, se trouve chargé de la chaire d’anatomie pathologique. Il a alors tout juste commencé ses recherches sur l’hystérie, qui vont porter son audience à des sommets inégalés. En 1882, Léon Gambetta crée pour lui une chaire de clinique des maladies du système nerveux. Son savoir attire les médecins du monde entier : Sigmund Freud est l’un d’eux.

N.E.

Le retour de l’hypnose

Ses travaux sur l’hystérie et son interprétation neurologique de la maladie emportent une très large adhésion, mais sans jamais faire l’unanimité dans le monde médical. À la suite de ses prédécesseurs

partisans de la thèse neurocérébrale, dont son contemporain Pierre Briquet (1796-1881), Charcot montre que les symptômes hystériques ne sont pas liés à l'utérus, mais à une lésion du système nerveux. En une vingtaine d'années, il parvient à définir un type fondamental et unique de l'hystérie qui touche les deux sexes. Si, en effet, dans un premier temps, il ne s'intéresse qu'à l'hystérie féminine, puisque seules les femmes sont admises dans son hôpital, il décrit après 1880 une hystérie masculine, celle d'un homme viril et fort, loin des modèles forgés jusque-là et qui n'envisageaient que des hystériques invertis (homosexuels). Sous le désordre apparent de l'hystérie, Charcot met au jour un ordre caché de crises, dont il démontre la régularité selon quatre grandes phases (épileptoïde, clownisme, attitudes passionnelles, délire).

Lors des expériences et des examens menés sur ses sujets hystériques, Charcot peut observer un état modifié de conscience bien particulier que produit l'hypnose, qu'il rattache à l'hystérie pour en faire une « hystérie expérimentale », donc un état pathologique. Ce travail le conduit, en 1882, à réinsérer l'hypnose dans le territoire des sciences médicales, dont elle avait été chassée en 1837 sous le nom de somnambulisme magnétique. Charcot conçoit alors la mise en état d'hypnose, sous trois formes (léthargie, catalepsie et somnambulisme lucide), comme provenant d'agents physiques tels la vision d'un objet brillant, le regard appuyé du médecin, le bruit d'un diapason, ou encore le son de la voix donnant un ordre. Il n'envisage donc pas l'existence d'un possible rapport entre le médecin et son hystérique, entre hypnotiseur et hypnotisé. Lorsque l'état hypnotique est obtenu, Charcot utilise cependant la suggestion, qu'il n'estime possible qu'en raison de l'état hystérique du malade. Il peut ainsi suggérer à l'hystérique une posture qui produit une émotion, une sensation, des hallucinations ou des actes à accomplir en état somnambulique, ou bien provoquer une paralysie, la défaire, ou encore modifier tel ou tel symptôme. La suggestion expérimentale peut devenir suggestion thérapeutique.

Charcot conçoit encore l'articulation entre psychique et organique en termes d'inconscient cérébral. La psychologie n'est pour lui, au moins pour la majeure partie, « que la physiologie des parties supérieures ou nobles du cerveau[1] ». Et même si dans sa dernière publication, *La foi qui guérit*, il donne à l'autosuggestion, hors hypnotisme, une place dans le

processus de guérison, l'hystérie semble demeurer pour Charcot une maladie organique d'ordre neurologique.

Nicole Edelman

---

1 J.M. Charcot, « Leçon du 22 décembre 1891 », *Revue de médecine*, 1892.

DE MESMER AUX SCIENCES PSYCHIQUES

Magnétisme et tables tournantes…

À la fin du XVIIIe siècle, le médecin allemand Franz Anton Mesmer (1734-1815) promeut une méthode thérapeutique fondée sur ce qu'il appelle le « magnétisme animal ». Il attribue les maladies à la mauvaise répartition, dans le corps humain, d'un fluide parcourant tout l'univers. Le rôle du magnétiseur est de rétablir l'équilibre fluidique du malade en déclenchant une crise convulsive salutaire. En dépit du jugement de charlatanisme régulièrement porté sur lui par les facultés et académies de médecine, le magnétisme animal rencontre un succès considérable.

Somnambulisme, spiritisme, télépathie…

En 1784, le marquis de Puységur, sur ses terres, magnétise Victor Race, un jeune paysan qui, au lieu d'entrer en convulsions, s'endort. Durant son sommeil magnétique, il décrit sa maladie et en indique le traitement. Victor, premier somnambule « lucide », inaugure une tradition : par la suite, le somnambule magnétique (ou lucide), souvent une femme créditée de dons merveilleux, comme celui de voir à distance, de lire dans les pensées ou de connaître l'avenir, deviendra l'une des figures familières de la culture populaire.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, à partir des États-Unis, le spiritisme se répand dans toute l'Europe. Préparé par la tradition somnambulique, il donne naissance à une autre figure de femme dotée de pouvoirs extraordinaires, celle du médium spirite, supposée assurer la communication entre les vivants et les esprits. On lui attribue d'autres dons exceptionnels, comme celui de léviter, de déplacer les objets à distance ou de produire des ectoplasmes. Dans tous les milieux, on fait tourner les tables : de nombreux écrivains dialoguent avec les esprits.

Dès le milieu du siècle, des savants comme le chirurgien anglais James Braid (qui avait forgé le terme d'hypnotisme pour désigner le

somnambulisme provoqué) essaient de trouver une explication scientifique au phénomène des tables tournantes. Ils l'attribuent à l'action musculaire inconsciente des mains des participants à la séance de spiritisme. En 1882, à Londres, la Society for Psychical Research est créée (le philosophe français Henri Bergson, la présidera en 1913). Elle se propose « d'explorer le vaste groupe de phénomènes contestés désignés par des termes comme mesmériques, psychiques et spiritualistes ». Elle accueille des spirites, mais les non-spirites, philosophes ou scientifiques, y sont largement majoritaires. Elle mène, de 1889 à 1892, une gigantesque enquête internationale sur la télépathie, censée susciter les « hallucinations véridiques », où des sujets normaux disent avoir vu un de leurs proches alors qu'il se trouvait au loin, en grand danger, ou en train de mourir. Cette enquête, à laquelle le célèbre psychologue et philosophe américain William James prend une part active, reçoit 17000 réponses. Sur 1300 hallucinations retenues, 30 sont considérées comme véridiques.

À la fin du siècle, les premiers psychologues mènent leurs recherches dans le « contexte hypnotique » du moment. Jean Martin Charcot a réhabilité l'hypnose en l'utilisant comme « méthode expérimentale » pour étudier l'hystérie. L'aura du maître et l'objectivité apparente de ses observations ont donné de la respectabilité à une pratique considérée (à juste titre) comme issue de ce magnétisme animal si souvent condamné. De son côté, à Nancy, Hippolyte Bernheim utilise la suggestion hypnotique à des fins thérapeutiques. Les psychologues rapprochent les manifestations observées chez leurs sujets hypnotisés avec les phénomènes, en apparence merveilleux, constatés chez les somnambules lucides et les médiums.

Du psychisme à la psychologie

Après s'être fourvoyés dans des recherches portant sur la suggestion mentale et ressortissant encore au merveilleux, ils s'emploient à expliquer ces faits en termes d'activité psychologique inconsciente ou subconsciente. En 1900, quelques « psychistes » obtiennent la création, en France, d'un Institut psychique international, rebaptisé Institut psychologique international, au sein duquel Pierre Janet fondera peu après la Société française de psychologie. L'Institut lui-même mènera, entre autres, quelques recherches psychiques, en particulier sur le célèbre médium Eusapia Palladino. Mais elles ne seront pas le fait des

psychologues car, au début du XXe siècle, les sciences psychiques sont définitivement boutées hors des frontières de la psychologie.

Régine Plas

La médium et le psychologue

En 1900, le psychologue, médecin et philosophe suisse Théodore Flournoy (1854-1920) publie *Des Indes à la planète Mars*, une longue monographie consacrée à une médium spirite, qu'il appelle Hélène Smith, de son vrai nom Elisa Müller. Cette femme, par ailleurs employée de commerce, se dit constamment guidée dans la vie par Léopold, un esprit singulièrement possessif et autoritaire qui lui sert de protecteur et de conseiller. Il se manifeste durant les séances de spiritisme en lui dictant des messages ou en parlant par sa bouche. Elle « revit » et met en scène, en état de somnambulisme, des existences antérieures : elle aurait été successivement princesse hindoue au XVe siècle, puis Marie-Antoinette elle-même. À ce « cycle hindou » et à ce « cycle royal », comme Flournoy les désigne, il faut ajouter le « cycle martien », durant lequel H. Smith entrait en relation avec la planète Mars et ses habitants. Dans ce cycle en particulier, elle présente une glossolalie : elle parle et transcrit la « langue martienne », étudiée par le linguiste français Victor Henry dès 1901. Pour leur part, le linguiste suisse Ferdinand de Saussure et des orientalistes étudièrent le pseudo-sanscrit qu'elle parlait dans le cycle hindou, mais échouèrent à déterminer l'origine des bribes de connaissance du sanscrit et de l'histoire de l'Inde qu'elle possédait.

Flournoy interprète ces phénomènes en termes psychologiques. Selon lui, Hélène, comme tous les médiums, est un sujet très suggestible qui, influencé tant par le spiritisme que par l'intérêt que lui porte Flournoy, organise des rêveries infantiles en récits cohérents qui sont le produit de son imagination subliminale. Quant à Léopold, il est assimilé à une personnalité subconsciente du médium. Comme le signale Flournoy lui-même, les spirites genevois et H. Smith ne souscrivirent point à ses interprétations.

R.P.

WILHELM WUNDT

La science des faits de conscience

Wilhelm Wundt (1832-1920) n'est encore qu'un écolier pendant la révolution allemande de 1848-1849. Trop jeune pour y participer, il demeurera néanmoins un quarante-huitard à la barbe longue et aux convictions libérales et progressistes.

Descendant d'une famille de professeurs de l'université de Heidelberg, il étudie la médecine à Tübingen et à Heidelberg. Spécialisé en physiologie des sensations et en physiologie nerveuse, il est formé aux méthodes de pointe de la recherche expérimentale. Après ses examens, il devient l'assistant du célèbre Hermann von Helmholtz dans le très moderne Institut de physiologie de Heidelberg. Tout en menant des recherches scientifiques, il approfondit ses connaissances en philosophie. En 1864, il est nommé professeur d'anthropologie et de psychologie médicale.

Dans ses recherches, traités et cours, Wundt en appelle à une symbiose entre physiologie et psychologie. En 1874, il publie un traité programmatique, *Éléments de psychologie physiologique*, dont les six éditions, régulièrement augmentées, mettent en évidence le développement de sa pensée sur ce sujet. Finalement, en 1875, il devient professeur de philosophie à l'université de Leipzig, celle-là même des célèbres pionniers de la psychologie expérimentale, Ernst Heinrich Weber et Gustav Theodor Fechner.

À cette époque, il n'y a pas de chaire de psychologie en Allemagne. Mais les philosophes ont l'obligation d'enseigner également la psychologie, ce qui explique qu'un médecin pratiquant la psychologie puisse être nommé professeur de philosophie. C'est aussi à Leipzig qu'en 1879 Wundt crée le premier laboratoire de psychologie expérimentale, qui servira de modèle à tous les instituts et laboratoires futurs.

L'esprit est une force volontaire et active

Les recherches menées dans le laboratoire de psychologie portent sur les impressions sensorielles simples, sur la loi psychophysique de Fechner et, surtout, sur la mesure du temps de réaction. Cette mesure est alors une méthode d'étude des fonctions cérébrales dont on attend autant que, de nos jours, des méthodes d'imagerie fonctionnelle. Contrairement aux associationnistes classiques, Wundt conçoit par ailleurs les processus mentaux comme les résultats de synthèses créatives : selon lui, l'esprit est une force volontaire et active. C'est pour cette raison qu'il s'intéresse à l'attention, qui permet au contenu de la conscience d'apparaître avec plus de clarté. À la suite de Gottfried Leibniz, il nomme d'ailleurs ce processus « aperception ». Ainsi la psychologie, pour Wundt, est-elle la science des faits de conscience, considérés comme des événements. La seule méthode appropriée à la psychologie étant l'observation directe, il repousse ce qu'il nomme la « psychologie de réflexion », c'est-à-dire une discipline qui se baserait non sur des données immédiates mais sur le souvenir de ces données, faussé par la réflexion. Il refuse de même la thèse d'un inconscient, entité hypothétique inaccessible à la description par le sujet lui-même, et relevant donc, au plus, de la neurophysiologie.

Une théorie de la connaissance et des sciences

Seuls les faits psychiques élémentaires pouvant être observés dans des conditions expérimentales, les processus mentaux supérieurs et complexes, comme la formation des idées, le raisonnement, l'imagination, doivent faire l'objet d'une autre approche. C'est pourquoi Wundt divise la psychologie en deux sections, la psychologie physiologique et la *Völkerpsychologie* (encadré ci-après). Ainsi, il n'est pas un expérimentaliste borné : il mène également une réflexion philosophique comme en témoignent sa *Logique*, son *Éthique* et surtout son *Système de philosophie* dans lequel il formule une théorie de la connaissance et des sciences.

Le succès du laboratoire de psychologie est colossal : des disciples allemands, américains, britanniques, russes, japonais… l'importent dans tous les pays industrialisés, créant ainsi la base institutionnelle et disciplinaire de la psychologie actuelle. Mais ces psychologues,

enthousiasmés par la psychologie de laboratoire, en oublieront la monumentale *Völkerpsychologie* et son objectif. Il est difficile de trouver des traces de cette partie de la psychologie wundtienne dans la psychologie contemporaine. En revanche, elle a considérablement influencé la linguistique et la sociologie.

Horst Gundlach

La Völkerpsychologie n'est pas une psychologie des peuples

Les expressions « psychologie des peuples » et « psychologie ethnique » sont des traductions possibles, mais naïves et fallacieuses du mot *Völkerpsychologie*. Car pour Wilhelm Wundt, si l'introspection ne permet pas d'observer les processus psychiques supérieurs sans les dénaturer, on peut les étudier en analysant le langage, les mythes et la religion, les mœurs et les systèmes juridiques des sociétés traditionnelles, etc.

Ces productions, qui résultent de l'activité psychique qu'exercent les individus les uns sur les autres, sont dues aux communautés mentales ou spirituelles qui forment la base d'un peuple, défini, dans la tradition germanique (contrairement à la tradition française), comme communauté linguistique. C'est pourquoi Wundt adopte le terme malheureux, bien que courant, de *Völkerpsychologie*. Mais il souligne que celle-ci ne s'intéresse qu'aux lois psychologiques générales, et fait abstraction des différences locales et nationales (sauf si elles jettent quelque lumière sur ces lois générales). Donc, il ne s'agit pas du tout d'une psychologie des peuples !

H.G.

THÉODULE RIBOT

Le philosophe, la mémoire et l'imagination

Né à Guingamp le 18 décembre 1839 d'un père pharmacien, le jeune Théodule Ribot intègre en 1862 l'École normale supérieure (ENS) à Paris. Agrégé de philosophie en 1866, il enseigne cette matière aux lycées de Vesoul (1865-1868) et de Laval (1868-1872). C'est à cette époque qu'il découvre l'œuvre d'Herbert Spencer (1820-1903), dont il traduira les *Principes de psychologie*. Il s'intéresse à la psychologie britannique, alors dominée par l'associationnisme (la pensée résulte d'idées élémentaires associées par l'expérience). Ce qui le conduit à publier en 1870 son premier ouvrage, *La Psychologie anglaise contemporaine*, où il présente en introduction une critique sévère de la philosophie française de son temps. Il est connu pour être l'un des plus virulents écrivains à s'élever contre la prééminence de la métaphysique et de l'esprit spiritualiste en philosophie.

Décidé à obtenir un doctorat en philosophie, il prend congé de l'enseignement et s'installe à Paris pour préparer sa thèse sur *L'Hérédité psychologique*, soutenue à la Sorbonne en 1873. Dans les milieux intellectuels parisiens, ce texte fait grand bruit : il s'agit de la première thèse française de psychologie construite sur des bases et une démarche scientifiques, et non métaphysiques. Mais l'objectif de Ribot est de bousculer les philosophes universitaires de son temps pour leur faire connaître les écrits allemands et anglais de l'époque. C'est dans ce contexte de défi qu'il fonde en 1876 une revue de philosophie (*Revue philosophique de la France et de l'étranger*), toujours éditée aujourd'hui, n'appartenant à aucune école, malgré la place considérable de la psychologie. Décidé à montrer l'importance de la nouvelle psychologie, il publie un ouvrage, *La Psychologie allemande contemporaine* (1879), avec une introduction de nouveau assassine pour la philosophie française de son époque. Il y présente en particulier les psychologies de Gustav Fechner et de Wilhelm Wundt, encore inconnues en France.

En 1881 il fait éditer, sous le titre *Les Maladies de la mémoire*, le premier grand ouvrage jamais écrit sur ce thème, et qui reste une

référence. Comme dans les autres livres publiés à la même période tels que *Les Maladies de la volonté* (1883) et *Les Maladies de la personnalité* (1885), Ribot utilise les observations des médecins et des psychiatres. Il explique « par en bas » les phénomènes et les fonctions psychiques, ramenés à leurs conditions physiologiques, à leurs formes élémentaires et simples.

La loi de régression de la mémoire

Théodule Ribot est le premier psychologue et philosophe à traiter de la mémoire comme d'un fait biologique et à en étudier la nature. Sa proposition fondamentale est que la « mémoire est, par essence, un fait biologique ; par accident un fait psychologique ». Lorsque l'on passe de la mémoire organique à la mémoire psychique, on passe du simple, de l'inférieur, au supérieur, d'une forme stable à une forme instable de la mémoire. Les traumatismes et la maladie affectent d'abord les formes instables. En parlant de la mémoire, il écrit : « Il n'y a pas de forme de l'activité mentale qui témoigne plus hautement en faveur de la théorie de l'évolution. » De ce point de vue, l'étude de la mémoire ne doit pas seulement être une physiologie, mais plus encore une histoire de ses transformations.

Selon Ribot, la marche de la maladie démentielle est par exemple très instructive parce qu'en nous montrant comment la mémoire se désorganise, elle nous apprend comment elle est organisée. Quelles que soient les causes de cette démence progressive, le travail de dissolution mentale reste le même : la perte de mémoire suit un ordre. L'amnésie, limitée d'abord aux faits récents, s'étend aux idées, puis aux sentiments et aux affections, et finalement aux actes. Ces observations vont constituer la base sur laquelle Ribot va fonder sa loi de régression (les souvenirs récents sont d'abord plus vulnérables que les anciens). *Les Maladies de la mémoire* connut un très grand retentissement en France et à l'étranger.

S.N.

L’étude d’une fonction par sa pathologie

On peut suivre leur évolution complète à travers l’étude de la maladie, autrement dit dans leur dissolution, considérée comme une évolution à rebours (involution). Selon la méthode de Ribot, c’est donc en étudiant la pathologie d’une fonction que nous pouvons appréhender son fonctionnement et sa structure. Par l’appel à la pathologie, Ribot formule une loi de dégénérescence de la mémoire, toujours d’actualité, et que l’on connaît aujourd’hui en neurologie sous le nom de loi de Ribot.

Au cours des années 1880, Ribot devient un personnage incontournable en psychologie. Aidé par le ministère de l’Instruction publique, et malgré les réticences des philosophes universitaires, il est d’abord nommé chargé de cours en psychologie expérimentale à la Sorbonne (1885). Il est ainsi officiellement le premier enseignant français de psychologie à l’université. Il parviendra ensuite à accéder à une chaire de psychologie expérimentale au Collège de France (1888-1902) où son successeur, Pierre Janet, va se distinguer. Par son soutien à la psychologie naissante, il encourage le développement de nouveaux enseignements mais aussi la fondation, à la Sorbonne, du premier laboratoire français de psychologie expérimentale, dirigé par Henry Beaunis (1889) puis Alfred Binet (1894).

Jusqu’à sa mort survenue le 9 décembre 1916, il écrira de nombreux ouvrages de psychologie intellectuelle comme sa *Psychologie de l’attention* (1889) et *L’Imagination créatrice* (1900), et surtout de nombreux ouvrages de psychologie affective comme *La Psychologie des sentiments* (1896) et son *Essai sur les passions* (1907).

Serge Nicolas

FRANCIS GALTON
L’obsession de la mesure

Cousin de Charles Darwin, le savant anglais Francis Galton (1822-1911), grâce à sa fortune familiale, peut étudier des domaines étonnamment variés. Après avoir exploré l’Afrique tropicale, s’être intéressé aux phénomènes météorologiques, biologiques ou encore géographiques, il se penche à partir des années 1860 sur les différences entre êtres humains, et l’hérédité de celles-ci. Galton offre à ses successeurs trois ingrédients pour fonder la psychologie différentielle sur des bases expérimentales et quantitatives : un intérêt pour ce qui différencie les individus les uns des autres ; la conviction que les capacités mentales et physiques peuvent être évaluées ; et un ensemble d’outils, sinon d’idées statistiques, permettant d’analyser quantitativement les phénomènes psychologiques.

Aux origines de l’eugénisme

Profondément marqué par la théorie darwinienne de la sélection naturelle, Galton estime que le crime et l’intelligence (le génie) sont déterminés par l’hérédité. En 1869, il publie *Hereditary Genius*, dans lequel il déclare qu’il est possible « d’améliorer le cheptel humain » et « de produire une race d’hommes surdoués par des mariages judicieux durant plusieurs générations consécutives ». Son argumentation repose sur l’analyse de biographies d’individus jugés exceptionnels et d’arbres généalogiques d’hommes de lettres, d’arts ou de sciences : les personnes illustres ont, plus que les autres, des ancêtres ou des parents eux-mêmes illustres. Convaincu qu’il est possible d’améliorer la qualité de l’espèce humaine, Galton forge en 1883 le terme « eugénique » (devenu plus tard « eugénisme ») pour désigner la science permettant de contrôler l’hérédité de l’espèce humaine. Cette science, perçue alors comme progressiste, doit permettre aux nations d’améliorer leur population, et ainsi assurer leur grandeur.

En 1884, lors d'une exposition internationale consacrée à la santé à Londres, Galton met en place un laboratoire (Anthropometric Laboratory) pour évaluer certains caractères physiques et mentaux des visiteurs. Pour trois ou quatre *pence*, quelque 9000 personnes repartent avec leur fiche d'identité anthropométrique : outre le poids et la taille, Galton a mesuré la force, le sens des couleurs, la capacité auditive, le temps de réaction, les capacités de jugement, les aptitudes visuelles… Il estime « possible, à l'aide de mesures exactes, d'entreprendre l'étude de certaines propriétés fondamentales de l'esprit » (1877).

Les outils statistiques

Ces idées jettent les bases des tests psychologiques standardisés, différenciant les individus selon leurs capacités mentales ou physiques. En particulier, ses travaux inspireront largement les tests mentaux développés par les Américains James McKeen Cattell ou Henry H. Goddard, par exemple. Une place croissante est progressivement accordée à la mesure d'aspects plus proprement psychophysiologiques et mentaux, comme le nombre de lettres mémorisées après une seule écoute, le temps de perception de mots, de réaction auditive, de dénomination de couleurs, d'association mentale… Le recours à ces tests sur les processus mentaux dits supérieurs (par opposition aux processus élémentaires, purement sensoriels, moteurs ou physiologiques) fait débat à l'époque. Néanmoins la mesure des processus mentaux supérieurs va peu à peu s'imposer, pour donner naissance à la notion de QI et aux tests associés.

Simultanément, les recherches de Galton contribuent à l'élaboration des outils statistiques d'étude des relations entre grandeurs quantitatives (coefficient de corrélation, régression), rendant possible la mesure des relations éventuelles entre les résultats à divers tests psychologiques. Ces outils permettent d'aborder certaines questions : la vitesse de réaction à des tests sensoriels est-elle liée aux capacités mnémotechniques des individus ? Y a-t-il un lien entre les aptitudes en mathématiques et celles en musique ? Un individu doué d'une imagination fertile est-il également doté d'une excellente mémoire ?

C'est sur ce type de questionnement qu'un autre psychologue anglais, grand admirateur de Galton, Charles Spearman, fonde sa démarche et établit sa théorie de l'intelligence générale. Et c'est sur les bases jetées par

Galton que ses « héritiers », les statisticiens anglais Karl Pearson, George Udny Yule ou Cyril Burt, vont contribuer au développement des outils statistiques de la psychologie et de la biologie.

Olivier Martin

La loi de la régression universelle

C'est en étudiant la taille des enfants par rapport à celles de leurs parents que Francis Galton constate, dans les années 1870, que les enfants nés de parents de grande taille sont eux-mêmes de grande taille : ce trait physique est clairement hérité. Mais il découvre également que la taille des enfants nés de parents grands se rapproche de la taille moyenne de l'ensemble de la population : les enfants n'héritent qu'en partie des différences possédées par leurs parents. Galton y voit une régression, c'est-à-dire un recul des progrès de l'espèce humaine, un retour en arrière dans l'évolution.

Il énonce en 1889 sa « loi de régression universelle » : progressivement l'espèce humaine se rapproche d'une moyenne et donc, à ses yeux, de la médiocrité. Seules des mesures volontaires, des politiques de sélection, peuvent rompre cette régression. Cette notion donnera naissance à l'outil statistique de régression, que Karl Pearson (1857-1936) dotera de fondements mathématiques rigoureux et qui est encore très largement utilisé – tout en se voyant débarrassé de sa connotation négative.

O.M.

LA PSYCHOLOGIE DE L’ENFANT
Les savants se penchent sur les berceaux

Lorsque le physiologiste allemand Wilhelm Preyer publie, en 1881, *L’Âme de l’enfant* (*Seele des Kindes*), il donne à une toute nouvelle science, la psychologie de l’enfant, son premier traité. Mais en quoi consiste exactement cette innovation, dont, il est vrai, les prémisses sont bien antérieures ? Avant tout dans le regard porté sur l’enfant, l’attention accordée au détail de son comportement.

L’observation de l’enfant comme objet scientifique a aussi une portée philosophique et morale. Par exemple, Preyer remarque que vers l’âge d’un mois, l’enfant suit avec intérêt le mouvement d’une lampe : il y voit l’annonce de la spiritualité de l’homme. Plus tard, il note les efforts du bébé pour s’asseoir, se mettre debout, puis marcher : c’est alors sa volonté, sa persévérance, son désir d’autonomie, sa capacité de surmonter les difficultés, qui sont à l’œuvre. Ces menus faits, auxquels les adultes n’accordaient guère de valeur par le passé, et que personne ne songeait à décrire avec un souci d’objectivité, le conduisent à affirmer qu’il s’agit d’une « victoire de l’âme sur la matière ».

La psychologie de l’enfant à son origine relève d’une double mutation : un changement d’attitude, que le psychologue anglais James Sully résumera en disant que « les savants se penchent sur les berceaux », accompagne un questionnement sur la place de l’homme dans la nature (selon le titre d’un ouvrage de Thomas Huxley), son développement psychique, mais aussi l’origine de son intelligence.

Jean-Jacques Rousseau, souvent considéré comme le précurseur de la psychologie de l’enfant, s’intéressait au développement des facultés et était parfois bon observateur, certes, mais il était à la recherche de l’homme naturel plus que de l’enfant en lui-même.

L’existence de la psychologie de l’enfant ne va pas de soi. Elle ne provient pas de l’application d’une science préexistante, la psychologie tout court, à l’enfant, comme si un progrès régulier de la science avait conduit, un jour, à cette *terra incognita*, restée hors de l’empire de la raison conquérante. Egle Becchi et Dominique Julia, dans l’*Histoire de*

l'enfance en Occident (1998), considèrent que le changement de mentalité qui s'est produit à partir du XVIIe siècle, et qui a conduit à voir dans l'enfant un être ayant une valeur propre, au lieu de représenter d'abord une postérité, un lignage, contribue à produire des « savoirs de l'enfance », comme la pédiatrie, la pédagogie, la psychologie.

L'enfant, un être ayant une valeur propre

Mais la psychologie de l'enfant repose aussi sur une rupture épistémologique. Un intérêt pour la genèse de l'esprit, pour l'origine et le développement des facultés intellectuelles apparaît dans le sillage de la théorie évolutionniste et du choc de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin en 1859. On en vient à considérer l'homme comme un animal comme les autres, et son intelligence comme une conquête biologique pour la survie des individus et de l'espèce. La psychologie va alors scruter chez l'enfant les passages qui mènent aux facultés supérieures, à l'humanité, au langage… L'observation par Darwin de son propre fils, réalisée en 1839 et publiée en 1877, qui révèle les réflexes du nouveau-né et ses moyens de communication non verbale, est emblématique de ce mouvement des idées : ce qui lui paraissait une expérience personnelle en vue d'explorer les comportements communs aux animaux et aux hommes amorce un peu plus tard une approche génétique (au sens de genèse) de l'intelligence.

Loin de cette complaisance envers les comportements spontanés de l'enfant pris individuellement, la psychologie de l'enfant s'oriente bien vite vers des applications scolaires. Alfred Binet, adepte de l'anthropométrie, mesure force musculaire et capacité respiratoire dans son laboratoire de psychophysiologie, mais il est aussi directeur de la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant. Sollicité pour mettre en place les « classes de perfectionnement », enseignement scolaire spécialisé pour les élèves dits à l'époque anormaux, il élabore la célèbre échelle métrique de l'intelligence. L'école devenue champ d'application privilégié de la psychologie de l'enfant, l'inspecteur Roger Cousinet pourra dire, en 1954 encore : « La psychologie de l'enfant ronge peu à peu la pédagogie. On saura un jour si bien ce qu'est un enfant, et par conséquent ce qu'il peut être, qu'il paraîtra absurde, et qu'il sera vain, de chercher ce qu'il doit être[1]. »

Dominique Ottavi

Darwin et les émotions

La psychologie de l’enfant est, dès son origine, internationale. Des Français, parmi lesquels l’historien et philosophe Hippolyte Taine, des Allemands comme Wilhelm Preyer, des Anglais comme James Sully notamment, très vite suivis par les Américains qui donnent à la *child study* une ampleur inédite grâce à leurs nouvelles et puissantes universités, y contribuent à une époque où le monde savant ignore, davantage qu’à présent, les frontières. L’observation d’enfant de Charles Darwin doit son caractère emblématique à la renommée de son auteur et à sa qualité intrinsèque.

En 1839, Darwin n’est pas encore le grand scientifique auteur de *L’Origine des espèces*, mais il s’interroge déjà sur les émotions et l’intelligence animales, qu’il ne considère pas comme d’une nature différente de celles de l’homme. Au service de cette hypothèse, les notes sur l’observation de son fils, devenues « L’esquisse biographique d’un petit enfant » publiée dans *Mind* en 1877, constituent un recueil de faits, pas un journal intime relatant la vie familiale. *L’Expression des émotions chez l’homme et chez les animaux* (1874) comporte des illustrations qui correspondent à ce projet. Elles montrent un poupon en bonne santé et habillé avec soin comme pour un portrait, mais arborant des expressions à faire fuir tout esthète : il hurle, grimace. La photographie étant la « vraie rétine du savant », selon l’expression d’Albert Londe, l’altérité enfantine surgit avec une inquiétante étrangeté.

D.O.

---

1 R. Cousinet, « Réflexions pédagogiques », *L’École nouvelle française*, 1954.

ALFRED BINET

Du droit à la réinsertion des « imbéciles »

Admis au barreau de Paris en décembre 1878 après l'obtention de sa licence de droit, Alfred Binet démissionne tout juste six ans plus tard en évoquant des « circonstances indépendantes de (sa) volonté ». Il engage ensuite des études de médecine qu'il ne terminera pas. Au cours des années 1880, il complète sa formation éclectique par des cours de psychophysiologie et de clinique psychiatrique.

Des débuts très éclectiques

Sa rencontre avec Théodule Ribot lui ouvre les portes de la philosophie et de la psychologie anglaise et allemande. Lisant Hippolyte Taine et John Stuart Mill, il découvre que la psychologie est interdépendante de la spéculation philosophique et de l'empirisme scientifique. Ribot, alors directeur de la *Revue philosophique de France* et de l'étranger, l'encourage à poursuivre ses études de psychologie et lui offre ses premières publications (1880).

En 1883, un ancien camarade de Louis-le-Grand lui présente Charles Féré (1852-1907), médecin à Bicêtre, qui l'introduit à son tour à la Salpêtrière. Binet fait alors la connaissance de Jean Martin Charcot, au côté duquel il étudie l'hypnose et la suggestion, pratiquant activement l'expérimentation. En 1887, il signe avec C. Féré *Le Magnétisme animal*, où il prend le parti de J.M. Charcot contre l'école de Nancy, qui considère l'hypnose comme un simple produit de la suggestion. Quelques années plus tard, il nuancera cependant sa position.

En 1891, sur un quai de la gare de Rouen, il rencontre par hasard le physiologiste Henry Beaunis (1830-1921), appartenant justement à l'école de Nancy. Celui-ci a créé, en janvier 1889, le laboratoire de psychologie physiologique de l'École pratique des hautes études, à la Sorbonne, dans la section des sciences naturelles. Manquant de personnel, il propose un poste à Binet. Se rendant très rapidement indispensable, ce dernier devient préparateur, directeur adjoint en 1892, directeur en 1894, alors qu'il

soutient une thèse en sciences naturelles sur le système nerveux sous-intestinal des insectes. La même année, les deux hommes fondent *L'Année psychologique*, qui devient la référence internationale de psychologie expérimentale et propose études originales, comptes rendus, nouveaux thèmes de recherches.

Une intelligence multiforme

L'Étude expérimentale de l'intelligence, publiée en 1903, se base sur quinze années d'observations de ses propres enfants, Madeleine et Alice. Alfred Binet développe alors un « schéma » fonctionnel, implicite dans *L'Étude expérimentale de l'intelligence*, et qui reçoit son expression la plus précise dans la longue étude sur « L'intelligence des imbéciles » (*L'Année psychologique*, t. XV, 1909).

L'intelligence y est décrite selon une conception triangulaire et dynamique : l'acte intelligent implique d'abord une direction, c'est-à-dire une fin (le problème à résoudre), dont l'esprit conserve la représentation tout au long de l'effort de résolution. Le deuxième élément est l'adaptation, c'est-à-dire la plus ou moins grande propension à inventer les moyens propres à obtenir la fin. Le troisième est la correction, parfois appelée aussi esprit critique, autocensure ou ajustement, permettant de juger la validité de la fin poursuivie et l'efficacité des moyens employés. L'intelligence s'impose donc comme une faculté naturelle multiforme.

B.A.

C'est d'ailleurs dans cette revue que Binet, avec Victor Henri (1872-1940), critique en 1896 les séries de tests sur les processus psychiques inférieurs (c'est-à-dire sensoriels et moteurs) mis au point notamment par James McKeen Cattell, les processus supérieurs lui semblant mieux expliquer les différentes performances entre les individus.

En 1904, le ministère de l'Instruction publique fait appel à ses compétences pour imaginer un outil qui permettrait de repérer les enfants

susceptibles de rencontrer les plus grandes difficultés scolaires. Binet s'adjoint les services du médecin Théodore Simon (1873-1960). Les étapes de l'échelle Binet-Simon reflètent l'éloignement progressif des références psychiatriques pour adapter cet instrument aux enfants des écoles. L'échelle psychométrique, proposée en 1905, puis 1908 et 1911 (mais le terme date de 1897), vise à un diagnostic rapide d'arriération, en comparant les performances de l'enfant à celles de sa classe d'âge.

Le refus de l'exclusion des débiles légers

Loin de chercher à éliminer certains écoliers du circuit scolaire au nom d'une idéologie ségrégationniste, Binet entend en réalité organiser pour eux une structure d'accueil suffisamment efficace pour leur permettre de réintégrer au plus vite les classes normales. L'espoir de cette réinsertion se fortifie avec l'ouverture, en octobre 1905, de son Laboratoire de pédagogie normale, à l'école de la rue de la Grange-aux-Belles, à Paris. Certes, ceux qu'il y reçoit sont intellectuellement déficients, mais il s'agit de débiles légers : la comparaison avec les enfants « normaux » se soutient d'autant plus que, ne disposant pas alors des techniques requises pour dissocier parmi eux pseudo-débiles atteints de troubles affectifs, dyslexiques ou retardés du langage, il inclut dans un même ensemble des sujets dont l'échec scolaire procède de sources hétérogènes.

Aussi assure-t-il qu'ils pourront et devront « faire retour le plus vite possible à l'école primaire ». Il ajoute que « les débiles les plus légers » devront suivre « un programme peu différent du primaire ». Il entend même, comme il le raconte en 1907, introduire dans les classes de Levallois quelques « imbéciles » incapables, en principe, d'apprendre à lire : « Théoriquement, je crois que l'imbécile est pour l'hospice. Mais j'ai désiré faire appel à l'expérience et savoir, par les renseignements que nous donneront les maîtres, s'il n'est pas possible d'améliorer grandement certains imbéciles. »

Qui plus est, Binet est le premier à souligner la différence sociale des variations cognitives dans les résultats des performances intellectuelles, mais aussi physiques. Son échelle conduira pourtant à des interprétations naturalistes et raciales, plus simplistes, notamment aux États-Unis, quand

sa modification par Lewis Madison Terman en fera un instrument de sélection et d'élitisme.

Bernard Andrieu

Binet au Grand Guignol

Il serait injuste de cantonner Alfred Binet à l'élaboration austère de son échelle psychométrique. Dans les dernières années de sa vie, assouvissant un intérêt de longue date pour les personnalités multiples, il s'associe avec le dramaturge André de Lorde pour écrire des pièces destinées à plusieurs scènes de théâtre dont le fameux Grand Guignol. *Un drame à la Salpêtrière, L'Horrible Expérience, Le Cerveau d'un imbécile, Crime dans une maison de fous…* présentent des personnages inspirés des patients qu'il côtoie au quotidien, et parfois confrontés à des médecins plus inquiétants qu'eux.

Jean-François Marmion

WILLIAM JAMES

La psychologie en Amérique

William James (1842-1910) est en proie à une sévère dépression lorsque, tout à coup, en avril 1870 – il a alors vingt-huit ans –, une illumination éclaircit sa sombre existence. En lisant les *Essais de critique générale* (1851-1864) de Charles Renouvier, philosophe français fort connu à l'époque, il découvre une théorie du libre arbitre qui l'aide à sortir de sa torpeur.

Voilà plus de dix ans déjà que le jeune homme erre à la recherche d'une vocation. Il a d'abord choisi la peinture avant de s'orienter vers les sciences : chimie puis médecine. À vingt-six ans, encore incertain de son avenir, il est victime d'une dépression où les angoisses personnelles se mêlent à d'insolubles problèmes philosophiques.

Finalement, la lecture de Renouvier le libère. Il ne sert à rien de ruminer sur sa nature propre, sur la façon dont servir le mieux l'humanité. Il se révèle tout aussi inutile de chercher « sa voie » comme si elle était écrite quelque part. L'avenir ne se trouve pas dans la recherche d'une quelconque destinée préalable, mais dans une libre décision, un choix libre et volontaire : une prise de possession de sa propre vie, qui résulte d'une sorte d'acte d'autofondation. Dans son Journal, à la date du 30 avril 1870, il note : « Mon premier acte de libre arbitre sera de croire dans le libre arbitre. »

C'est aussi une façon de sortir d'un dilemme philosophique et moral qui le hante. Il a assisté en Allemagne à la naissance de la psychologie, fortement teintée de physiologie. La vision de l'homme réduit à un déterminisme biologique l'attire et l'inquiète à la fois. Comment la concilier avec l'autre conception de la nature humaine, celle qui accorde la liberté, la conscience, le sens moral ? Si l'homme est déterminé par d'implacables lois biologiques, alors la morale n'est qu'une illusion. Inversement, si l'on est capable de volonté, de choix, alors le déterminisme est faux. Et la science qui s'en réclame avec. Voilà son défi : construire une science du psychisme qui se démarque autant du

déterminisme que de l’illusion spiritualiste d’une âme libre et désincarnée.

Au-delà de la démarche expérimentale

W. James est souvent présenté comme le fondateur de la psychologie en Amérique. « La première conférence de psychologie à laquelle j’ai assisté, c’est moi qui l’ai donnée. » Ce témoignage résume bien la situation de la psychologie américaine à l’époque où il commence sa carrière. Nous sommes en 1872. À trente ans, il donne ses premiers cours de psychologie à Harvard, dans le cadre d’un enseignement de physiologie. Trois ans plus tard, il crée le premier laboratoire dans le sous-sol de l’université de Cambridge.

Durant les vingt années qui suivent, W. James poursuit ses travaux de psychologie. C’est à cette époque qu’il établit la distinction entre mémoire à court terme et mémoire à long terme. Il propose également sa fameuse théorie des émotions, selon laquelle ce sont les états du corps (tremblement, sueur) qui déclenchent les émotions (la peur), et non l’inverse. « C’est sourire qui rend heureux ! », écrit-il.

En 1890, il publie les *Principes de psychologie*, manuel qui restera longtemps une référence (et dans lequel on trouve des chapitres sur l’imagination, la volonté, la conscience, le moi). Il suffit de consulter le sommaire pour constater que la psychologie d’alors dépasse largement le cadre du laboratoire. W. James évoque des expériences personnelles, des observations communes, l’introspection, les spéculations philosophiques, loin d’une vision réduite à l’expérimentation et la mesure. Quand il évoque notamment le « flot de conscience », l’ensemble des images furtives qui défilent dans la tête, il sait que la démarche expérimentale ne suffit pas à l’appréhender.

Les années suivantes, W. James va d’abord les consacrer à défendre une nouvelle philosophie, le pragmatisme, dont il est le fondateur avec Charles S. Peirce et John Dewey.

Le pragmatisme : de l’utilité des idées

« Les idées ne sont pas vraies ou fausses. Elles sont ou non utiles » : telle est la thèse centrale que défend William James dans une brochure de 1907, titrée tout simplement *Le Pragmatisme*, et qui fera grand bruit.

Dans ce texte, W. James présente une vision très darwinienne de la connaissance. Nos idées sont des outils mentaux créés par le cerveau dans le but de résoudre des problèmes. Tant qu’elles sont adaptées, c’est-à-dire adéquates à un usage donné, on les conserve, et on les croit vraies. Si, dans un nouvel environnement, elles deviennent inadaptées, alors on les déclare fausses. Toutes nos idées ne sont ainsi que des croyances plus ou moins fonctionnelles, et relatives à l’efficacité de l’action. Il faut donc récuser l’idée d’une vérité pure et absolue.

J.-F.D.

La fondation de la psychologie des religions

Ses préoccupations le portent ensuite à étudier les expériences religieuses. *Les Variétés de l’expérience religieuse* (1907) fonde ainsi la psychologie des religions. W. James y défend l’idée que les croyances religieuses ne reposent pas sur le dogme, mais sur une variété d’expériences personnelles : le bigot, le mystique, le converti… ne vivent pas la foi de la même façon. Pour certains, la ferveur religieuse apporte un réconfort moral. Pour d’autres, elle donne sens à leur vie. D’autres encore y trouvent, à travers la vie des saints, des modèles de conduite. Pour certains enfin, la religion constitue une thérapie et une source de bien-être. Les croyances religieuses ne sont pas vraies ou fausses : elles sont efficaces.

Dans *La Volonté de croire* (1897), W. James reprend sa théorie de la volonté. L’être humain est certes un animal mû par des instincts et pulsions, mais il possède aussi cette capacité d’affirmation de soi en se soumettant à des idéaux qu’il a lui-même créés. La religion fait partie de

ces idées qui prennent consistance par une sorte de prophétie autoréalisatrice. Sur la fin de sa vie, il s'engage dans l'étude d'un sujet qui le fascine : le spiritisme et les phénomènes paranormaux. Un épisode important de la psychologie, sur laquelle les historiens sont restés longtemps silencieux…

Jean-François Dortier

LA PSYCHOLOGIE DES FOULES
L’homme et ses semblables

Terrifié par les événements sanglants de la Commune de Paris (1871), Hippolyte Taine publie à partir de 1876 un travail historique violemment hostile à la Révolution française, *Les Origines de la France contemporaine*. Il y décrit des foules déchaînées retrouvant leurs instincts de brutes et livrées aux crimes, aux orgies et à l’alcoolisme. En 1885, dans *Germinal*, roman consacré à une grève ouvrière dans le Nord de la France, Émile Zola propose une description noire, proche de celle de Taine, des rassemblements de grévistes, même s’il montre aussi de la sympathie pour la révolte des ouvriers.

En 1890, dans *Les Lois de l’imitation*, le juriste Gabriel Tarde (1843-1904) propose une théorie de la société qui privilégie l’individu. Un groupe social est « une collection d’êtres en tant qu’ils sont en train de s’imiter entre eux ». Il voit dans l’hypnose et la suggestion un « lien social à la fois très pur et réduit à sa plus simple expression ». Dans un autre ouvrage de 1890, Tarde se réfère à Taine pour décrire comment un « ramassis » d’individus peut produire une « sorte d’organisation subite » et devenir une foule. En 1892, le juriste italien Scipio Sighele (1868-1913) publie *La Foule criminelle*, tandis que Tarde consacre une communication retentissante aux crimes des foules lors d’un congrès international d’anthropologie criminelle.

En 1895, un vulgarisateur, Gustave Le Bon (1841-1931), se présente comme l’inventeur d’une nouvelle science dans *La Psychologie des foules*, un best-seller qui lui assure la notoriété et la richesse. Le Bon sait « médiatiser » son livre et fixe une description qui fait date, en dépit des accusations de plagiat portées contre lui. Il définit ainsi la foule : « Dans certaines circonstances données, et seulement dans ces circonstances, une agglomération d’hommes possède des caractères nouveaux fort différents de ceux de chaque individu qui la compose. La personnalité consciente s’évanouit, les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientés dans une même direction. Il se forme une âme collective, transitoire sans doute, mais présentant des caractères très nets. »

Une sorte d’organisation subite

Le Bon insiste sur le fait que des individus évolués acquièrent un psychisme inférieur à celui de chacun d’entre eux pris isolément, dès lors qu’ils sont en foule. Il englobe sous ce terme générique tout groupement humain, à partir du moment où il possède « une âme collective ». Ainsi les émeutiers, mais aussi les jurés d’une cour d’assises, les électeurs ou les parlementaires, forment des foules. Le Bon privilégie des comparaisons déjà utilisées par ses rivaux : les foules sont, selon lui, impulsives, mobiles et irritables comme des femmes, suggestibles et crédules comme des sujets hypnotiques. Elles sont de plus intolérantes, fanatiques et ont le « besoin instinctif » d’un meneur. Le Bon détaille les moyens d’action de ce meneur, à savoir l’affirmation et la répétition, qui se propagent par contagion. Comme Tarde et Sighele, il accumule les qualificatifs terrifiants dans ses descriptions. Il oppose à la versatilité inquiétante des foules la stabilité de la race, se situant ainsi dans une perspective proche de celle du romancier nationaliste Maurice Barrès.

Polémique entre Tarde et Durkheim

Dès 1894, Tarde engage une polémique avec Émile Durkheim et ses élèves, qui se revendiquent d’une sociologie opposée à la sienne. Ceux-ci lui reprochent de concevoir le social comme l’addition de liens interindividuels et d’adopter ainsi une perspective individualiste, sans voir que la société forme un tout qui ne peut se réduire à la somme de ses parties.

En 1901, Tarde s’attache à décrire des groupes humains différents, comme le public, cette « foule dispersée, où l’influence des esprits les uns sur les autres est devenue une action à distance », et s’intéresse à la formation de l’opinion. Il propose le néologisme d’interpsychologie pour désigner la science des relations de l’homme avec ses semblables, mais il parle aussi de psychologie sociale pour définir ses travaux.

Les descriptions des foules et les postulats individualistes de Tarde et Le Bon seront repris par Sigmund Freud en 1921. Cependant, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, celui-ci se montre critique par rapport au modèle hypnotique avancé par ses prédécesseurs, et il explique

en terme d'identification ce dont Tarde rendait compte en terme d'imitation.

Jacqueline Carroy

Foule, nationalisme, démocratie et politique

Gabriel Tarde, dès sa jeunesse, se définit comme hostile à la démocratie et au suffrage universel. Après la Commune de Paris, qu'il décrit comme un « cauchemar politique », il s'engage en faveur de la monarchie. Même s'il semble ensuite s'accommoder de la République, il demeure un conservateur épris d'ordre. Cependant, au moment de l'affaire Dreyfus, qui représente à ses yeux l'avènement de l'ère des publics et de l'opinion, il signe une pétition modérée plutôt dreyfusarde. Son rival Gustave Le Bon, plus violemment antidémocrate, s'affirme comme antidreyfusard.

Après la Première Guerre mondiale, il s'affiche comme l'inspirateur du dictateur fasciste italien Benito Mussolini, avec qui il entretient une correspondance et dont il se vante d'être le conseiller. De par son engagement patriotique, Scipio Sighele est amené à faire machine arrière par rapport à sa dévalorisation des foules. Il en appelle à la formation d'une « seule âme italienne », tout en se montrant hostile au nationalisme de droite développé notamment par Maurice Barrès.

À l'instar d'Hippolyte Taine, Tarde et Le Bon, les psychologues des foules ont souvent eu des positions politiques conservatrices plus ou moins de droite. Cependant certains, et non des moindres, se sont situés à gauche ou plutôt à gauche, comme le montrent notamment les exemples d'Émile Zola et de Sighele.

J.C.

GABRIEL TARDE,
ANALYSTE DES RÊVES AVANT FREUD
Entretien avec Jacqueline Carroy

Avant Sigmund Freud, des intellectuels consignaient leurs rêves pour les étudier scientifiquement. L'un de ces précurseurs fut Gabriel Tarde, l'un des fondateurs de la sociologie et de la psychologie sociale. Son journal des rêves, inédit, vient enfin d'être publié[1].

Vous présentez un manuscrit inédit de Gabriel Tarde consacré à la consignation de ses rêves. Pourriez-vous tout d'abord rappeler qui il était ?

Né en 1843 et mort en 1904, il fut longtemps juge d'instruction à Sarlat, dans le Périgord, où il a constitué une énorme bibliothèque pour travailler sur beaucoup de thèmes en autodidacte. Il s'est fait connaître en 1879 en envoyant un texte anonyme à Théodule Ribot, directeur de la *Revue philosophique*. L'anonymat a été ensuite levé, et Ribot a publié de nombreux articles de Tarde portant aussi bien sur la psychologie et la sociologie que la criminologie et la philosophie, qui l'ont lancé en tant que « jeune auteur ». Tarde se rend célèbre comme criminologue en s'opposant à l'école italienne de Lombroso, qui soutient l'idée du criminel né. Puis, en 1890, *Les Lois de l'imitation*, un ouvrage de « sociologie » qui sera traduit dans plusieurs langues, souligne que le social s'explique par des liens interindividuels, que l'on peut illustrer en prenant l'hypnose comme modèle. Parallèlement, Tarde publiera toujours des ouvrages littéraires (poèmes, contes…) ou d'érudition locale (sur l'amitié entre Montaigne et La Boétie, lequel était originaire de Sarlat…). Il sera élu au Collège de France en 1900 à une chaire de philosophie moderne, contre Bergson, qui sera malgré tout élu à une autre chaire, de philosophie ancienne. Bien que Tarde soit extrêmement célèbre et reconnu, y compris à l'étranger, sa carrière atypique lui vaut des attaques, notamment de l'école durkheimienne qui refuse son individualisme et le dépeint comme un polygraphe amateur, aux livres mal construits et trop littéraires. On le

qualifie même de « sauvageon »… En 1900 il apparaît certes comme prestigieux mais en passe d'être démodé.

Pourquoi, à vingt-sept ans, alors qu'il était complètement inconnu, a-t-il décidé de consigner ses rêves dans un « nocturnal » ?

Lui-même n'emploie pas ce terme, que j'ai repris à Antoine Charma, un philosophe qui le propose en 1851. Par son « nocturnal », Tarde a voulu mettre en œuvre un traité à la fois scientifique et personnel qui soit complémentaire du journal de sa vie diurne, intitulé *Études psychologiques sur moi-même*. Son journal comme son nocturnal ont alors une double fonction de révélation de l'intimité et d'analyse scientifique. Par exemple, Tarde, qui est alors célibataire et vit chez sa mère en fils unique, confie à son journal qu'il tombe amoureux de plusieurs femmes, mais se propose aussi de faire science de l'observation de ses amours, en regrettant qu'il n'y ait pas plus de psychologues qui étudient, comme lui, ce qu'éprouve un amoureux.

Or, il commence justement le nocturnal parce qu'il est amoureux d'une dame, apparemment mariée, qui lui a donné de l'espoir avant de le repousser et de partir de Sarlat. Il fait, début 1870, un rêve érotique durant lequel il embrasse cette femme, avant de se réveiller en sursaut avec un goût « affreusement amer » dans la bouche. Il raconte aussi dans son journal une hallucination qui lui fait voir cette dame. Ce sont ces visions qui éveillent, de son propre aveu, son intérêt pour les rêves. Mais c'est aussi la lecture d'Alfred Maury qui le stimule dans l'entreprise : Maury était, comme lui, un autodidacte érudit qui consignait ses rêves. On peut remarquer d'ailleurs que beaucoup des gens qui s'intéressent alors à leurs rêves n'ont pas une carrière tout à fait rectiligne et académiquement conforme…

Tarde cherche à comprendre comment se forment ses rêves, en quoi ils sont en résonance avec sa vie intime, mais aussi en quoi ils font écho à la situation politique du pays…

Le nocturnal débutant au printemps 1870 et se terminant en 1872, Tarde est vite rattrapé en effet par la défaite écrasante de la France face à la Prusse en septembre 1870 à Sedan, par le siège de Paris durant l'hiver, puis par une situation de guerre civile marquée par des Communes dans les grandes villes françaises, qui se terminera à Paris par la « semaine sanglante » en mai 1871. Les villes sont républicaines, et les campagnes

bonapartistes ou royalistes. Tarde vit à Sarlat, ville républicaine, mais il est très anti-démocrate et anti-républicain : comme il le dit dans un poème de 1866, voter, c'est « livrer un bout de papier sale/ au flanc mystérieux de l'urne électorale ». De plus, Tarde, soutien de famille puisque sa mère est veuve, a été dispensé d'aller à l'armée. Il se situe donc comme un homme de l'arrière, et se trouve dans une situation de spectateur d'autant plus angoissé et d'autant plus patriote que le sud de la France ne connaît aucune bataille et n'est pas envahi. Il est d'autre part très hostile à la Commune de Paris.

Dans ce contexte, il arrête son journal à partir de fin août 1870, au moment où s'annonce la défaite, pendant près de deux ans, mais il poursuit son nocturnal, comme s'il devait se réfugier dans le sommeil durant ce que l'on a appelé « l'année terrible ». Dans un poème en forme de berceuse dédiée à un bébé, il explique d'ailleurs que, face à la situation politique angoissante, il faut pouvoir rêver, et qu'il envie le bébé de dormir beaucoup. Il se demande dans son nocturnal comment il peut noter ses rêves dans une telle période d'anxiété nationale, avant de conclure qu'il mène en réalité une autre bataille, celle de la science.

Plusieurs rêves constituent des échos directs de ces événements politiques. Par exemple, Tarde dit en rêve : « Le parti républicain est comme certains singes, il se mord la queue. » Une fois éveillé, il ajoute ce commentaire : « J'ai eu de l'esprit en rêve. » Par ailleurs, il écrit un texte qui est une sorte de rêve reconstruit ou de rêve littéraire, *Un cauchemar politique* : c'est une vision de la Commune grotesque et terrifiante, où les Communards sont caractérisés comme des ivrognes et des « débauchés », voire des pédérastes, comme on disait à l'époque. Les rapports politiques et sociaux des hommes en rapport de proximité les uns avec les autres sont très souvent soupçonnés par Tarde de pédérastie… C'est une vision à la fois très « d'époque », et très personnelle, qui perdurera dans les travaux sur les foules qu'il publiera à la fin du siècle. Pour une analyse plus précise de ces questions, je vous renvoie à la belle postface, intitulée « Guerre, Commune et politique chez Gabriel Tarde » et écrite par Louise Salmon, avec laquelle j'ai coédité l'ouvrage.

Vous le décrivez comme un « précurseur inconnu de Freud ». En quoi ses observations anticipaient-elles celles du fondateur de la psychanalyse ?

Je n’aime pas trop personnellement parler en terme de précurseur. Mais il est vrai que la lecture de ce manuscrit peut sembler très freudienne avant la lettre. Tarde met l’accent, ce qui est inhabituel alors, sur ce qui est de l’ordre du désir dans le rêve, et surtout dans le cauchemar. D’autre part, il décrit très précisément le travail du rêve, pour reprendre un terme freudien. Il analyse par exemple des processus de déplacements, qu’il qualifie de « débaptisations ». Il compare les mécanismes du rêve à ceux qui président aux lapsus, ce qui rappelle l’analyse des actes manqués dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne*. Tarde montre ainsi comment, dans un état de distraction, il crée involontairement un mot-valise, capsoude, en condensant deux termes botaniques réels, capsulaire et consoude. De telles observations sont alors assez nouvelles.

Tarde, dans son nocturnal, est également attentif à la diffraction du politique dans les rêves, ce que l’on retrouvera dans *L’Interprétation du rêve* (ou des rêves, selon les traductions), mais de façon non théorisée. Par exemple, Freud raconte qu’il rêve d’Alfred Dreyfus lors de son emprisonnement à l’Ile du Diable ; et il transmet ainsi en passant à son lecteur l’information qu’il est dreyfusard. Mais cela reste dans l’implicite. Son problème n’est pas de relier les rêves à la politique, mais à l’infantile et au sexuel.

Vous avez montré dans des travaux précédents que Freud avait lu Alfred Maury et ambitionnait de devenir son égal. Sait-on s’il s’est aussi inspiré de Tarde ?

Freud n’a pas lu Tarde, puisque le nocturnal de ce dernier n’a pas été édité en son temps. En revanche, Tarde a envoyé son manuscrit à un ami belge, Joseph Delbœuf, qui publiera lui-même un livre sur le sommeil et les rêves en 1885. Delbœuf citera Tarde souvent, en regrettant qu’il ait gardé son nocturnal par-devers soi. Or, Freud sera un lecteur attentif et élogieux de Delbœuf. On peut penser que, par son intermédiaire, il a eu connaissance des rêves de Tarde et de certaines de ses analyses.

La pratique du nocturnal était relativement fréquente chez les intellectuels français, mais en a-t-on des traces à l’étranger ? À Vienne, par exemple ?

En effet, il n’y avait pas que les Français qui notaient leurs rêves : le grand psychiatre allemand Emil Kraepelin l’avait fait aussi de façon systématique, pour donner une illustration dans le monde germanique. En

fait, il y avait une véritable culture européenne du rêve. C'est ce qu'atteste l'histoire suivante. Freud donne l'exemple frappant et touchant d'un homme, endormi auprès du lit mortuaire de son fils, qui rêve que ce dernier lui dit : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » Se réveillant en sursaut, il constate qu'un des cierges, en tombant, a brûlé partiellement le cadavre. Or cet exemple avait été relaté à Freud par l'une de ses patientes, qui l'avait elle-même entendu raconter lors d'une conférence ou d'un cours sur les rêves à Vienne, puis qui l'avait « re-rêvé ». Ce rêve, qui a cheminé à travers plusieurs intermédiaires, est devenu un modèle repris par Freud pour élaborer sa théorie. Cette culture du rêve, dont on a ici un exemple, constitua l'arrière-fond, le contexte, de *L'Interprétation des rêves*. Freud reconnaissait du reste que, s'il avait fait de l'interprétation des rêves un élément de la thérapeutique psychanalytique, c'est que ses patients l'y avaient incité.

Finalement, tout au long du XIXe siècle européen, on a « psychologisé » le rêve. Vers 1800, beaucoup de médecins pouvaient prendre encore les récits de rêves merveilleux ou prémonitoires légués par les auteurs classiques de l'Antiquité comme des exemples sérieux et fiables. Peu à peu s'est instaurée une sécularisation du rêve, où l'on a essayé de le comprendre psychologiquement et physiologiquement, en publiant des observations censées être objectives. Même si la question des rêves prémonitoires a ressurgi, dans le monde savant, à la fin du XIXE siècle…

Vous travaillez au centre Alexandre Koyré. Quels y sont vos domaines d'étude ?

J'ai été la directrice, pendant quatre ans, de ce centre d'histoire des sciences et techniques, qui porte le nom d'un grand philosophe et historien russe des sciences, et qui fonctionne sous la tutelle de l'EHESS, du CNRS et du Muséum national d'histoire naturelle. Je fais partie des chercheurs du centre s'intéressant à l'histoire des sciences humaines, et je travaille plus précisément sur l'histoire de la psychologie. Mes collègues et moi y animons deux séminaires, l'un consacré à l'histoire des sciences de l'homme, et l'autre à celle de la psychologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse.

Quel regard l'historienne que vous êtes porte-t-elle sur la psychologie française actuelle ?

Au niveau académique, elle est dominée par une psychologie à visée scientifique qui cherche à s'appuyer sur les nouvelles découvertes sur le cerveau. Mais les étudiants, dans leur majorité, sont peu attirés par les sciences cognitives et les neurosciences. Ils sont plutôt en recherche de psychologie clinique, de psychanalyse, de nouvelles psychothérapies, et même, pour certains, de parapsychologie. La demande des étudiants, ainsi que la demande sociale, s'orientent donc plutôt vers une psychologie d'aide à autrui, de *care* comme on dit maintenant. La psychologie française est ainsi marquée actuellement par un paradoxe, plus précisément par une discordance entre une discipline académique et des horizons d'attente psychologiques en grande partie hétérogènes par rapport à celle-ci.

Propos recueillis par Jean-François Marmion[2]

---

1 G. Tarde, *Sur le sommeil ou plutôt sur les rêves et autres textes inédits*, J. Carroy et L. Salmon (éds.), Lausanne, BHMS, 2009.

2 Publiés dans *le Cercle psy*, le 28/06/2011.

PIERRE JANET
Le rival éclipsé

Pierre Janet (1859-1947) est à la fois philosophe et médecin. Sa carrière est favorisée par un triple parrainage : celui de son oncle Paul Janet (1823-1899), philosophe universitaire influent, celui de Théodule Ribot (1839-1916) qui oriente la première psychologie française vers la pathologie mentale, et celui de Jean Martin Charcot (1825-1893) qui l'accueille dans son service de la Salpêtrière. Il succède à Ribot au Collège de France en 1902 et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et est considéré comme le plus prestigieux des psychologues français.

Les phénomènes subconscients

Dans sa thèse de lettres, *L'Automatisme psychologique* (1889), qui fait date, Pierre Janet étudie des femmes hystériques en utilisant l'hypnose comme méthode expérimentale. Il met en évidence des activités qu'il qualifie d'inférieures ou d'automatiques, habituellement inhibées chez l'homme normal par les fonctions supérieures. Janet s'intéresse aux phénomènes qui échappent à la volonté du sujet : il étudie, par exemple, la manière dont les hypnotisés ou les médiums spirites écrivent des textes sans en avoir apparemment conscience, de façon automatique. Pour lui, ces faits ne sont pas réductibles à des causes physiologiques, comme le pensaient Ribot ou Charcot, mais ils ont un caractère psychologique dans la mesure où ils sont accompagnés d'une certaine forme, rudimentaire, de conscience. C'est pourquoi il parle de phénomènes subconscients, c'est-à-dire situés en dessous de la conscience normale. Celle des hystériques, en raison de leur faiblesse psychologique, ne peut contenir et synthétiser qu'un petit nombre d'états mentaux. Ce « rétrécissement du champ de la conscience », ainsi qu'il le nomme, explique la « dissociation » du moi qui peut conduire à la formation d'une double personnalité. Janet tente ainsi de rendre compte des phénomènes de dédoublement, très étudiés par ses contemporains. Il rend célèbre une domestique normande nommée Léonie, qu'il décrit comme une hystérique qui, hypnotisée, présente trois

personnalités alternantes, sa personnalité habituelle et deux autres, dénommées Léontine et Léonore. Il approfondit les travaux de sa thèse de lettres dans sa thèse de médecine publiée en 1893, sous le titre *L'État mental des hystériques*.

À partir de 1901, Janet élabore une théorie psychologique qui lui permet de réunir « diverses maladies en une seule » sous le néologisme de « psychasthénie » (étymologiquement : manque de force psychologique). Il s'intéresse aux symptômes psychologiques – sentiment d'incomplétude, doutes, idées obsédantes – , qui découlent d'une maladie à la mode à l'époque, la neurasthénie ou faiblesse des nerfs. Au même moment, Sigmund Freud décrit et analyse en terme de névrose obsessionnelle des troubles correspondant approximativement à la psychasthénie. Contrairement à l'hystérique, le psychasthénique a conscience de ses symptômes mais, dans les deux cas, Janet met en avant la misère et la faiblesse psychologique et, dans ses notations cliniques, il privilégie les plaintes et les doléances des malades. On a pu penser qu'il anticipait ainsi les descriptions contemporaines de la dépression.

Directeur de conscience et exorciste catholique

Janet est un infatigable psychothérapeute qui ne se contente pas de tenter de supprimer les symptômes par suggestion mais qui essaye d'en comprendre l'origine. Ses cures reposent sur ce qu'il appelle « l'analyse psychologique ». Ses méthodes sont éclectiques. Il aime se comparer à un éducateur laïque, ou même à un directeur de conscience et à un exorciste catholique.

Dans la seconde partie de son œuvre, Janet s'affirme non plus seulement comme un clinicien, mais comme un théoricien. Il élabore un gigantesque système de l'évolution psychique, centré sur la notion de conduite. Car, selon lui, tous les faits psychologiques sont des actions, et le fait de conscience lui-même se traduit en action dans le langage. Son système s'appuie encore sur la psychologie pathologique, mais prend aussi pour objets d'étude l'enfant, le primitif et l'animal.

Après la Seconde Guerre mondiale, en raison notamment du succès de la psychanalyse, son œuvre tombe en grande partie dans l'oubli. De nos

jours, elle a été redécouverte aux États-Unis, dans les années 1980, à la faveur de l'« épidémie » de personnalités multiples. Elle est aussi revendiquée, probablement à tort, par les tenants des thérapies cognitivo-comportementales.

Jacqueline Carroy et Régine Plas

Janet et Freud

Pierre Janet et Sigmund Freud ont tous deux fréquenté le service de Jean Martin Charcot. Ils se sont perçus, à la fin du XIXe siècle, comme des chercheurs et des thérapeutes engagés l'un et l'autre dans la recherche d'une psychologie de l'hystérie, puis de la psychasthénie et de la névrose obsessionnelle, et se sont souvent cités mutuellement. Cependant, ils ont élaboré dès cette époque des conceptions différentes des phénomènes échappant à la conscience.

Freud met en avant, dès 1895, une forme d'hystérie qui résulte de mécanismes de défense et non d'une faiblesse psychologique. Cela l'amènera ensuite à formuler l'hypothèse d'un inconscient, qui ne peut pas devenir conscient car il est refoulé.

En 1913, à Londres, lors du congrès international de médecine, Janet s'affiche comme un opposant déterminé à la psychanalyse. Cela ne l'empêche pas, parfois, d'admettre que la psychanalyse peut rendre compte de certains états mentaux. Il interprète par exemple, en 1926, certaines visions de Madeleine, une mystique extatique qu'il avait soignée autrefois à la Salpêtrière, en termes de symbolique sexuelle freudienne. En France, à l'époque, même chez les premiers psychanalystes, Janet est perçu comme une sorte de Freud français. À l'inverse, Freud lui-même prend souvent soin de souligner sa différence radicale par rapport aux conceptions de son rival. On raconte même que lorsque, à la fin des années 1930, Janet chercha à le rencontrer à Vienne, Freud lui opposa une fin de non-recevoir.

J.C. et R.P.

ESSOR ET DIVERSIFICATION
DE LA PSYCHANALYSE AU BEHAVIORISME

– La psychiatrie au début du xxe siècle. Classer la folie (J.-C. Coffin)

– Sigmund Freud. Les trois sources de la psychanalyse (A. Weinberg)

– À propos de *L’Interprétation du rêve*, de S. Freud (A. Mayer)

– Naissance du behaviorisme. Tout est conditionnement (C. Mariné, C. Escribe)

– La querelle du QI aux États-Unis (A. Ohayon)

– L’essor de la psychanalyse. Le monde à la mode de Vienne (M. Borch Jacobsen)

– Qui étaient les patients de Freud ? (Entretien avec M. Borch Jacobsen)

– La Gestalt. Quand la psychologie découvrait les formes (J.-F. Dortier)

– La psychologie sociale aux États-Unis. Groupes, attitudes, préjugés (W. Doise)

– L’utopie psychotechnique. Travail, sélection, orientation (M. Huteau)

– La psychanalyse de l’enfant. Les grandes controverses (J.-F. Marmion)

– Donald C. Winnicott. Psychanalyste de l’enfant (S. Chiche)

– Psychologie clinique et psychologie expérimentale. Une union jamais consommée (A. Ohayon)

– Burrhus Frederic Skinner. L’apprentissage au cœur de l’humain (C. Mariné, C. Escribe)

– Jean Piaget. L’enfant et son développement (D. Ottavi)

LA PSYCHIATRIE AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE

Classer la folie

Au début du XXe siècle, les modèles héréditaires les plus spéculatifs des conduites humaines sont devenus de plus en plus contestés. C’est le cas de la doctrine de la dégénérescence mentale, pourtant très en vogue dans le dernier quart du XIXe siècle et défendue par Valentin Magnan (1835-1916) en France ou par Enrico Morselli (1852-1929) en Italie. L’atavisme criminel de Cesare Lombroso (1835-1909) connaît le même destin. Toutefois, la conviction d’un déterminisme de type biologique expliquant le développement des troubles mentaux continue d’avoir de nombreux partisans. C’est ainsi qu’Ernest Dupré (1862-1921), détenteur de la chaire de pathologie mentale à la faculté de médecine de Paris, associe son nom à la notion de pervers instinctif. Les traits de caractères dominants de l’individu demeurent étroitement déterminés par sa constitution de départ. En dépit du développement du champ des névroses aussi bien dans l’œuvre de Pierre Janet que dans celle de Sigmund Freud, la psychiatrie demeure attachée à un modèle médical qui privilégie une origine organique des troubles de la personnalité.

La classification des maladies mentales, qui était au XIXe siècle une grande affaire française, est désormais dominée par la nosographie d’Emil Kraepelin (1856-1926). Son travail de standardisation de tableaux cliniques souvent disparates est amplement salué, car il amorce la possibilité d’un langage véritablement commun du savoir psychiatrique. Sa codification repose sur l’articulation entre diagnostic et pronostic, permettant d’envisager l’évolution de la maladie. Les principales entités définies par Kraepelin sont la psychose maniaco-dépressive et la démence précoce, dont il affirme le caractère profondément chronique. Le psychiatre Eugen Bleuler (1857-1939) suggère une interprétation moins systématique de celle de Kraepelin, celui-ci étant critiqué en France tout particulièrement.

Eugen Bleuler (1857-1939)

Né à Zurich, Eugen Bleuler sera professeur de psychiatrie et directeur de la clinique du Burghölzli, dont il fera un lieu ouvert aux diverses méthodes d'investigation du psychisme. Ami de Sigmund Freud, il aura Carl Gustav Jung comme assistant.

Au début du XXe siècle, Bleuler propose le terme de schizophrénie pour nommer un groupe de psychoses caractérisées par une très forte dissociation des fonctions psychiques. Il vise ainsi à affiner le groupe des démences précoces d'Emil Kraepelin, insatisfait de son caractère déterministe et pour ainsi dire fatal. Il considère que les schizophrénies ne se caractérisent pas par un état déficitaire. Il observe au contraire une très grande variabilité des états du schizophrène, démontrant une activité psychique particulièrement active et un tableau clinique nettement plus complexe.

C'est au sein de ce groupe qu'il utilise le terme d'autisme pour désigner une perte de prise sur le réel. Ces idées sont discutées en France à la fin des années 1920, lorsqu'il prend sa retraite. La popularité contemporaine du terme de schizophrénie ne doit pas faire illusion : il donnera lieu à de multiples remaniements, et aujourd'hui est devenu quasiment synonyme de folie. Le travail de Bleuler illustre l'histoire de la psychiatrie au XXe siècle : un dialogue ininterrompu, mais souvent délicat, entre un intérêt accru pour la connaissance des processus psychiques et un regard clinique qui tend à installer les troubles mentaux dans des entités immuables, au même titre que le serait une pathologie organique.

J.-C.C.

Vers une timide réhabilitation du malade

En Allemagne, Karl Jaspers (1883-1969) tente de renouveler la tradition clinique en publiant sa *Psychopathologie générale* (1913). Il propose une méthode de compréhension du malade élaborant l'idée d'un vécu intérieur propre à celui-ci. Jaspers introduit l'idée d'un nouveau rapport entre le médecin et son patient, invitant le premier à ne pas réduire le malade à sa seule maladie et à ne pas la considérer comme un strict état déficitaire. Cette approche sera reprise par Eugène Minkowski (1885-1972) en France, et développée au sein de la Société de l'évolution psychiatrique à la fin des années 1920.

La pluralité grandissante des approches bute cependant sur une certaine frilosité du milieu psychiatrique, mais plus encore sur la croyance diffuse, chez celui-ci, de la notion d'incurabilité de la maladie mentale, ce qui favorise le pessimisme thérapeutique. La crise du système asilaire qui sévit en de nombreux endroits (France, Italie, etc.) renforce l'idée qu'il faut orienter les efforts de recherche en faveur d'une psychiatrie biologique. L'attribution du prix Nobel de médecine en 1927 au psychiatre allemand Julius Wagner-Jauregg (1857-1940) pour son traitement de la paralysie générale et qui injecte, selon un principe similaire, la malaria aux schizophrènes (malariathérapie), participe de cette orientation. La psychiatrie hésite entre les traitements physiques et une connaissance plus intime des troubles mentaux vus en termes de processus dynamiques.

La prise de parole d'un ancien interné, Clifford Beers (1876-1943), animateur du mouvement américain d'hygiène mentale, semble donner à la réhabilitation du malade une nouvelle légitimité. Toutefois, les partisans de l'hygiène mentale, comme Édouard Toulouse (1865-1947) en France, axent leurs discours sur la prévention des troubles mentaux et le dépistage généralisé. L'ambiguïté de la finalité recherchée et l'utilisation politique du pessimisme thérapeutique vont brouiller considérablement la fonction psychiatrique au sein de la société. Les tentatives de stérilisation des malades mentaux, conçue comme une solution de recours à l'échec thérapeutique, illustrent de manière brutale le risque de concevoir le métier de psychiatre en oubliant sa dimension éthique.

Jean-Christophe Coffin

Quelques patients célèbres

Phineas Gage

En 1848, suite à une explosion, une barre de fer traverse de part en part le crâne de cet employé de chemin de fer, détruisant une partie de son lobe frontal. Il survit, mais devient incapable de respecter les usages sociaux et de gérer ses émotions. Les conséquences de sa lésion ne seront réellement comprises qu'à la fin du XX[e] siècle, notamment quand Antonio Damasio démontrera l'importance des émotions pour la prise de décision dans son livre, *L'Erreur de Descartes*, qui s'ouvre sur l'accident de Phineas Gage.

La modélisation informatique suggère que chez Gage, explique Damasio, c'est la partie ventro-médiane du cortex préfrontal qui a été détruite. Or, depuis 1848, d'autres patients présentant une lésion semblable ont été répertoriés. Damasio lui-même, dès 1985, a notamment présenté le cas d'un certain Elliot, un trentenaire qui, après l'ablation d'une tumeur cérébrale, n'avait plus, lui non plus, de cortex préfrontal ventro-médian. Comme Gage, Elliot semblait normal mais était devenu comme indifférent au regard d'autrui, inconstant, imprévoyant, et incapable d'effectuer rationnellement des choix simples. Le dénominateur commun de ces symptômes ? Cette fameuse zone ventro-médiane assure la jonction entre raison et émotion. Les deux ne sont pas antagonistes, contrairement à ce que croyait Descartes, mais complémentaires : les émotions fonctionnent comme ce que Damasio appelle des « marqueurs somatiques ». C'est-à-dire qu'elles orientent nos décisions suivant les conséquences de nos choix précédents, telles que notre corps en conserve le souvenir. Si nous ne pouvons faire appel à cette mémoire intuitive, nous raisonnons dans le vide et faisons des choix sans anticiper leurs effets éventuellement préjudiciables, sans garde-fou. Pour Damasio, Elliot, comme Gage, étaient capables de connaître, non de ressentir.

« M. Tan »

Cet aphasique, de son vrai nom Leborgne, est incapable de dire quoi que ce soit hormis la syllabe « tan ». En 1861, son autopsie révèle une lésion cérébrale dans le lobe frontal gauche. Paul Broca (1824-1880)

en déduit l'importance cruciale de cette zone pour la production du langage, et fonde ainsi la neuropsychologie.

H.M.

Ces initiales désignent un homme devenu incapable, dans les années 1950, d'enregistrer un nouveau souvenir. Il a été suivi pendant trois décennies par la même psychologue, Brenda Milner, sans jamais se rappeler qu'il l'avait déjà rencontrée.

Jean-François Marmion

SIGMUND FREUD

Les trois sources de la psychanalyse

La psychanalyse a été inventée durant les années cruciales qui vont de 1896 à 1900. Sigmund Freud a toujours aimé se présenter comme un génie solitaire, explorateur d'un nouveau continent qui s'est dévoilé tout à coup sous son regard. Les historiens de la psychanalyse ont, depuis, largement corrigé cette image. Ils ont montré les influences qui ont joué dans sa découverte ainsi que la part de construction personnelle dans l'analyse de ses cas.

Dans l'élaboration de la psychanalyse, trois sources principales ont été mises en lumière : l'auto-analyse, les observations de patientes, les influences théoriques.

L'auto-analyse

C'est de l'introspection, revendiquée explicitement par lui, que Freud tire d'abord ses principales intuitions. *La Science des rêve*s (trad. fr. 1926) commence d'ailleurs par l'analyse d'un rêve personnel (l'injection faite à Irma). Il entreprend, à partir de 1895, l'analyse systématique de tous les siens, notamment celui réalisé à la mort de son père, en octobre 1896. En août 1897, il écrit ainsi à son ami Wilhelm Fliess : « Mon principal malade, celui qui m'occupe le plus, c'est moi-même. » C'est également au cours de son auto-analyse que Freud émet l'hypothèse du complexe d'Œdipe, comme il l'explique à W. Fliess, le 15 octobre 1897 : « J'ai trouvé en moi des sentiments d'amour envers ma mère et la jalousie envers le père, et je pense maintenant qu'ils sont un fait universel de la petite enfance. Si c'est ainsi, on comprend alors la puissance du roi Œdipe. » Le 12 juin 1900, il lui écrit encore : « Penses-tu vraiment qu'il y aura un jour, sur la maison, une plaque de marbre sur laquelle on pourra lire : "C'est dans cette maison que le 24 juillet 1895 le mystère du rêve fut révélé au Dr Sigmund Freud ?" »

Œdipe, de sa naissance à sa crise de croissance

En 1897, alors qu'il a entrepris son auto-analyse, Sigmund Freud se souvient de certaines scènes de son enfance au cours desquelles il éprouvait de l'hostilité à l'égard de son père, et une attirance jalouse pour sa mère. De son exemple unique, il déduit le complexe d'Œdipe, qu'il défendra toujours comme le socle théorique de la psychanalyse.

Les années suivantes, il récolte consciencieusement, auprès de ses patients adultes, tous les éléments susceptibles de confirmer sa théorie sur la sexualité infantile. C'est en 1909 seulement qu'il se risque, pour la première et unique fois, à vérifier l'existence du matériel œdipien directement auprès d'un enfant, le petit Hans, pseudonyme d'un certain Herbert Graf. Celui-ci étant terrifié à l'idée de se faire mordre par un cheval, Freud conclut que conformément aux prédictions de sa théorie, l'enfant désire secrètement sa mère, et se voit donc soumis à une angoisse de castration. Le maître refuse de tenir compte d'un fait plus prosaïque : Hans développe sa phobie depuis que des chevaux se sont écroulés devant lui, lors d'un accident d'omnibus… Arguant que seul un proche peut recevoir des confidences valables émanant d'un enfant, Freud n'a pas assuré personnellement l'analyse, préférant la déléguer au propre père de Hans, qui n'était pas psychanalyste.

L'universalité du complexe d'Œdipe est rapidement contestée par certains anthropologues : Bronislaw Malinowski, dès 1927, le considère ainsi comme valable uniquement dans les sociétés patriarcales. La controverse persistera tout au long du XXe siècle, Œdipe étant progressivement considéré, par les psychanalystes eux-mêmes, comme une référence toute théorique.

Jean-François Marmion

L'observation de patientes

Les observations de patientes sont la deuxième source de la pensée freudienne. Mais ces cas ne parlent pas d'eux-mêmes. Freud les fait parler.

À partir de tableaux cliniques très différents (des maux de têtes aux hallucinations olfactives en passant par les jambes douloureuses), Freud pense trouver une origine unique : l'hystérie. Il y voit à chaque fois l'expression de pulsions sexuelles refoulées. La lecture des comptes rendus des récits de patientes, retranscrits par Freud, montre que les histoires sexuelles sont loin d'être des déclarations spontanées. Freud insiste beaucoup pour amener les patientes à trouver de tels souvenirs, et constate de nombreuses « résistances ». Des historiens comme Louis Berger, en reprenant les premiers cas traités par Freud, ont montré qu'il ignorait délibérément d'autres faits apparaissant dans leur histoire, comme des deuils récents ou de graves conflits familiaux. Il est par ailleurs avéré que Freud est loin d'avoir guéri (voire rencontré) tous les patients qui lui servent pourtant à illustrer ses succès thérapeutiques[1].

Les influences théoriques

L'élaboration de la psychanalyse ne peut se comprendre uniquement par l'auto-analyse et les observations cliniques. Elle s'alimente également des idées qui circulent à l'époque autour des notions d'inconscient, de névrose sexuelle, de moi divisé : c'est la troisième source d'inspiration de Freud. Car au tournant des XIXe et XXe siècles, l'idée d'inconscient n'est pas aussi originale qu'il y paraît. Avec des sens différents, le mot « inconscient » a fait son apparition chez les philosophes allemands comme Carl Gustav Carus (1789-1869) ou Eduard von Hartmann (1842-1906), qui a publié en 1868 sa *Philosophie de l'inconscient*. Des psychologues comme Pierre Janet utilisent une notion voisine, celle de « subconscient ». Toujours avant Freud, Theodor Lipps (1851-1914), professeur de psychologie à Munich, est le véritable introducteur de la notion d'inconscient en psychologie. Freud fusionne l'idée d'inconscient, alors en vogue, avec celle de névrose sexuelle : il construit pour cela un modèle énergétique du psychisme, dont beaucoup de matériaux sont d'ailleurs empruntés à Gustav Fechner, comme il le reconnaît lui-même.

Comme tout découvreur scientifique, Freud s'inspire donc des idées de son temps et les travaille à sa manière. Il n'y a là rien d'anormal. Tout processus de création naît d'une réélaboration, d'une synthèse, d'une reconfiguration à partir de matériaux existants. L'étude de la genèse des idées freudiennes s'écarte ainsi autant de la légende du « génie solitaire »,

que du « modèle de l’influence » qui voudrait que Freud ne soit qu’un produit de son époque.

Achille Weinberg

---

1 Voir page 84 l’interview de M. Borch-Jacobsen : « Qui étaient les patients de Freud ? ».

À propos de...
L’Interprétation du rêve

L’Interprétation du rêve (1899-1900) est le premier grand œuvre théorique de Sigmund Freud. Il est aussi généralement considéré comme le texte fondateur de la psychanalyse. L’auteur s’y présente comme un innovateur osant, enfin, introduire le rêve dans les sciences. En réalité, au moment de la première publication en 1899, il existe déjà toute une culture savante d’auto-observation qui prend le rêve comme objet de savoir. Plusieurs savants francophones ont fait école dans ce domaine : Alfred Maury (1817-1892), notamment, avec *Le Sommeil et les Rêves* (1861). Cela étant, cette psychologie du rêve du XIXe siècle ne se situe pas dans le champ médical et n’a, en principe, pas de visée thérapeutique. Le « coup » de Freud est ainsi tout d’abord de mener l’auto-observation sur un terrain clinique : il traite le rêve comme un symptôme et fait de son analyse une nouvelle technique pour soigner les névroses. De plus, il maintient que celui qui rapporte son rêve a besoin de quelqu’un pour l’écouter ou pour le lire. Contrairement à l’auto-observation des psychologues qui visait à produire des données abstraites, les rêves de l’auto-analyse freudienne s’adressent toujours à un autre et restent marqués par ce « rapport ». Les germes de ce jeu d’écriture et d’interprétation se trouvent dans la correspondance de Freud avec son ami Wilhelm Fliess (1858-1928), oto-rhino-laryngologiste à Berlin, qui reçoit et critique les récits de rêves freudiens, devenant ainsi le premier lecteur du livre naissant.

Zurich, de l’enthousiasme à la querelle

Au regard de ces particularités épistémologiques et sociologiques, il n’est donc guère surprenant que la plupart des psychologues académiques rejettent alors cette nouvelle psychologie du rêve née dans le champ de la psychopathologie. Mais elle trouve, en revanche, un accueil plus positif du côté des psychiatres suisses à la clinique Burghölzli à Zurich. Eugen Bleuler, l’une des figures majeures de la psychiatrie du XXe siècle, puis son assistant Carl Gustav Jung, sont ainsi parmi les premiers à s’intéresser à la méthode d’auto-analyse proposée par Freud. Dès 1905, Bleuler s’y initie en faisant une analyse par correspondance avec le maître lui-même,

manière d'apprentissage qui peut paraître insolite de nos jours, mais que beaucoup de lecteurs pratiquaient à l'époque pour mettre l'auteur à l'épreuve. Pour Freud, qui est alors très isolé du milieu académique, cette analyse épistolaire avec Bleuler est capitale.

Même si Bleuler et Jung ont des réserves par rapport à la primauté du sexuel dans la théorie du rêve, ils lancent avec Freud le premier grand journal de psychanalyse : le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, paru pour la première fois en 1909. À Vienne naît, peu après, le *Zentralblatt für Psychoanalyse*, dont le rédacteur est le psychothérapeute et sexologue Wilhelm Stekel (1868-1940), qui assure la toute première vulgarisation de la psychanalyse. Les multiples querelles entre Vienne et Zurich vont marquer le destin de *L'Interprétation du rêve* dans les éditions successives : alors que les Suisses poussent Freud à remanier le texte dans le sens d'une épistémologie cohérente pour le rendre plus austère et mieux pouvoir l'ancrer dans le « sérieux » scientifique, les Viennois, Stekel en première ligne, veulent plutôt faire de la théorie freudienne une nouvelle clé des songes.

Un livre de combat

Par la suite, pendant les violentes controverses qui agitent le mouvement psychanalytique, Freud transforme *L'Interprétation du rêve* en un livre de combat. Il y affine ainsi peu à peu sa théorie postulant que le rêve est la satisfaction d'un désir refoulé. En 1899, le désir n'était pas exclusivement sexuel et le fameux « complexe d'Œdipe » n'existait pas ; il n'introduit ce « schibboleth » de la psychanalyse que peu avant la seconde édition en 1909. Dans les éditions suivantes, le texte se transforme en un dictionnaire des symboles du rêve pour prouver que les songes expriment des désirs sexuels. C'est surtout pour contrer Jung et ses nouvelles théories que Freud insiste autant sur le rôle de la sexualité. À ce moment critique de son histoire, le livre s'ouvre aussi largement aux collaborateurs viennois, Otto Rank (1884-1939) en particulier, ce dernier en devenant même le coauteur officiel avec deux contributions sur le mythe et la littérature.

L'Interprétation du rêve s'avère ainsi être le produit d'une histoire collective et conflictuelle. Le statut d'auteur pris par Freud change d'une édition à l'autre : au moment de la controverse avec les Suisses, il projette

même d'abandonner son livre pour en écrire un autre « impersonnel » avec Rank. Ce n'est qu'après la rupture avec les Suisses, consommée en 1914, que Freud présente *L'Interprétation du rêve* comme l'œuvre d'un seul et unique auteur : lui-même. Dès que la canonisation de l'œuvre freudienne se met ainsi en place, au début des années 1920 avec la fondation d'une maison d'édition psychanalytique, on cherche donc à effacer l'histoire compliquée et souvent violente du texte. Dans les *Gesammelte Schriften*, première édition des œuvres de Freud contrôlée par les psychanalystes, la version originale de *L'Interprétation du rêve* est reproduite comme un document historique, détaché des ajouts qui sont relégués dans un autre volume. Après sa rupture avec Rank, Freud supprime aussi les apports de son ancien collaborateur dans la huitième et dernière édition datée de 1930. Pourtant, les traces de l'histoire du texte demeurent visibles et sont révélatrices des contradictions qui marquent l'histoire de la psychanalyse jusqu'à nos jours…

Andreas Mayer

L’art délicat de la traduction

Au départ, Sigmund Freud jugeait son livre « intraduisible ». Les traducteurs français qui ont accepté le défi ont déjà eu de la peine avec le titre : *Die Traumdeutung*.

Dans la première traduction française, le philosophe Ignace Meyerson propose La Science des rêves (1926). Cette première version correspond à la septième édition et contient encore les textes d’Otto Rank, supprimés ultérieurement par Freud et, également, par Denise Berger dans sa version remaniée de la traduction de Meyerson parue en 1967 aux Presses universitaires de France (Puf) sous le titre : *L’Interprétation des rêves*.

Mais on reprocha vite à cette nouvelle version son approximation conceptuelle. Le psychanalyste Jean Laplanche entreprit dès lors de diriger une nouvelle traduction dans le cadre des Œuvres complètes publiées aux Puf (2004). Cette fois-ci, cependant, il fut reproché aux traducteurs d’avoir basculé dans l’autre sens et d’avoir créé des néologismes jargonnants pour rendre des mots anodins, sans valeur de concept dans le texte original (comme « significativité » pour « *Bedeutung* »). Ceci dit, le nouveau titre de cette traduction : *L’Interprétation du rêve* correspond sans doute plus à l’ambition de Freud de fonder une théorie universelle du rêve. Il semble en tout cas s’imposer, puisque la traduction de Jean-Pierre Lefebvre (Seuil, 2010) le reprend. Celle-ci paraît avoir réconcilié les tenants de l’exigence théorique et ceux de l’élégance de la langue française… pour le moment.

Andreas Mayer

NAISSANCE DU BEHAVIORISME

Tout est conditionnement

Les motifs et ambitions du behaviorisme sont énoncés par un psychologue américain, John Broadus Watson (1878-1958), considéré comme son fondateur. Dans un article de 1913, il écrit : « La psychologie (…) est une branche purement objective et expérimentale des sciences naturelles. Son but théorique est la prédiction et le contrôle du comportement. »

La première affirmation exprime la position méthodologique qui motive cette approche. À l'époque de Watson, une discipline est scientifique à la condition de produire des connaissances basées sur la mise en relation de faits directement observables et publics. Or, à la même époque, les psychologues privilégient l'étude de la conscience au moyen de la méthode introspective qui, par définition, ne produit que des faits privés.

Pour résoudre ce dilemme et faire entrer la psychologie dans le cercle des sciences positives, Watson assigne à la psychologie un nouvel objet d'étude objectivement observable : le comportement, c'est-à-dire les relations entre des *stimuli* (S) et des réponses (R). Le terme *stimulus* désigne tout objet ou événement observable qui déclenche des manifestations réactionnelles également observables de l'organisme, ou réponses.

Pour illustrer ces termes, prenons l'exemple de l'émotion de peur. Supposons un enfant âgé de quelques mois qui réagit à la présence d'un rat blanc en criant. Cette réaction observable est la réponse de peur de l'organisme, provoquée par le *stimulus* : la présence du rat blanc. Pour étudier l'émotion de peur, nul besoin pour le psychologue behavioriste de recueillir les sentiments ressentis par l'enfant. Étudier la peur consiste à rechercher quels sont les *stimuli* qui causent les réponses de peur de l'organisme, soit établir les relations S-R. Ainsi, le behaviorisme méthodologique initial de Watson le conduit à transformer l'objet de la psychologie en abandonnant l'étude de la conscience au profit du comportement.

Une théorie empruntée à Pavlov

Pour Watson, l'étude des comportements s'inscrit dans une visée pragmatique. Le psychologue doit être en mesure de prévoir les comportements afin de les modifier et d'en créer de nouveaux. Pour cela il doit disposer d'une théorie de l'apprentissage, qui propose des mécanismes permettant d'expliquer les comportements acquis, ou permettant d'en créer de nouveaux. Watson emprunte cette théorie au physiologiste russe, Ivan Pavlov (1849-1936), qui a établi la procédure d'apprentissage par conditionnement dans les années 1900.

Cette procédure, dont l'exemple le plus célèbre est le conditionnement de la réaction salivaire d'un chien au son d'un métronome, a pour objectif d'apprendre à un animal à produire une réponse connue (salivation) à un *stimulus* nouveau (métronome). Cette procédure se déroule en plusieurs étapes. Initialement, la réaction salivaire se produit uniquement et de façon réflexe en présence de nourriture. L'apprentissage consiste à présenter de façon répétée le son du métronome suivi de la présentation de la nourriture. En fin d'apprentissage, la réaction salivaire se produit dès l'écoute du métronome et même en l'absence de nourriture.

Pour Watson, le principe du conditionnement, tel qu'il vient d'être présenté, est à la base de toutes les acquisitions comportementales, ou habitudes. Ainsi la phobie du rat blanc, décrite plus haut, est le produit d'une expérience de conditionnement conduite par Watson et Rosalie Rayner sur un enfant nommé Albert. Si Pavlov a cherché une explication du conditionnement au niveau cérébral, Watson s'est refusé à formuler des hypothèses sur les mécanismes internes qui engendrent le conditionnement. Ce faisant, il a fixé aux psychologues un programme de recherche qui exclut toute investigation de la « boîte noire », programme qui a orienté la psychologie de la première moitié du XXe siècle, notamment aux États-Unis.

Si un tel paradigme est aujourd'hui abandonné, le behaviorisme watsonien n'en a pas moins conduit les psychologues à se méfier des hypothèses spéculatives sur l'esprit humain et à relativiser les positions innéistes en accordant une place importante au milieu.

Claudette Mariné et Christian Escribe

Les sources philosophiques du behaviorisme

Au début du XXe siècle, deux courants s'opposent dans la psychologie américaine : l'étude de la fonction adaptative de la conscience (le « fonctionnalisme » de William James, John Dewey, James Rowland Angell) et l'analyse des éléments de la conscience et de leur mode de composition (le « structuralisme » d'Edward Bradford Titchener). John Watson s'écarte de ces courants introspectionnistes et mentalistes pour fonder une psychologie scientifique. On retrouve dans le behaviorisme méthodologique et théorique de Watson et de ses successeurs les influences de divers courants philosophiques.

Au plan méthodologique, les behavioristes rejoignent la philosophie positive d'Auguste Comte (1798-1857). Adversaire de l'introspection et du finalisme, cette philosophie limite l'activité scientifique à l'observation des faits d'expérience et de leurs relations régulières (lois). Positivistes, les behavioristes visent à établir les lois du comportement.

Au plan théorique, toutes les conceptions behavioristes de l'apprentissage considèrent l'association comme le mécanisme des changements comportementaux. Cette position s'inspire de la philosophie associationniste des XVIIe et XVIIIe siècles (John Locke, David Hume) qui fait de l'association entre entités mentales (perceptions et idées) le mécanisme clé de la construction des connaissances. Watson et les behavioristes transféreront ce mécanisme du plan mental au plan comportemental (associations S-R) et en feront la base des lois de l'apprentissage.

C.M. et C.E.

LA QUERELLE DU QI AUX ÉTATS-UNIS

L'introduction aux États-Unis de l'échelle psychométrique d'Alfred Binet et Théodore Simon – dont l'impact avait été relativement faible en France – est le fait d'Henry Goddard (1866-1957), qui traduit et expérimente les épreuves imaginées par Binet dans l'institution Feeble-Mind Children qu'il dirige dans le New Jersey. Il s'aperçoit alors, avec surprise, que cette échelle est bien supérieure aux tests déjà existants pour le diagnostic de l'arriération. Dès 1910, il l'utilise pour tester les immigrants et trouve parmi eux une forte proportion de débiles, qu'il nomme « morons ».

À l'inverse de Binet, Goddard établit un lien inéluctable entre anormalité et délinquance. La majorité des criminels sont des morons, qui menacent la société, mais aussi la santé raciale, d'où l'importance de leur dépistage précoce. L'année même où Goddard commence à tester les immigrants, Lewis M. Terman (1877-1959), professeur de psychologie à l'université de Stanford, publie le Stanford-Binet, révision américaine du Binet-Simon, qui fera autorité dans le monde entier, y compris en France, jusqu'aux années 1960. Le test permet de mesurer l'intelligence des enfants et des adultes, et, à partir de 1912, les résultats sont exprimés en quotient intellectuel (QI), selon la formule mise au point par William Stern (rapport entre l'âge mental et l'âge chronologique). Terman rêve d'une société rationnelle, juste et efficace, dans laquelle chacun serait mis à sa place en fonction de son QI : ceux qui ont 75, ou moins, fourniraient la main-d'œuvre non qualifiée. Entre 75 et 85, on peut aspirer à devenir ouvrier spécialisé, ou policier, ou coiffeur (selon Terman, un coiffeur qui a plus de 85 de QI, c'est du gâchis !). Pour Goddard comme pour Terman, l'intelligence est innée, transmise héréditairement et imperméable aux influences éducatives.

L'essor de la méthode des tests

Aux dires des contemporains, c'est la Grande Guerre qui donne l'élan décisif à l'essor de la méthode des tests. En 1917, alors que les États-Unis intensifient leur effort de guerre, Robert M. Yerkes propose à l'armée de tester toutes les recrues pour dépister les psychopathes, les débiles et les tire-au-flanc. Yerkes, président de l'APA (American Psychological Association), entend ainsi renforcer le statut scientifique de sa discipline. 1750000 recrues seront examinées. Les résultats ne confortent guère le rêve américain : l'âge mental moyen des Blancs en âge de conscription se situe juste au-dessus de la barre de la débilité fixée par Goddard à 13,08 ans (l'adulte normal devrait avoir 16 ans d'âge mental). Pour les autres groupes, c'est encore pire : les Russes obtiennent 11,34, les Italiens 11, les Polonais 10,74, et tout en bas de l'échelle, il y a les Noirs, qui ont à peine 10 ans d'âge mental. L'enquête ne va pas de soi, les gradés ne supportant pas cette escouade de psychologues qui prétendent savoir mieux qu'eux ce qui fait un bon soldat. Le succès ne vient pas de l'armée, mais des univers de l'industrie et de l'école dont émane un flot de demandes pour ces outils merveilleux qui peuvent classer et orienter. Certains psychologues s'en saisissent, et les tests deviennent une affaire commerciale prospère.

L'immigration sélective

L'Amérique apparaît ainsi comme une nation peuplée de semi-débiles, mais ces scores confortent les thèses héréditaristes sur les différences interraciales. Constatant que les résultats des Noirs du Nord sont supérieurs à ceux du Sud, ces esprits fertiles conçoivent la théorie de « l'immigration sélective » : ce seraient les plus intelligents parmi les Noirs du Sud qui migreraient vers le Nord, et cette différence ne pourrait être imputée aux conditions de vie des deux groupes. C'est dans ce contexte qu'éclate la controverse entre un journaliste, Walter Lippman, ancien élève de Yerkes, et les principaux ténors du *mental testing*. En 1922-1923, Lippman publie de nombreux articles, où il critique les tests et le QI. Terman et Yerkes essaient bien de faire passer Lippman pour un profane, ignorant les superbes acquis de la psychologie moderne, en le présentant comme un bolchevik aux origines « incertaines » (il est juif). Mais c'est en pure perte. Le déclin relatif des tests commence.

La querelle du QI continue de faire rage tout au long du XXe siècle. Néanmoins, elle est beaucoup moins virulente en France qu'aux États-Unis, les tensions raciales y étant moins vives et, surtout, la sélection scolaire ne s'opérant pas sur la base des tests.

Annick Ohayon

Quand les tests injuriaient Staline

En URSS, dès la fin des années 1920, une véritable campagne contre la pédologie (c'est-à-dire la psychologie de l'enfant) et la psychanalyse est orchestrée. Si ces deux sciences avaient pu sembler propices à la construction de « l'homme nouveau », *via* l'enfant, il n'en va plus de même à l'apogée de l'ère stalinienne, dans un contexte de répression terrible. Des critiques idéologiques violentes les accablent. Un incident mineur met le feu aux poudres : le pédologue Isaac Spielrein (frère de la psychanalyste Sabina Spielrein) a conçu un test d'intelligence pour adultes. L'une des réponses est jugée offensante pour Staline.

Suite à la plainte d'une ouvrière, Spielrein est arrêté, jugé et déporté en Sibérie. Dans *la Pravda* du 4 juillet 1936 paraît une décision du Parti communiste soviétique condamnant la pratique des tests et la théorie qui les sous-tend, parce qu'elles subordonnent le développement des enfants à des facteurs biologiques, héréditaires et immuables. Elle est donc « bourgeoise », « antiscientifique », « irrationnelle », tout comme la psychanalyse. Leurs organisations scientifiques sont interdites et leurs publications mises au pilori. Ce qui n'empêchera pas pédologues et psychanalystes de continuer leur œuvre clandestinement.

A.O.

L’ESSOR DE LA PSYCHANALYSE

Le monde à la mode de Vienne

Il existe au moins un point sur lequel défenseurs et adversaires de la théorie freudienne tombent d’accord : la psychanalyse a connu un extraordinaire succès au XXe siècle, au point de s’identifier pour beaucoup à la psychothérapie tout court. Il n’en a pas toujours été ainsi.

Au début, plusieurs écoles de psychothérapie se partagent le marché des « psychonévroses », notamment la thérapie hypnotico-suggestive d’Hippolyte Bernheim et la thérapie par persuasion de Paul Dubois. Le neurologue Sigmund Freud, quant à lui, est une figure essentiellement viennoise chez qui se réunit, à partir de 1902, un petit groupe de disciples comme Alfred Adler et Wilhelm Stekel.

La psychanalyse cesse d’être une affaire locale en 1904, lorsque les travaux de Freud attirent l’attention du psychiatre Carl Gustav Jung et de son chef Eugen Bleuler, directeur de la fameuse clinique psychiatrique du Burghölzli, à Zurich. Le Burghölzli, où viennent se former à la psychanalyse de jeunes psychiatres européens comme Sándor Ferenczi, Karl Abraham et Ernest Jones, devient une tête de pont à partir de laquelle Freud entreprend de « conquérir la psychiatrie ».

Au niveau institutionnel, ce projet est un échec total. Irrités par ce qu’ils considèrent comme le sectarisme et l’amateurisme des freudiens, les grands patrons de la psychiatrie allemande réagissent avec violence à l’offensive lancée par le « médecin des nerfs » de Vienne.

En 1913, après huit ans de polémiques furieuses, la psychanalyse est solennellement condamnée par la profession entière lors du congrès de l’Association allemande de psychiatrie tenu à Breslau. Un an plus tard, c’est Jung qui quitte le navire freudien (A. Adler, W. Stekel et E. Bleuler l’ont précédé en 1911 et 1912).

La ruée vers l’or psychanalytique

Rejetée par l’université et les facultés de médecine, la psychanalyse (re)devient par la force des choses une pratique psychothérapique privée

parmi d'autres. L'affaire aurait pu en rester là, mais l'apparition providentielle des névroses traumatiques dans les tranchées de la Grande Guerre change la donne. Ce phénomène impressionnant, qui affecte des centaines de milliers de soldats des deux côtés du conflit, contribue à lancer la psychanalyse auprès des psychiatres militaires et du grand public, en démontrant l'efficacité d'une forme fruste d'analyse (l'abréaction des émotions sous hypnose) pour traiter ces névroses d'origine manifestement psychique.

Peu importe si l'abréaction et l'hypnose ont depuis longtemps été abandonnées par Freud : après la guerre, « psychothérapie » et « psychanalyse » deviennent des termes synonymes dans l'esprit du public. Les jeunes psychiatres, notamment anglo-saxons, ont commencé à affluer à Vienne et à Berlin pour se former à la psychanalyse, pratique nettement plus lucrative et intéressante que la psychiatrie asilaire.

À partir des années 1920, la psychanalyse fait l'objet d'un véritable engouement des deux côtés de l'Atlantique chez les intellectuels, les artistes et les oisifs fortunés. Dès 1923, David H. Lawrence note que le complexe d'Œdipe est devenu « un lieu commun des conversations autour de la table de thé », et l'année suivante André Breton annonce que « la mode est cet hiver à la psychoanalyse ». Quant à Elias Canetti, il évoque dans son autobiographie l'« infestation psychanalytique » sévissant à Vienne à cette époque. La psychanalyse est devenue un phénomène de société, en court-circuitant la psychiatrie asilaire et en phagocytant les formes rivales de psychothérapie.

Il faut attendre toutefois la montée du nazisme et l'émigration des psychanalystes d'Europe centrale aux États-Unis, pour que la psychanalyse « conquière » définitivement la psychiatrie et la psychologie universitaires et devienne une véritable idéologie de masse. Auréolés du prestige du Vieux Monde, les nouveaux arrivants n'ont aucun mal à asseoir leur autorité auprès des psychiatres américains. Heinz Hartmann, Ernst Kris et Rudolph Lœwenstein, notamment, imposent l'orthodoxie freudienne sous la forme d'une « *ego psychology* » tirée des écrits de Freud des années 1920, et défendue par sa fille Anna depuis Londres. Bientôt, les professions de psychanalyste et de psychiatre se confondent, ce qui n'avait jamais été le cas en Europe.

Mikkel Borch-Jacobsen

Fortune et déclin

Des années 1940 à la fin des années 1960, la psychanalyse règne de façon quasi impériale aux États-Unis, en diffusant largement dans la culture, la pédagogie, la médecine générale, les sciences humaines. C'est l'époque où il est de bon ton parmi les classes moyennes d'aller voir un « *shrink* », où les pédiatres scrutent l'Œdipe des enfants et où Hollywood glorifie l'inconscient.

Puis vient le déclin, causé par l'émergence sur le marché de la santé mentale des médicaments psychotropes (antipsychotiques, anxiolytiques, antidépresseurs) et l'orientation de plus en plus biologique de la psychiatrie américaine. De nos jours, le Prozac a partout remplacé le transfert et l'enseignement de la psychanalyse a disparu des facultés américaines de médecine et de psychologie, pour se réfugier dans les départements de littérature.

Il en va de même dans la plupart des autres pays occidentaux, du fait de la mondialisation de la psychiatrie biologique. Seuls « résistent » encore la France, l'Argentine et le Brésil, où se pratique une forme de psychanalyse lancée dans les années 1950-1960 par Jacques Lacan en réaction – déjà – à l'orientation jugée trop biologisante et objectivante de l'*ego psychology* anglo-saxonne. La psychanalyse lacanienne, fortement teintée de philosophie hégélienne et heideggérienne, connaît un extraordinaire succès auprès des intellectuels français à partir des années 1960 et sait prendre une coloration politique de gauche en Argentine, au moment de la dictature militaire. Dominant l'édition, les médias, l'université, la pédiatrie et la psychiatrie en milieu ouvert, elle jouit actuellement en France du même statut « impérial » que la psychanalyse orthodoxe dans l'Amérique des années 1950-1960. Pour combien de temps encore ?

M. B.-J.

QUI ÉTAIENT LES PATIENTS DE FREUD ?

Entretien avec Mikkel Borch-Jacobsen

Dans votre ouvrage,* Les Patients de Freud. Destins**[1] ***vous retracez la biographie de 31 patients, mais peut-on estimer combien Freud en a traités avant ou après l'élaboration de la psychanalyse ?

C'est difficile à dire. En ce qui me concerne, je connais le nom d'à peu près 160 patients de Freud. Certains en évoquent beaucoup plus, mais il s'agit d'estimations. Le fait est qu'on ne connaît pas tous les patients, d'autant qu'on ne dispose que d'un seul des agendas de Freud, très précis, qui couvre la période 1910-1920. Les autres ont apparemment été perdus.

De quels milieux sociaux ces patients sont-ils issus ?

Même pour moi qui travaille depuis des années sur Freud, la sociologie de ses patients a été une surprise. Je savais qu'il s'agissait de gens aisés, mais je n'avais pas imaginé à quel point. Tout au long de la carrière de Freud, ses patients sont des millionnaires, et même des milliardaires – les équivalents viennois des Bettencourt, des Bolloré, des Lagardère. Anna von Lieben (la « Cäcilie M. » des *Études sur l'hystérie*), Sergius Pankejeff (l'« Homme aux loups »), Margarethe Csonka (la « jeune homosexuelle ») sont richissimes, Fanny Moser (« Emmy von N. ») est considérée comme la femme la plus riche d'Europe centrale. Freud a été le thérapeute de la très haute société, où il avait été introduit par Josef Breuer, médecin généraliste de la grande bourgeoisie juive viennoise, de l'aristocratie bancaire, un milieu fermé où tout le monde se connaît. Il a analysé des familles entières, un milieu entier : Anna von Lieben est la cousine d'Elise Gomperz, qui est l'amie de Marie von Ferstel, elles connaissent indirectement Bertha Pappenheim (« Anna O. »)…

Analysait-il plutôt des hommes ou des femmes ? Et pour quels symptômes ?

Dans les *Études sur l'hystérie*, il n'a traité que des cas féminins, d'où l'impression qu'il voyait surtout des femmes. Mais en fait ce n'est pas vrai, il voit autant d'hommes. À ce sujet, il est surprenant de voir à quel

point les féministes de l'époque l'appréciaient. Nous avons tendance à considérer que les théories de Freud sur l'envie de pénis, etc. vont à l'encontre du féminisme. Mais au départ, la théorie freudienne de la sexualité semblait novatrice aux féministes viennoises comme Rosa Mayreder, Marianne Hainisch ou Else Federn (la sœur de Paul Federn), et certaines des patientes de Freud, comme Emma Eckstein et Elise Gomperz, étaient très impliquées dans le mouvement féministe.

De même, Freud avait des homosexuels parmi ses patients. Contrairement à ce qui a été dit ici ou là, je ne pense pas du tout que Freud ait été homophobe. Au contraire, sa théorie impliquait qu'il y ait un fond homosexuel chez tout le monde et de fait, il diagnostiquait pratiquement toujours quelque homosexualité refoulée chez ses patients. Pour autant, il acceptait des patients homosexuels pour les guérir de leur « inversion ». En vain, bien sûr : Margarethe Csonka et Bruno Veneziani, par exemple, n'ont pas changé d'orientation sexuelle après leur analyse…

De façon générale, les patients de Freud souffraient du tout-venant des névroses (hystérie, névrose obsessionnelle, phobies, « neurasthénie ») et des psychoses. On considère souvent que Freud ne prenait pas des psychotiques en analyse, mais c'est faux. Julius Hering et le Dr Bieber (qui ne figurent pas dans mon livre) souffraient de paranoïa, Mathilde Schleicher et Karl Mayreder étaient maniaco-dépressifs (« mélancoliques »), tout comme le psychiatre américain Horace Frink. Il est vrai que dans ce dernier cas, Freud n'a pas su reconnaître l'état hypomaniaque dans lequel se trouvait Frink lorsqu'il est arrivé chez lui. Le résultat a été un désastre thérapeutique et humain.

Par contre, dans le cas de Carl Liebman, le fils d'un magnat américain de la bière, Freud savait dès le départ qu'il était schizophrène et il l'a gardé néanmoins cinq ans en analyse. À la fin, il a jeté l'éponge et l'a envoyé chez Ruth Mack Brunswick, ce qui a d'ailleurs provoqué une décompensation chez le pauvre Liebman.

À ce propos, permettez-moi de dire quelque chose au sujet de la façon dont se terminaient les analyses chez Freud. Celui-ci nous donne toutes sortes de raisons pour justifier la fin d'une analyse et on a souvent l'impression, à le lire, que la décision était prise après un long travail et d'un commun accord avec le patient. En réalité, pas du tout. Il se débarrassait du patient quand il en avait assez, quand il ne pouvait plus se faire rémunérer, ou encore, quand il partait en vacances. Par exemple, les

analyses de Loe Kann et de Sergius Pankejeff se sont toutes deux terminées le 10 juillet 1914, tout simplement parce que Freud partait quelques jours après. Dans certains cas, le patient était congédié pour cause d'incompatibilité d'humeur, parce que le transfert (et le contre-transfert) ne se mettait pas en place. C'est ce qui s'est passé avec Bruno Veneziani, un homosexuel et morphinomane qui refusait les interprétations de Freud et avait tenu (Edoardo Weiss *dixit*) des propos antisémites : Freud a arrêté net son analyse en arguant qu'il était paranoïaque et incurable (ce qui a beaucoup choqué le beau-frère de Veneziani, le romancier Italo Svevo). Même chose avec Emma Eckstein, une patiente et disciple de la première heure. Elle éprouvait des difficultés à marcher attribuées par elle à une cause organique, par lui à une cause psychique. Elle se fait opérer en 1910 pour un abcès à l'estomac, et brusquement, elle se rétablit. C'était donc bien la preuve que son mal était organique, dit-elle. Freud, entendant cela, la congédie. On voit bien ici que la fin de l'analyse se faisait vraiment au bon plaisir du thérapeute.

Sur les 31 patients que vous avez étudiés, combien se portaient mieux après leur thérapie par Freud ?

Très peu. En étant charitable, je dirais qu'il y en a trois. Selon le témoignage de sa famille, Ernst Lanzer, l'« Homme aux rats », a pu se marier après son analyse, passer ses examens de droit et trouver un travail. Il y a aussi le cas d'Albert Hirst, le neveu d'Emma Eckstein, qui avait consulté Freud pour des problèmes sexuels. Il n'arrivait pas à éjaculer pendant le rapport. Freud ne l'analyse pas vraiment, mais il travaille sur son estime de soi et lui donne des conseils pratiques, « sexologiques ». Finalement, ça marche, Hirst arrive à éjaculer. Enfin, Bruno Walter, le grand chef d'orchestre : il avait une contracture à l'épaule très embêtante, qui l'empêchait de conduire son orchestre. Freud, au lieu de l'analyser, lui dit de partir en vacances en Sicile et de ne plus bouger le bras. Aucun résultat. Freud lui conseille alors de conduire l'orchestre malgré tout. Ça ne marche toujours pas. Puis Walter lit un ouvrage thérapeutique du médecin romantique Feuchtersleben, qui l'intéresse beaucoup. Progressivement, la contracture disparaît. Est-ce la suggestion de Freud qui a été opérante ? La lecture de Feuchtersleben ? Ou bien s'agissait-il d'une rémission spontanée d'une banale contracture musculaire ? En admettant que ce soit Freud qui a été responsable du rétablissement de

Bruno Walter, ça fait donc trois cas où l'analyse (ou ce qui en tenait lieu) a été bénéfique. Pour tous les autres, c'est clair : pas de résultats thérapeutiques durables. Au contraire, bien souvent, une aggravation, comme dans le cas de Viktor von Dirsztay, qui dira que l'analyse l'avait « détruit ». À quoi il faut ajouter tous les patients qui n'étaient de toute évidence même pas névrosés et n'auraient jamais dû aboutir chez Freud, comme Ida Bauer (« Dora »), Aurelia Kronich (« Katharina ») ou Elma Pálos.

Si vous avez étudié ces 31 patients mais que Freud en a suivi au moins cinq fois fois plus, on pourrait vous accuser d'avoir précisément sélectionné ceux qui représentaient des échecs thérapeutiques ?

Mon biais est clair et je m'en explique dans mon avant-propos : j'ai sélectionné les patients, c'est-à-dire ceux qui venaient voir Freud avec une demande clairement thérapeutique. Je n'ai pas étendu mon choix à tous ceux qui venaient voir Freud parce que la psychanalyse les intéressait ou parce qu'ils voulaient se former. Ceux-là devenaient des disciples et bien évidemment, leurs récits auraient été dithyrambiques : « Freud m'a sauvé la vie ! » En ce qui me concerne, je me suis limité aux patients proprement dits, et à ceux sur lesquels on dispose d'une documentation suffisante. En effet, on connaît les noms de certains autres, mais on n'a pas assez d'informations sur eux. Je ne pouvais donc pas en faire de portraits. L'une des sources principales, ce sont les interviews de patients ou de leurs proches effectuées par Kurt Eissler, secrétaire des Archives Freud, depuis le début des années 1950. Ces documents, conservés à la Bibliothèque du Congrès de Washington, sont restés sous embargo total jusqu'à la mort d'Eissler en 1999. Ils sont peu à peu déclassifiés, au compte-gouttes, et je me suis appuyé sur les documents maintenant disponibles. Mais certains autres restent inaccessibles jusqu'en 2057, et d'autres n'ont même pas de dates de déclassification. On sait donc qu'il reste des traces de nombreux patients pour le moment inconnus. Ils vont émerger dans les années à venir. Vont-ils contredire la statistique qui se dégage de mon enquête ? Ça m'étonnerait beaucoup. J'imagine que si ces interviews sont encore classifiées, c'est sans doute que du point de vue de Kurt Eissler, qui voulait défendre la mémoire de Freud, elles ne sont pas très favorables…

Des psychanalystes pourraient vous répondre que l'amélioration des patients s'opère au long cours, en profondeur, sans être forcément

visible, encore moins mesurable. Quels sont vos critères pour juger du succès des thérapies de Freud ?

Quand les patients redemandent de l'analyse à Freud parce qu'ils vont mal, c'est que visiblement le problème n'a pas été réglé. Ce fut le cas de nombre d'entre eux. Freud essaie de se débarrasser d'Elfriede Hirschfeld, analysée en tout pendant sept ans, parce qu'il en a marre. Mais elle revient par la fenêtre, elle en reveut ! Même chose pour Anna von Vest, qui lui envoie de l'argent pour le forcer à la reprendre. Même chose pour le baron von Dirsztay, qui fait quatre tranches d'analyses et en redemande. Même chose pour Horace Frink, et ainsi de suite. Peut-être l'analyse est-elle devenue pour tous ces gens un nouveau mode de vie, mais peut-on considérer pour autant qu'elle est réussie ? Non ! Ils continuent à avoir les mêmes symptômes, les mêmes problèmes. Et chez certains, ça se détériore franchement : on ne sait pas trop pourquoi le baron von Dirsztay vient voir Freud, mais ce qu'on sait, c'est qu'à la fin il est une loque humaine. Les témoignages sont clairs. Il finit même par se suicider. Car Freud a aussi eu des suicides : Margit Kremzir, la cousine d'Ilona Weiss (« Elisabeth von R. »), un patient nommé Jeiteles, ou encore Pauline Silberstein, la femme de son ami Eduard Silberstein, qui s'est précipitée du haut de son immeuble. D'autres ont fait des tentatives de suicide après leur analyse, comme Emma Eckstein, Bruno Veneziani, Horace Frink ou Carl Liebman. On dira, avec raison, que tout psychothérapeute ou psychiatre est exposé à ce risque dès lors qu'il a des patients maniaco-dépressifs, « mélancoliques », ce qui était le cas de Freud. Sauf qu'en l'occurrence, il n'en a jamais rien dit. Quoi qu'il en soit, dans la plupart des cas les choses sont très claires, sans qu'il soit besoin de discuter à perte de vue sur les critères d'une guérison dans le domaine psychique. Au demeurant, je me suis interdit dans ce livre de faire la moindre interprétation. Je livre les faits tels qu'on les connaît, en laissant au lecteur le soin de tirer ses propres conclusions. J'ai essayé d'être aussi objectif que possible (je dis bien « possible »…) et quand il y a une amélioration, je le dis. Le fait est que c'est peu fréquent.

Vous affirmez que Freud n'était pas un bon thérapeute, et que sa théorie repose sur des études de cas non représentatives, qu'il a sélectionnés puis enjolivés. N'est-ce pas une manière indirecte de discréditer toute la psychanalyse, puisqu'elle procède de Freud ?

Encore une fois, je n'affirme pas que Freud était un mauvais thérapeute, je me contente de raconter comment ses analyses se déroulaient vraiment. Mais vous avez raison, il est clair que ce travail de reportage a forcément des implications pour la psychanalyse, pour autant qu'elle est freudienne. En bon positiviste qu'il était, Freud n'a pas cessé de dire que toutes ses théories étaient fondées sur l'observation du matériel clinique. Pourtant, pendant très longtemps, on n'a connu de ce matériel que ce qu'il a bien voulu nous dire. Les cas publiés sont peu nombreux et présentés de façon très tendancieuse. Or si vous comparez l'histoire d'« Anna O. » avec la vie de la véritable Bertha Pappenheim ou celle de l'« Homme aux loups » avec la vie du vrai Sergius Pankejeff, vous verrez que le décalage est absolument frappant. Cela invalide automatiquement les conclusions que Freud tirait de ces récits de cas. C'est en cela que le travail de l'historien a une portée critique : en montrant en détail à quel point la pratique clinique effective de Freud était différente de sa présentation officielle, on contredit ou du moins on relativise les « données » sur lesquelles la théorie est censée reposer.

Prenez le rôle joué par la drogue, systématiquement passé sous silence dans les histoires de cas. Beaucoup de patients de Freud étaient morphinomanes, comme Ernst von Fleischl-Marxow, Anna von Lieben, Bruno Veneziani, Loe Kann, plus tard Ruth Mack Brunswick. Or il est clair que cela a parfois joué un rôle tout à fait essentiel. Ainsi, la fameuse *talking cure* de Bertha Pappenheim avec Breuer s'est déroulée alors que cette jeune femme était intoxiquée au chloral et à la morphine. C'est dans cet état qu'elle racontait ses histoires et que ses symptômes disparaissaient à mesure. On dit souvent que la psychanalyse guérit par la parole, mais on oublie de préciser que dans le cas de Bertha Pappenheim, il s'agissait d'une parole droguée. Même chose avec Anna von Lieben, la « Cäcilie M » des *Études sur l'hystérie*. D'après Freud, chaque fois qu'elle avait une crise, il provoquait une « réminiscence »-abréaction sous hypnose et elle se sentait mieux. Ce qu'il ne nous dit pas, c'est que les crises d'Anna von Lieben étaient dues au manque et que l'apaisement se produisait une fois qu'il lui avait donné sa dose de morphine. Cette cure cathartique était en fait une cure morphinique.

Freud a toujours dit qu'en tant qu'analyste, il n'intervenait pas dans la vie des gens, ne donnait pas de conseils, ne suggérait rien. Qu'il se contentait de laisser le matériel inconscient affleurer à la surface et de

l'interpréter. Or la réalité est tout autre. Freud n'hésitait pas à interdire à certains de ses patients de se masturber, comme dans le cas de sa fille Anna, de Mark Brunswick et de Carl Liebman. À d'autres, comme Sergius Pankejeff, Loe Kann, Maggie Haller ou Edith Banfield Jackson, il interdisait d'avoir des rapports sexuels, de se marier ou d'avoir des enfants pendant l'analyse (il a même fait avorter Therese, la future femme de Pankejeff). À d'autres encore, il recommandait au contraire de se marier et d'avoir des enfants, même s'ils n'étaient pas convaincus. C'est ce qui s'est passé avec Olga Hönig et Max Graf, les parents du petit Herbert (alias « petit Hans »), et leur mariage a été un désastre total. Le cas le plus tragique est celui d'Horace Frink, où les directives matrimoniales (il n'y a pas d'autre terme) de Freud firent le malheur de deux familles entières. À chaque fois, ces directives étaient assenées avec un aplomb total. La voix de l'autorité.

Pouvez-vous retenir quelque chose de positif de Freud ?
Si vous aviez du bien à en dire, que diriez-vous ?

Dans mon livre, je me suis abstenu de tout jugement moral, mais puisque vous me posez la question je vous répondrai que je trouve le personnage parfaitement odieux. La façon dont il a sacrifié certaines personnes comme Elma Pálos ou Horace Frink sur l'autel de ses lubies théoriques est proprement inadmissible. Ses patients étaient par définition en état de faiblesse, fragiles, et il les a exploités. Prenez Marie von Ferstel, c'est un cas absolument ahurissant. Cette femme phobique est très riche. Elle a des problèmes de constipation. Freud, qui a une théorie sur l'équivalence symbolique entre les excréments et l'or, lui dit : « Pour régler vos problèmes de constipation, il faut que vous appreniez à lâcher. Par exemple, que vous lâchiez votre argent. » Que fait-elle ? Elle lui donne le titre d'une de ses propriétés, qu'il vend immédiatement. Si ce n'est pas de l'abus de faiblesse, je ne sais pas ce que c'est ! Je trouve ça impardonnable. Freud n'est pas un personnage sympathique.

Il se trouve que je suis également complètement sceptique par rapport à la théorie, précisément parce qu'à force de fouiller dans l'infrastructure clinique je vois que ça ne tient pas debout. Je ne peux donc pas sauver la théorie non plus. Je sais bien que beaucoup de gens admirent en Freud le grand penseur, sans se préoccuper des vicissitudes négligeables de sa

pratique, mais en ce qui me concerne je vois trop bien comment sa pensée est contredite par sa pratique pour pouvoir la prendre au sérieux.

Si vous êtes insensibles aux critiques des freudiens, vos propos vont sans doute choquer aussi les patients qui trouvent un authentique réconfort dans leur analyse, et qui expliquent parfois qu'elle leur a sauvé la vie. Qu'auriez-vous envie de leur dire à eux ?

C'est évidemment tant mieux pour eux si la psychanalyse leur fait du bien. Je ne doute pas qu'une thérapie de type analytique puisse être bénéfique à certains patients dans certains cas. Je n'en doute pas, parce qu'on peut dire exactement la même chose pour d'autres thérapies. En ce qui me concerne, je pense qu'aucune psychothérapie n'est vraiment meilleure qu'une autre et que leurs résultats, pour réels qu'ils soient, ne sont jamais vraiment décisifs. *Anything goes*, comme disent les Anglo-Saxons, et en ce sens, pourquoi pas une psychanalyse ? Les gens ont bien le droit de faire ce qu'ils veulent. Mais j'aimerais qu'ils sachent ce qu'ils font, car en dépit de ce que je viens de dire, la psychanalyse n'est pas tout à fait une thérapie comme les autres. Elle demande une allégeance ou une adhésion à une théorie, qui se transforme souvent en endoctrinement. C'est très clair dans le cas de Freud et de ses patients : dans la mesure où ils restaient en analyse, ceux-ci devenaient des disciples et se soumettaient aveuglément à ses directives. Quand on voit comment le couple Graf, Elma Pálos ou Horace Frink ont obéi sans broncher aux ordres absurdes et proprement destructeurs de Freud, on pense inévitablement au comportement somnambulique de certains membres de secte. Je ne dis pas, bien sûr, que tous les psychanalystes sont comme Freud, ni que la psychanalyse n'a pas évolué depuis lui. Mais le côté « recruteur » de la psychanalyse, son côté potentiellement sectaire existe toujours, plus ou moins prononcé selon les écoles et les analystes…

Propos recueillis[2] par Jean-François Marmion

---

1 Publié aux éditions Sciences Humaines en novembre 2011.

2 Cet entretien présente des extraits de l'interview réalisée par J.-F. Marmion dans *Le Cercle psy* n° 3, novembre 2011.

LA GESTALT

Quand la psychologie découvrait les formes

« Le tout est supérieur à la somme des parties », « l'ensemble prime sur les éléments qui le composent »… On pourrait trouver plusieurs formules pour résumer l'esprit de la théorie de la forme. L'idée centrale est que la perception d'un objet passe d'abord par une vue d'ensemble, et non par la somme des détails.

Un concept central de la pensée allemande

La notion de forme est théorisée par le philosophe viennois Christian von Erhenfels (1859-1932) qui, en 1890, publie un article, « *Uber Gestaltqualitäten* », dans lequel il explique que dans l'acte de perception nous ne faisons pas que juxtaposer une foule de détails, mais percevons des formes (*Gestalt*) globales qui rassemblent les éléments entre eux. L'auteur propose un exemple musical : lorsque l'on se rappelle une mélodie, ce n'est pas d'une suite successive de notes prises isolément. La mélodie est une structure globale. C'est de cela dont on se souvient.

L'article d'Erhenfels marque le point de départ tout un courant de pensée, dont l'école berlinoise de la psychologie de la forme n'est qu'une facette. L'école de la *Gestalt* prend corps dans les années 1920 autour de trois personnages clés : Max Wertheimer (1880-1943), Kurt Koffka (1886-1941) et surtout Wolfgang Köhler (1887-1967).

Les psychologues s'attachent d'abord à appliquer la théorie de la forme à la perception visuelle, avant que le principe soit appliqué à d'autres domaines. Köhler démontre que chez les grands singes, la résolution de problèmes suppose également la saisie globale d'une forme, c'est-à-dire d'une nouvelle vue d'ensemble d'une solution[1]. L'intelligence procède donc par saisie de forme, de même que la mémoire.

La psychologie de la forme connaît un succès important en Europe et aux États-Unis durant l'entre-deux-guerres. L'un des plus célèbres héritiers de ce mouvement et promoteurs de ces échanges est le célèbre théoricien du champ psychologique et de la dynamique des groupes, Kurt

Lewin[2] (1890-1947). En France, elle est importée par Marc Guillaume et Maurice Merleau-Ponty.

En Allemagne, l'idée de « forme » touche également bien d'autres disciplines des sciences humaines. Le sociologue Georg Simmel se réclame explicitement de ce qu'il appelle la « sociologie formelle ». La forme sociale est un ensemble organisé (secte, famille, nation, organisation…) qui planifie la vie en une configuration stable. L'anthropologue Leo Frobenius a aussi en tête la notion de forme lorsqu'il impulse l'étude des aires culturelles (*Kulturkreis*). Sa morphologie sociale est bien l'étude de formes sociales et culturelles propres à chaque peuple ou ethnie. Ce n'est pas tout à fait un hasard : Frobenius et les psychologues de la *Gestalt* se connaissent et sont en lien direct.

Déclin de la théorie de la forme

L'idée de forme se retrouve aussi dans la phénoménologie, fondée par le philosophe Edmund Husserl. Ehrenfels était un proche de celui-ci : tous deux ont été élèves de Franz Brentano.

Pour Husserl, la phénoménologie est l'étude des « essences ». Toute conscience se tourne vers les choses et en extrait des essences. L'essence d'un arbre n'est pas une représentation précise de tel ou tel arbre concret avec ses détails (un saule pleureur, un platane ou un peuplier) ; « l'arbre pensé » ressemble à une forme générale abstraite composée d'un tronc, des branches et des feuilles. L'idée de l'arbre, sa forme générale tel que l'esprit le conçoit, est dépouillée des attributs de tel ou tel arbre en particulier.

Paradigme alternatif au behaviorisme, la psychologie de la forme aurait pu connaître un tout autre destin, si un événement, qui a peu à voir avec la stricte histoire des idées, n'allait changer son cours. Quand Hitler prend le pouvoir en 1933, les intellectuels juifs, destitués de leur poste, doivent émigrer en masse. L'Amérique en accueille de nombreux. Mais la greffe théorique prend mal sur le sol américain, où le behaviorisme règne alors en maître. Les psychologues de la *Gestalt* se trouvent dispersés et isolés. Seules quelques individualités comme K. Lewin, fondateur de la dynamique des groupes, ou Frederick Perls (1893-1970), fondateur de la *Gestalt-therapie*, parviennent à imposer leur doctrine. Mais les pionniers

du groupe de Berlin resteront marginalisés, et la psychologie de la *Gestalt* avec eux.

Jean-François Dortier

Holisme contre élémentarisme

La *Gestalt* est un paradigme alternatif qui s'oppose globalement à « l'élémentarisme » ou « individualisme », approche alors dominante dans la pensée anglo-saxonne. Ce sont deux visions du monde qui s'affrontent.

• Pour la pensée élémentariste, les éléments simples sont des données premières. La perception procède du simple vers le complexe, des détails vers les vues d'ensemble ; la connaissance part de propositions élémentaires avant de parvenir à toute synthèse ; la réalité physique est d'abord composée de particules élémentaires qui s'associent ensuite pour former la matière ; enfin, la société n'est rien d'autre qu'un agrégat d'individus. En résumé, la théorie élémentariste est une pensée *bottom/up* (du bas vers le haut).

• L'approche en termes de forme renverse cette perspective. C'est une approche *top/down* (du haut vers le bas). La perception globale d'une forme précède les détails ; en physique, les champs de forces et structures globales font émerger des propriétés nouvelles ; dans la société, le groupe, la culture, la nation sont des entités supérieures qui priment sur l'individu. En ce sens, la théorie de la forme est un « holisme ».

J.-F.D.

---

1 W. Kölher, *L'Intelligence des singes supérieurs*, 1917, rééd. Retz, 1996.

2 Voir M. Lobrot, « Kurt Lewin. La dynamique des groupes », *Sciences Humaines*, n° 14, février 1992.

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE AUX ÉTATS-UNIS

Groupes, attitudes, préjugés

Dans l'introduction du livre *Reference Groups* sur le conformisme et la déviance chez les adolescents, Muzafer et Carolyn W. Sherif (1964) écrivent : « Ce dont nous avons besoin est une conception de l'individu dans son groupe et son contexte culturel, et une conception du groupe et du contexte culturel dans les rapports avec leurs membres. » Ils trouvent ces conceptions chez James M. Baldwin, Charles H. Cooley, George H. Mead et Kurt Lewin, respectivement renommés, encore aujourd'hui, pour leurs travaux en psychologie génétique, sociologie, psychologie sociale et dynamique des groupes. Ces auteurs vivent et travaillent aux États-Unis avant la Seconde Guerre mondiale. Dès ses débuts, la psychologie sociale américaine se caractérise donc par sa grande diversité.

Les textes fondateurs de la psychologie sociale américaine sont les manuels d'un sociologue, Edward E. Ross (1908), puis d'un psychologue, Floyd H. Allport (1924). Le premier part du principe que les groupes ont une dynamique propre. Le second considère l'effet de groupe comme résultant des modifications d'attitudes et comportements chez des individus, de par la présence d'autres individus. Mais la distinction, souvent faite aux États-Unis, entre une psychologie sociale d'origine sociologique et une autre d'origine psychologique, ne suffit pas à rendre compte de l'éventail des travaux qui s'inscrivent d'une manière ou d'une autre dans le domaine de la psychologie sociale. Par exemple, quand William I. Thomas et Florian Znaniecki (1918-1920) étudient les attitudes, ils les conçoivent comme les tendances à agir en conformité avec des valeurs collectives. Mais les spécialistes de leur évaluation, comme Louis L. Thurstone et Ernest J. Chave (1929), ou Rensis Likert (1932), s'intéressent surtout aux différences individuelles des attitudes. Lesquelles, par ailleurs, ne prédisent pas les comportements, notamment en matière de ségrégation raciale (étude de Lapierre, 1934).

L’effet de groupe

La première expérience en psychologie sociale, celle de Norman Triplett (1897), montre comment l’activité physique d’un individu s’intensifie en présence d’un tiers exerçant la même tâche. Ainsi l’expérimentation peut favoriser une approche interindividuelle de l’influence sociale, mais elle peut aussi étudier le groupe, même d’une taille restreinte, comme une entité qui a son fonctionnement propre, notamment pour l’élaboration de normes (M. Sherif, 1938). Elle peut même viser à créer en laboratoire des groupes sociaux censés reproduire des idéologies différentes, par exemple démocratique, autoritaire ou de laisser-faire (Lewin, Lippit et White, 1939). Toujours à propos des groupes, un thème d’étude important porte sur leur productivité, apparemment stimulée par une gestion participative, comme dans la célèbre expérience Hawthorne. De manière persistante, des régularités dans la structure des choix sociométriques sont étudiées par Jacob Moreno et son école (1934).

Le soi comme effet miroir

De son côté, Baldwin (1895) étudie les processus d’imitation chez l’enfant, en leur donnant une place importante dans l’élaboration des fonctions psychiques. Et c’est un sociologue, C.H. Cooley (1902), qui conceptualise le soi comme le résultat d’un

L’effet Hawthorne

À la fin des années 1920, des ouvriers de l’usine Western Electric, à Hawthorne, non loin de Chicago, se portent volontaires pour travailler ensemble sous l’œil du sociologue Elton Mayo. L’objectif est d’étudier l’influence des conditions de travail sur la productivité. Contre toute attente, le fait de former un groupe solidaire et valorisé semble suffire à augmenter la motivation de chacun : les relations humaines priment sur l’intérêt individuel, quel que soit l’environnement. C’est « l’effet Hawthorne », concept clef de la dynamique des groupes.

Jean-François Marmion

effet miroir : les caractéristiques que les individus s’attribuent refléteraient les réactions des autres à leur égard. Mead (1934) développe ce thème en modélisant l’origine de la pensée symbolique : elle résulterait de l’anticipation de la réaction d’autrui lors d’une interaction sociale, en l’occurrence la conversation des gestes.

Les effets intergroupes

Les effets intergroupes, dès le début des sciences sociales aux États-Unis, la diversité culturelle constitue un important objet d’étude. Elle est à l’origine des écrits de William G. Sumner (1906), introduisant les termes toujours en vigueur de « *in group* » (intragroupe) et de « *out group* » (hors groupe), et initie une longue tradition d’études sur l’ethnocentrisme. Elle donne également lieu à la construction d’échelles destinées à mesurer la distance entretenue par les gens à l’égard de membres d’autres groupes, nationaux et/ou culturels. Celle de Emory S. Bogardus (1925) porte ainsi sur les rapports plus ou moins intimes dans lesquels les répondants envisageraient de s’engager avec des membres d’autres groupes, et celle de Daniel Katz et Kenneth Braly (1935) sur les traits stéréotypes qui leur sont attribués. Margaret Mead (1937), connue pour ses observations sur les jeunes gens des Samoa, recourt à l’étude d’autres cultures pour mieux comprendre, voire relativiser les caractéristiques de la sienne.

Les frontières entre disciplines ne sont pas encore figées, ce qui contribue à élargir l’éventail des approches, même si, en Europe, on a

tendance à trop identifier la psychologie sociale des États-Unis avec sa branche expérimentale.

Willem Doise

Florilège

• « Ethnocentrisme est le terme technique pour désigner la vision du monde selon laquelle son propre groupe est le centre de tout par rapport auquel tous les autres groupes sont hiérarchisés et évalués. » (William G. Sumner, *Folkways*, 1906)

• « Il ne faut pas croire que l'unité du groupe primaire est faite d'amour et d'harmonie facile. C'est toujours une unité différenciée et généralement compétitive permettant l'affirmation de soi et le jeu des passions personnelles ; mais celles-ci tendent à se socialiser selon une discipline communément admise. » (Charles H. Cooley, *Social Organisation*, 1909)

• « La société dans laquelle l'enfant naît ne doit pas être conçue comme un simple agrégat composé d'un certain nombre d'individus biologiques. Il s'agit plutôt d'un ensemble de produits mentaux, d'un réseau de relations psychiques qui façonne et forme chaque nouvelle personne vers sa maturité. » (James M. Baldwin, *History of Psychology*, 1913)

• « L'attitude est un mécanisme psychologique étudié principalement dans son déroulement par rapport au monde social et en conjonction avec des valeurs sociales. » (William I. Thomas et Florian Znaniecki, *The Polish Peasant in Europe and America*, 1918)

• « Étant donné une situation de foule, c'est-à-dire d'un nombre d'individus dans un rapport de distance permettant une stimulation directe des uns à l'égard des autres, nous observons que les actes de tous ne sont rien de plus que les actes de tout un chacun pris isolément. » (Floyd H. Allport, *Social Psychology*, 1924)

• « Si l'individu lui-même fait usage d'une expression qui répond à un geste qu'il observe, qu'il se la répète pour lui-même, en se plaçant dans le rôle de la personne qui lui parle, il possède alors la signification de ce qu'il entend, il saisit l'idée, la signification est devenue sienne. » (George H. Mead, *Mind, Self and Society*, 1934)

W.D.

L’UTOPIE PSYCHOTECHNIQUE
Travail, sélection, orientation

À la fin du XIXe siècle apparaît en Allemagne (avec Wilhelm Wundt) et en Angleterre (avec Francis Galton) une psychologie nouvelle, qui se veut objective et expérimentale. Si cette psychologie de laboratoire reste proche par ses méthodes de la physiologie, plusieurs de ses représentants, et non des moindres, entendent dépasser ce cadre (Alfred Binet notamment). Édouard Toulouse, en France, et Hugo Münsterberg (1863-1916), psychologue allemand installé à l’université de Harvard, habituellement présenté comme le fondateur de la psychologie industrielle, souhaitent ainsi traiter de problèmes se posant dans la vie réelle, notamment dans le domaine du travail et de l’orientation professionnelle. Ils donnent naissance au mouvement psychotechnique. Ce terme, proposé en 1903 par le psychologue allemand William Stern, englobe à l’origine toutes les applications de la psychologie expérimentale aux problèmes humains et sociaux.

Une forte opposition au taylorisme

Pour Toulouse et pour beaucoup des premiers psychotechniciens français, les applications de la psychologie, ou les travaux conduits sur le terrain, doivent s’inscrire dans un projet politique global, humaniste, positiviste et scientiste visant à rendre la société plus rationnelle et plus juste. La psychotechnique se veut au-dessus des classes sociales, et elle prétend transcender les intérêts particuliers des ouvriers et des patrons. Les psychotechniciens s’opposent fortement au taylorisme, dont ils soulignent les insuffisances scientifiques et qu’ils accusent d’être exclusivement au service du patronat.

Très ambitieux, le programme de la psychotechnique a conduit à des recherches dans deux domaines : la fatigue (où l’on passe progressivement d’un point de vue purement physiologique à un point de vue psychologique), et la détection des aptitudes professionnelles, ou la recherche des « signes de la supériorité professionnelle », préalable à la

mise en place de procédures de sélection et d'orientation au moyen de tests. Ces premières recherches sont conduites pour l'essentiel dans le laboratoire de Toulouse par Jean-Maurice Lahy (1873-1943).

Édouard Toulouse (1865-1947)

Après des études médicales, Édouard Toulouse se spécialise en médecine mentale et devient aliéniste (médecin fonctionnaire en poste dans ces institutions publiques que sont les asiles d'aliénés). En 1896, il publie une « enquête médico-psychologique » sur Émile Zola qui le rend célèbre. Nommé médecin-chef à l'asile de Villejuif en 1897, il y crée dès son arrivée un laboratoire d'anatomie comparée et un laboratoire de psychologie expérimentale, où seront formés Henri Piéron et Jean-Maurice Lahy qui joueront un rôle important respectivement en orientation professionnelle et en psychologie du travail.

En 1922, Toulouse, qui avait toujours milité pour la libéralisation et l'ouverture des asiles, fonde le premier service de psychiatrie ouvert, auquel il adjoint plusieurs laboratoires de biologie et de psychologie (hôpital Henri-Rousselle). Il le dirigera jusqu'en 1935. Toulouse réalise des travaux de recherche en psychologie et psychopathologie, mais il est avant tout un réformateur social. Pour faire avancer ses idées, il crée diverses associations (Ligue d'hygiène mentale en 1920, Association d'études sexologiques en 1931…) et écrit de nombreux articles dans la grande presse. Il veut rendre la société plus rationnelle et plus juste : inspiré par le positivisme et fidèle aux idéaux des Lumières, il est persuadé que des politiques inspirées par les résultats des sciences de la vie (la biocratie) permettront d'atteindre ces objectifs.

M.H.

En 1924, la Société des transports en commun de la région parisienne est la première structure à se doter d'un service psychotechnique. Vingt-cinq ans plus tard, ce sera le cas pour une trentaine de grandes entreprises. Les premiers offices d'orientation professionnelle sont créés au lendemain de la Première Guerre mondiale, sans référence à la psychologie

scientifique : il s’agit, dans le cadre de l’effort de reconstruction du pays, de procéder au placement raisonné des apprentis. Progressivement, avec l’appui de hauts fonctionnaires positivistes, et sous l’impulsion d’Henri Piéron (1881-1964) et d’Henri Laugier (1888-1973), deux disciples de Toulouse, les psychotechniciens prennent possession de ce domaine (création de l’Institut national d’orientation professionnelle en 1928, obligation de posséder le diplôme de cet institut pour exercer dans les centres d’orientation professionnelle en 1938).

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les positions de la psychotechnique semblent assurées. Mais très vite, elle fait l’objet de critiques de plus en plus sévères. Dans le climat idéologique de la guerre froide, on conteste sa prétention à la neutralité sociale pour dénoncer sa connivence avec le patronat. La théorie des aptitudes est également mise en cause : les psychotechniciens se voient reprocher de sous-estimer les phénomènes d’apprentissage, et de s’intéresser davantage à la technologie de la mesure qu’à l’analyse du travail. Dans les années 1950, dans les congrès internationaux notamment, l’expression « psychologie appliquée » se substitue à celle de psychotechnique.

Une psychologie du travail diversifiée

Aujourd’hui, ayant abandonné ses préoccupations sociales, la psychotechnique reste présente dans le champ de la sélection professionnelle où elle fournit des outils aux gestionnaires des ressources humaines en défendant des exigences de rationalité et de transparence, avec un succès mitigé. Dans le domaine de l’orientation scolaire et professionnelle, on se préoccupe davantage d’accompagner les individus que de rechercher leurs aptitudes. La psychologie du travail s’est profondément diversifiée. Le mouvement des relations humaines, développé aux États-Unis dès les années 1930, a mis l’accent sur le rôle des motivations des travailleurs et de la dynamique des groupes. Tout un pan de la psychologie du travail est devenu une psychologie sociale ou des organisations. La psychologie cognitive a renouvelé l’analyse du travail, en donnant notamment naissance à une psychologie ergonomique. Plus récemment, la psychologie clinique a elle aussi investi le champ de la psychologie du travail.

Michel Huteau

LA PSYCHANALYSE DE L’ENFANT
Les grandes controverses

Au début du XXe siècle, Sigmund Freud élabore un édifice théorique retentissant qu’il ne cessera d’affiner jusqu’à sa mort, mais dont la base reste immuable : la construction de la personnalité va de pair avec les aléas de la pulsion sexuelle, ou libido, dès l’enfance. Son déroulement est émaillé de conflits psychiques entre pulsions biologiques et normes parentales, recherche de la satisfaction immédiate et confrontation à une réalité frustrante. Toutefois, ces spéculations sur la sexualité infantile sont exclusivement élaborées d’après le matériel clinique fourni à Freud par des patients adultes. Il s’agit d’un modèle *a posteriori*, basé sur des reconstitutions probables, et que les quelques observations d’enfants effectuées par les premiers disciples freudiens ne servent guère qu’à illustrer. L’enfant est envisagé *via* l’adulte, et pour l’adulte.

Il revient à une Viennoise, Hermine von Hug-Hellmuth (1871-1924), de se vouer spécifiquement à la psychanalyse infantile, dès 1913. Cette pionnière se livre à des observations cliniques directes, principalement sur son neveu névrosé, et s’intéresse à l’aménagement possible du cadre analytique pour les enfants : passage de la position allongée sur le divan au face-à-face, implication des parents, potentiel thérapeutique du jeu et du dessin… Autant de propositions novatrices. En 1919, elle fait éditer un manuscrit anonyme qu’elle explique avoir déniché, le *Journal d’une petite fille*. Freud, ravi, qualifie l’ouvrage de « petit bijou ». Et pour cause, ce témoignage intime livre une foule de détails confirmant l’origine sexuelle des névroses selon les théories du maître. Il n’y a qu’un problème, mais il est de taille : ce journal est un faux, rédigé de A à Z par H. von Hug-Hellmuth. Pour couronner le tout, la pauvre finira étranglée par le neveu qu’elle décrivait guéri à Freud…

Soigner ou éduquer ?

Deux autres femmes, Anna Freud (1895-1982) et Melanie Klein (1882-1960), approfondissent ensuite de façon décisive le débat théorique autour de la psychanalyse infantile. A. Freud fut d'abord analysée par son père, à l'époque où cette pratique était monnaie courante en famille. Devenue théoricienne et praticienne à part entière, elle se fait connaître dans les années 1920 pour ses réserves à propos de la cure psychanalytique des enfants.

Ancienne institutrice, Anna Freud préfère s'intéresser aux pratiques éducatives susceptibles de prévenir les névroses de l'adulte. Installée à Londres depuis 1926, Melanie Klein soutient des positions inverses : « l'éducation psychanalytique » s'avère secondaire, tandis que la thérapie est possible par le jeu, qui contourne les limites du langage pour révéler la symbolique de l'inconscient. Avec l'émigration des Freud à Londres en 1938, l'opposition entre les deux femmes est désormais frontale. Leur virulence culmine entre 1941 et 1945, à l'époque des « grandes controverses » au sein d'une Société britannique de psychanalyse en ébullition.

La Société se retrouvera scindée en trois courants distincts se tolérant de plus ou moins bonne grâce : le groupe A, de M. Klein, et le groupe B, autour des pouponnières de Hampstead, fondées par Anna Freud et Dorothy Burlingham. Chaque camp inspirera de nouvelles recherches (parmi les plus connues, citons celles de l'annafreudien René Spitz, 1887-1974, sur la dépression du nourrisson, ou du kleinien Wilfred Bion, 1897-1979, sur les mécanismes psychotiques précoces). Mais le *middle group*, réunissant les psychanalystes refusant de prendre parti, est majoritaire.

Ces querelles byzantines seront rapidement éclipsées par le succès des approches expérimentales, avec Jean Piaget par exemple. Nous savons aujourd'hui que contrairement aux postulats parfois excessifs des figures historiques de la psychanalyse infantile, le nouveau-né bénéficie d'une réelle individualité, ainsi que d'une multitude de capacités cognitives.

Jean-François Marmion

DONALD C. WINNICOTT
Psychanalyste de l'enfant

Nous sommes au Royaume-Uni, à la fin des années 1930. Alors que se développe depuis quelques années la psychanalyse de l'enfant, deux sommités cliniques se livrent une âpre guerre idéologique au sein de la British Psychoanalytical Society, entraînant progressivement dans leur sillage tout l'*establishment* psychanalytique européen. D'un côté, les partisans d'Anna Freud estiment que le traitement psychanalytique d'enfants a des objectifs psychopédagogiques et éducatifs. De l'autre, les disciples de Melanie Klein soulignent que le cadre de la cure doit être strictement psychanalytique et que le jeu et les fantasmes y ont une part fondamentale[1].

Loin de ces querelles de clocher, un homme s'impose en quelques années, avec des idées *a priori* simples et concrètes mais en réalité d'une subtilité redoutable, comme l'un des psychanalystes les plus inventifs de sa génération. Winnicott n'était pas à proprement parler un grand théoricien. Mais plutôt, selon le mot du psychanalyste André Green, « une sorte de penseur spontané ». Suivant en cela la grande tradition de l'empirisme britannique, pour Winnicott, « la pensée était profondément liée à l'expérience[2] » . Surtout, c'était un esprit libre dont l'inébranlable indépendance le fit se situer à l'écart de tout dogme.

Un esprit libre

Athlète remarquable, une fracture de la clavicule lors d'une partie de rugby à l'âge de seize ans est très curieusement à l'origine de sa vocation de médecin. « Je ne pouvais pas imaginer que, pendant tout le reste de ma vie, je serais obligé de dépendre des médecins, au cas où je me blesserais ou tomberais malade, racontera-t-il. Le meilleur moyen de m'en tirer, c'était de devenir médecin moi-même. »

Alors qu'il est encore à l'école de Cambridge, il se prend de passion pour *L'Origine des espèces* de Charles Darwin et dévore ensuite la totalité de son œuvre. Nouveau choc en 1919, lorsqu'il découvre *L'Interprétation*

des rêves de Freud. Ses études de médecine achevées, les limites d'une approche médicale purement physiologique le gênent. Dès 1923, il commence sa formation d'analyste, en même temps qu'il tient des consultations en pédiatrie dans deux hôpitaux différents. Là, il écoute, parle avec les enfants, rencontre leurs parents, soigne, enseigne et développe des théories révolutionnaires pour l'époque : l'enfant doit jouer pour apprendre, créer pour se développer.

L'environnement, pilier du développement de l'enfant

Tout en choisissant M. Klein comme superviseur, Winnicott se sépare radicalement de ses idées dès son travail sur *La Défense maniaque*, en 1935. Elle postule l'existence de fantasmes et d'un moi définissables chez le nourrisson, dès la naissance. Très marqué par ses observations d'enfants devenus délinquants à la suite de séparations traumatiques pendant la Seconde Guerre mondiale, Winnicott pense quant à lui que ce ne sont pas les fantasmes mais l'environnement qui a une importance de tout premier plan dans le développement psychique de l'enfant. Ainsi lorsqu'il déclare qu'« un bébé ça n'existe pas », il faut comprendre qu'un bébé n'existe jamais seul car il y a toujours une mère ou une personne de l'entourage pour le materner. Au début de la vie, explique Winnicott, le nourrisson est dans une dépendance absolue à son environnement. Le bébé a un « potentiel inné ». Mais ce potentiel ne peut s'actualiser que grâce à une disposition psychique particulière qui se met en place durant les dernières semaines de la grossesse et qui permet à la mère, en s'identifiant à son bébé, de lui apporter « à peu près au bon moment » ce qui lui est nécessaire (voir encadré ci-après).

De la guerre à sa mort en 1971, Winnicott connaît trente années de créativité foisonnante où son audience dépasse largement le champ de la psychanalyse : ses chroniques à la BBC le rendent très populaire. Il n'aime rien tant que parler à des non-spécialistes : mères de famille, travailleurs sociaux, enseignants, infirmiers…

Portées aux nues dans les années 1970, puis soudain décriées, les théorisations de Winnicott sont à nouveau très à la mode et semblent, une fois n'est pas coutume, faire l'unanimité parmi les psychanalystes des

différentes écoles qui existent aujourd'hui. Mais si pédiatres, éducateurs, enseignants et même assistantes maternelles le citent à tout bout de champ, certains de ses concepts font encore, en France, l'objet d'un profond malentendu, notamment ses théories sur la « mère suffisamment bonne ».

La bonne mère ? Banale et imparfaite !

Levons d’emblée un quiproquo aux conséquences dommageables : pour Winnicott, il n’a jamais été question de cette désormais incontournable « mère suffisamment bonne » dont on lui attribue la paternité. Quand le psychanalyste britannique emploie l’expression *good enough mother* en 1966, cela signifie « juste bon », passable.

La mère *good enough*, c’est donc la mère ordinaire et adéquate. Au début de la vie, explique Winnicott, le nourrisson est dans une dépendance absolue à son environnement. Le bébé a un « potentiel inné ». Mais ce potentiel ne peut s’actualiser que grâce à la « préoccupation maternelle primaire », une disposition psychique particulière qui se met en place durant les dernières semaines de la grossesse et qui permet à la mère, en s’identifiant à son bébé, de lui apporter « à peu près au bon moment » ce qui lui est nécessaire. Or les anciennes traductions françaises ont chargé la mère winnicottienne d’une dimension moralisatrice et idéalisée infondée. Car pour un Anglais, *good enough* veut dire « suffisant comme ça ». Certes, Winnicott se démarque clairement de la position kleinienne en ce qui concerne le bébé – pour Melanie Klein le nourrisson est avant tout « cruel », pour Winnicott il est d’abord « sans égard » (*ruthless*) – mais il reconnaît que l’amour maternel, si puissant soit-il, n’est pas exempt d’ambivalence. Ainsi écrit-il en 1969 : « Il est important pour moi que, dans mes écrits, ce soit toujours “*good enough*” qui apparaisse plutôt que “*good*”. Je pense que les mots “*good enough*” aident le lecteur à éviter la sentimentalité et l’idéalisation. »

Las, le terme a été repris à l’envi, et parfois totalement dénaturé. Ainsi, au début des années 1970, le psychanalyste Bruno Bettelheim fera des mères d’enfants autistes les grandes responsables du trouble de leur enfant : le retrait social et l’apparente déshumanisation de ces enfants étant, dira-t-il, des réactions logiques à un environnement nocif, en l’occurrence une mère malveillante et/ou défaillante, une « mère frigidaire ». À la suite de quoi, on a accusé Winnicott de culpabiliser les mères et d’accorder une piètre importance au rôle du père et à la femme-amante. Pourtant, on trouve sous sa plume, dans ses *Conversations ordinaires*, le conseil suivant : « La jeune mère a besoin

de protection et d’information. Elle a besoin de ce que la médecine peut aussi offrir de mieux. Elle a aussi besoin d’un mari dévoué et d’expériences sexuelles satisfaisantes. »

S.C.

« La mère normalement dévouée » *in* D.W. Winnicott, *Le Bébé et sa mère*, Payot, 1992.
D.W. Winnicott, *Conversations ordinaires*, Gallimard, 1988.

Le doudou à la base du développement de la pensée

C’est avec le concept d’objet transitionnel, théorisé en 1953 et que l’on associe aujourd’hui au fameux doudou, que Winnicott est devenu mondialement célèbre. Vers l’âge de 6-8 mois (mais ce peut être plus tard), le bébé va élire un « objet » particulier – coin de couverture, peluche… – qui va l’aider à franchir une étape cruciale : passer de l’état de fusion avec sa mère à celui « où il est en relation avec elle, en tant que quelque chose d’extérieur et de séparé[3] ». Cet objet, que l’enfant câline ou mutile, survivra à ces déchaînements d’amour et de haine et devra toujours rester le même. « La mère acceptera qu’il devienne sale et sente mauvais ; elle n’y touchera pas car elle sait très bien qu’en le lavant, elle introduirait une discontinuité dans l’expérience du petit enfant », prévient Winnicott.

Mais ce n’est pas tout : ces « objets transitionnels » sont au fondement du développement de la pensée. Car c’est précisément la façon première d’aller à la rencontre du monde qui peut permettre à l’enfant d’élaborer ensuite un monde interne. C’est-à-dire notamment d’expérimenter la désillusion due aux inévitables carences d’adaptation de l’environnement, de construire son « sentiment continu d’exister » (*going on being*) et d’accéder à la « capacité d’être seul ». De ces conceptions, très audacieuses à l’époque, découle l’importance primordiale que Winnicott accorde à l’acte de « jouer » (*playing*). Il y voit l’activité la plus essentielle de l’être humain, qui trouve sa place dans « l’aire

intermédiaire » ou « espace potentiel », zone tampon entre la réalité (le monde extérieur) et le fantasme (le monde intérieur).

Porter son enfant physiquement et psychiquement

Dès sa naissance, l'enfant est porté physiquement et psychiquement (*holding*[4]) par un environnement qui pour lui va de soi puisqu'il ne fait qu'un avec lui. Si la mère apporte à son bébé à peu près ce qui lui est nécessaire et au bon moment, le bébé aura donc l'impression qu'il vient de créer l'objet qu'il vient de trouver. Mais si l'environnement est défaillant, par excès (la mère impose le sein au bébé avant qu'il n'en exprime le besoin) ou par défaut (la mère ne fournit pas une réponse adaptée au bébé), il se produira ce que Winnicott appelle un « empiétement » (*impigement*) sur l'espace psychique du bébé. Si ces empiétements se répètent, le bébé se trouve exposé à des angoisses très fortes, que Winnicott appelle « agonies primitives[5] » ou « angoisses impensables ». Pour survivre, il se construira un « faux-*self* », c'est-à-dire une fausse personnalité, docile, qui s'aligne sur les désirs de la mère. Ce qui pourra avoir des répercussions tout au long de sa vie : cela donnera par exemple des personnes qui réagissent à leur environnement social, professionnel, amoureux, de façon pseudo-adaptée mais sont incapables de toute spontanéité.

Pour Winnicott, on peut donc diviser les gens en deux catégories : ceux qui ont été bien accompagnés dès la naissance et peuvent donc développer un authentique goût de vivre. Et ceux qui ont eu le sentiment, dans les premiers moments de leur existence, pour une raison ou pour une autre, qu'on les a « laissé tomber » et seront donc candidats à « une vie d'orage et de tensions, et peut-être à la maladie »[6]. Toutes ces personnes garderont leur vie durant la trace de cet état dans lequel ils se trouvaient au moment du désastre.

Sa pratique amène justement Winnicott à rencontrer chez certains patients adultes des angoisses et des formes de transfert qui pourraient, *a priori*, rendre tout travail analytique impossible – l'analyse étant alors pour beaucoup de freudiens réservée aux patients névrosés. Winnicott va adapter le cadre de la cure et réinventer la clinique pour tous ces patients qui ont été insuffisamment portés ou insuffisamment touchés par leur

mère. Il n’hésite donc pas à « porter » certains patients jusqu’à la régression, ce qui instaure une véritable dépendance vis-à-vis de l’analyste. Mais pourquoi prendre un tel risque ? Pour Winnicott, cette dépendance temporaire est nécessaire pour que le patient revive une autre dépendance passée, celle qui le liait à un environnement défaillant.

Comment cela fonctionne-t-il ? Dans cette situation de régression, le divan devient l’analyste qui assure le *holding* et l’analyste, la mère. Les passages à l’acte du patient – par exemple des crises de colère et d’ingratitude vis-à-vis de l’analyste – sont la trace d’un désespoir ancien face à un environnement carencé. Dans la cure winnicottienne, l’analyste est utilisé pour ses carences plus que pour le savoir qu’on lui prête et il doit reconnaître les mouvements de haine qui émergent en lui vis-à-vis du patient. En sollicitant « la capacité qu’a le patient d’utiliser l’analyste[7] », Winnicott apprend donc à ses patients à passer d’une relation à l’objet à une utilisation de l’objet, c’est-à-dire d’une relation de dépendance à l’expérience de l’altérité.

Un étonnant précurseur

En France, des psychanalystes comme André Green, Jean-Baptiste Pontalis, René Roussillon et Jacques André ont contribué à donner une nouvelle vitalité à la pensée de Winnicott. Sa conception presque darwinienne de l’environnement trouve aussi des prolongements étonnants dans les travaux de biologistes tels que Georges Edelman[8] sur la construction de l’immunité comme sélection des expériences fructueuses et ses intuitions géniales sur les « gestes spontanés » du nourrisson dès la naissance se confirment dans bien des travaux contemporains de psychologie expérimentale sur les compétences innées du bébé.

Un bon nombre de ses idées sont devenues très populaires dans le grand public, pour le meilleur et, parfois, pour le pire. Désormais, pas une mère ou une assistante maternelle qui ne connaisse l’importance pour l’enfant de l’incontournable doudou, ou qui ne sache que les premières interactions entre un bébé et son environnement pourront avoir des conséquences décisives sur son développement.

Sarah Chiche

---

1 Voir l'article précédent de J.-F. Marmion.

2 A. Green, *Jouer avec Winnicott*, Puf, 2005.

3 D.W. Winnicott, *Les Objets transitionnels*, Payot, 2010.

4 L'ensemble des moyens qui donnent un support au moi naissant de l'enfant, comprenant la routine des soins quotidiens qui lui sont apportés.

5 Lorsque les défaillances de l'environnement sont excessives en intensité et en durée, le nourrisson est en proie à des angoisses d'annihilation ou de désintégration. Ces angoisses, difficilement pensables, sont similaires à celles éprouvées par bien des psychotiques adultes.

6 D.W. Winnicott, « Le Concept d'individu sain » (1967), *in Conversations ordinaires*, Gallimard, 1988.

7 D.W. Winnicott, *Jeu et Réalité. L'espace potentiel*, 1971, trad. fr. Gallimard, 1975 rééd. coll. « Folio », 2002.

8 G. Edelman, *Biologie de la conscience*, Odile Jacob, 1992.

PSYCHOLOGIE CLINIQUE
ET PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE
Une union jamais consommée !

L'opposition clinique *versus* expérimentale a une histoire. Elle n'a par exemple aucun sens pour Théodule Ribot, pourtant toujours présenté dans l'historiographie de la psychologie française comme le père de la psychologie scientifique, donc expérimentale. Or, Ribot n'a aucun goût pour l'expérimentation en laboratoire et préfère aborder la vie psychique avec la méthode pathologique, l'étude de cas pathologiques qui sont une exacerbation de l'état normal. Elle n'a pas non plus de sens pour Alfred Binet, qui préconise une psychologie individuelle, basée sur l'étude approfondie de personnalités singulières, tels les calculateurs prodiges ou les joueurs d'échecs, contre une psychologie générale qui, en cherchant à établir les lois générales du psychisme humain, écrase les différences. Enfin, elle en a encore moins pour Pierre Janet. Bien qu'embarqué dans le camp de la psychologie scientifique, il est demeuré toute sa vie un « spiritualiste inquiet ». Pour tous alors, le débat principal se situe entre matérialisme et spiritualisme, entre une psychologie philosophique spéculative et la psychologie nouvelle. Cette dernière utilise certes la méthode expérimentale, mais tout autant à l'école, ou au « lit du malade », qu'au laboratoire.

Le terme de psychologie clinique apparaît aux États-Unis chez Lightner Witmer qui fonde, en 1886, la première *psychological clinic* destinée aux enfants anormaux, en même temps qu'il présente à l'APA (American Psychological Association) le projet d'une « psychologie pour personnes perturbées », qu'il nomme *clinical psychology.* Une ambiguïté apparaît d'emblée entre le terme et ses usages. Les psychiatres l'acceptent volontiers en tant que catégorie scientifique et méthodologique, mais refusent l'existence d'un nouveau professionnel qui pourrait l'exercer : le psychologue clinicien. L'effort de Daniel Lagache (1903-1972) va tendre à créer, en France, une profession qui corresponde à cette nouvelle entité scientifique.

Lagache est l'un des derniers représentants du modèle idéal de psychologue qu'avait tracé Ribot : un philosophe médecin. Il est, de surcroît, psychanalyste. Dès la fin de la guerre, il mène une véritable croisade pour faire exister la psychologie clinique, auprès de ses pairs mais aussi des étudiants de la nouvelle licence de psychologie, qu'il a créée en 1947. La leçon inaugurale de sa chaire de psychologie générale de la Sorbonne porte sur « L'unité de la psychologie ».

La dualité définitive de la psychologie

Lagache cherche à maintenir la balance égale entre les approches « naturaliste » (expérimentale) et « humaniste » (clinique) en psychologie. Toutes deux participeraient à l'élaboration d'une théorie générale de la conduite, incluant également la psychanalyse, la psychologie sociale et l'ethnologie. Mais les psychiatres récusent cette psychologie clinique qu'ils perçoivent comme concurrente de la psychologie médicale. Pour les psychanalystes, cette nouvelle entité n'existe tout simplement pas, elle n'est qu'un abâtardissement de la théorie et de la pratique freudiennes. Pour les expérimentalistes enfin, elle n'est qu'une pratique, la recherche devant garder un caractère expérimental.

En 1956, Juliette Favez-Boutonnier (1903-1994) remplace Lagache à la chaire de psychologie générale de la Sorbonne. Bien que leurs profils scientifiques soient très proches, leurs stratégies divergent. Elle affirme dans ses cours que psychologie clinique et psychologie expérimentale sont indépendantes et inconciliables, et n'est pas obsédée par le statut scientifique de la discipline. Elle défend une « clinique aux mains nues », basée uniquement sur l'entretien et l'observation, alors que Lagache admet l'intérêt des tests en clinique. Elle ne craint pas l'affrontement, qui se traduit par la création de l'UFR de sciences humaines cliniques à Censier.

En 1989, paraît un ouvrage collectif sous la direction de Roland Gori, *L'Unité de la psychologie ?*, manifeste pour une dualité de la psychologie. L'héritage de Daniel Lagache semble renié, au nom de la psychanalyse : la clinique freudienne conduit nécessairement les psychologues à sortir du champ de l'observation et des sciences du comportement. Dix ans plus tard, sur l'autre versant, Jean-François Le Ny énonce tranquillement : « La psychologie est durablement duale », signifiant par là, comme R. Gori,

qu'il y a bien eu et qu'il y a encore deux manières de penser et de pratiquer la psychologie. Ainsi ne peut-on pas parler de divorce puisque, malgré les vœux de Lagache, le mariage n'a jamais été vraiment consommé.

Annick Ohayon

Une discipline en crise permanente

L'histoire de la psychologie est scandée par des controverses et des tensions qui furent souvent analysées en termes de crises de croissance. La crise serait donc plutôt structurale, et la quête de l'unité constituerait son symptôme principal.

Bien avant Daniel Lagache, et bien après lui, ce thème hante la psychologie. Il est particulièrement présent dans les années 1920-1930. En 1926, Eduard Spranger, disciple de Wilhelm Dilthey, publie *La Question de l'unité de la psychologie*. En 1927, c'est au tour de Karl Bühler, qui appartient à l'école de Würzburg, de dénoncer *La Crise de la psychologie*. En 1928, Georges Politzer, dans sa *Critique des fondements de la psychologie*, fait de même. Contre la tradition académique, il aspire à la venue d'une psychologie concrète, qui puisse rendre compte du drame humain. Il ne tardera pas à renoncer à ce projet, et surtout à renier les espoirs qu'il avait placés dans la doctrine freudienne. On pourrait citer bien d'autres exemples. En 1936, Édouard Claparède s'exclamait : « Tout ceci prouve que notre science est encore bien arriérée. Il n'y a pas plusieurs physiques ou plusieurs chimies. De même il n'y a, et il ne devrait y avoir, qu'une seule psychologie ! »

A.O.

BURRHUS FREDERIC SKINNER

L'apprentissage au cœur de l'humain

Comme John Watson, Burrhus Frederic Skinner (1904-1990), psychologue américain, est anti mentaliste : pour lui, l'organisme ne fait jamais que répondre à des stimulations. Cependant, il ne se satisfait pas d'une conception du comportement de type *stimulus*-réponse, comme dans le conditionnement classique. Selon sa conception (1953), l'apprentissage d'un nouveau comportement résulte de renforcements exercés par des *stimuli* externes succédant aux réponses de l'organisme.

Sur cette base, B. Skinner développe sa théorie de l'apprentissage par conditionnement opérant, testée sur diverses espèces animales grâce à un dispositif expérimental, la boîte de Skinner. Par exemple, si l'on désire conditionner un rat ou un pigeon à appuyer sur un levier, on peut accroître la probabilité d'apparition ultérieure de cette réponse en la renforçant, suite à l'appui sur le levier, par une distribution de nourriture. De même, on peut apprendre à l'animal à associer un signal lumineux situé à l'intérieur de la boîte avec l'appui sur le levier, en renforçant cette réponse par l'octroi de nourriture, mais uniquement lorsque le levier a été actionné après allumage de la lampe.

Renforçateur positif et renforçateur négatif

Cet exemple illustre les trois composantes du modèle de base du conditionnement opérant : le *stimulus* discriminatif, ou signal, précédant une réponse (ici, la lampe) ; la réponse opérante, ou moyen d'action sur le milieu (appui sur le levier) ; le *stimulus* ou agent renforçateur (nourriture). L'expression « contingences de renforcement » désigne les relations entre ces trois composantes.

L'effet des conséquences de l'action est au cœur de la théorie de l'apprentissage skinnerien et des acquisitions de comportements complexes chez l'animal et chez l'homme. Ainsi, on peut faire acquérir ou

consolider, par renforcement, un comportement souhaité ou, à l'inverse, faire disparaître, par punition, un comportement non souhaité. Pour illustrer ces différentes possibilités, prenons l'exemple d'un enfant, Pierre, dont les parents souhaitent qu'il fasse ses devoirs dès qu'il revient de l'école à 17 heures. Ce comportement peut être obtenu par un renforcement positif (Pierre pourra jouer au rugby, son sport favori, s'il a fait ses devoirs à l'heure prévue), ou par un renforcement négatif (Pierre évitera la corvée de vaisselle s'il a fait ses devoirs à l'heure prévue). Ainsi, l'action (faire ses devoirs à l'heure) ou bien fournit une conséquence positive, ou bien évite une conséquence négative. À l'inverse, le comportement non souhaité (le jeu en revenant de l'école) sera puni par la mise en œuvre d'un renforçateur négatif (Pierre devra faire la vaisselle), ou par la suppression d'un renforçateur positif (Pierre sera privé de son sport favori).

Sur la base de ces principes, Skinner établit différents programmes de renforcement et différentes lois du conditionnement opérant, à partir desquels il développe des applications éducatives et thérapeutiques. Ces domaines d'application montrent que l'ambition du behaviorisme skinnerien est de rendre compte de tous les comportements, y compris les plus complexes chez l'homme, en évitant toute référence à des concepts mentalistes, ou en transformant ceux-ci en termes comportementaux. Cette position radicale fait l'objet de nombreuses critiques, soulignant la nécessité d'invoquer des structures mentales (représentations, connaissances…) pour rendre compte des acquisitions chez l'animal et chez l'homme. Ainsi, la conception de l'acquisition du langage et de son usage fondés sur le conditionnement opérant est vivement contestée par le linguiste Noam Chomsky. Sur la base de renforcements, il est impossible d'expliquer à la fois la rapidité des acquisitions langagières, et la capacité à produire et comprendre des énoncés non rencontrés préalablement. Pour Chomsky, de telles capacités supposent que l'être humain dispose d'un ensemble de règles abstraites qui génèrent le comportement langagier.

Des critiques similaires, produites par des psychologues dans d'autres domaines, ouvriront la voie à un nouveau paradigme en psychologie : le cognitivisme.

Claudette Mariné et Christian Escribe

Au cœur de l’apprentissage :
le « renforcement »

Le principe du renforcement, au cœur de la théorie de Burrhus Skinner, est inspiré des travaux d’Edward Lee Thorndike (1874-1949). Dans son ouvrage sur l’intelligence animale (1898), celui-ci formule les premières lois de l’apprentissage. Pour lui, apprendre consiste à former, par essais-erreurs, des connexions entre des expériences sensorielles et des réponses. Celles-ci se forment mécaniquement par répétition (loi de l’exercice), et en fonction des conséquences agréables ou désagréables du comportement pour l’organisme (loi de l’effet). Le concept de renforcement de B. Skinner reprend ainsi la loi de l’effet, tout en l’épurant de ses concepts subjectifs (plaisir…).

Cependant, ce rôle central du renforcement dans l’apprentissage sera remis en cause tant par des behavioristes orthodoxes (Edwin Ray Guthrie, 1886-1959) que par des behavioristes dissidents (Edward Chase Tolman, 1886-1959). Pour Guthrie, certaines acquisitions sont faites en une fois, sans répétition, et les premières liaisons comportementales ne peuvent être expliquées par le renforcement, mais par la contiguïté des *stimuli* et des réponses. Les travaux de Tolman sur l’apprentissage latent vont plus loin en montrant qu’un apprentissage chez l’animal s’effectue en l’absence de tout renforcement, et qu’il est structuré par des buts internes qui orientent son action. Cette conception marque une rupture avec la conception behavioriste, et constitue l’amorce des recherches sur la cognition animale.

C.M. et C.E.

JEAN PIAGET
L’enfant et son développement

Le développement progressif de l’intelligence chez l’enfant, ordonné par des stades, fait partie de la culture du XXe siècle comme l’atome ou la pasteurisation… En effet, Jean Piaget (1896-1980) actif pendant quarante ans au Bureau international de l’éducation de l’Unesco, a influencé la pédagogie et la représentation de l’enfant, bien qu’il ne puisse être considéré comme un théoricien de l’éducation.

Les stades de l’intelligence

Très tôt dans le XXe siècle, Jean Piaget, biologiste à l’origine, se forme au contact des principaux courants de la psychologie de l’enfant, science alors en constitution. Dès 1921, il est assistant d’Édouard Claparède à l’Institut Jean-Jacques-Rousseau de Genève, devenu depuis faculté des sciences de l’éducation. Claparède est à la fois l’inventeur de la psychologie fonctionnelle, qui considère que le développement psychologique s’appuie sur le besoin ou un intérêt, et du mot d’ordre selon lequel l’enfant doit être mis « au centre des apprentissages ». Pour cela, l’Institut se veut à la fois centre de recherche, école et lieu de formation à la psychopédagogie. Piaget a auparavant travaillé à l’élaboration des tests psychologiques au laboratoire de Théodore Simon, coinventeur de l’échelle métrique de l’intelligence avec Alfred Binet, disparu en 1911.

Au contact des enfants, Piaget a ressenti le besoin d’une « embryologie de l’intelligence », d’une théorie qui permette de comprendre la formation du raisonnement. C’est pourquoi, dans le cadre favorable de l’institut Jean-Jacques-Rousseau, il met au point sa méthode originale qui consiste à interroger un enfant confronté à des expériences telles que le changement de contenant d’un liquide donné, ou le changement de forme d’une boule de pâte à modeler. Dûment questionné, l’enfant révèle ou non, selon son âge, la présence de notions comme la conservation des quantités ou la réversibilité d’une opération. L’enfant, pour Piaget, se développe

mentalement au fur et à mesure qu’il acquiert une connaissance objective du réel. Cette dernière est véritablement acquise par le raisonnement abstrait et la logique formelle, par exemple par la maîtrise du raisonnement hypothético-déductif.

La définition des fameux stades de l’intelligence en découle : l’enfant possède d’abord une pensée pratique qui accompagne ses expériences, la période sensori-motrice. L’activité du jeu révèle une pensée symbolique, non immergée dans l’expérience immédiate mais dépendante de gestes et d’images. Enfin, la pensée formelle rejoint celle de l’adulte et s’émancipe de l’ici et maintenant. En même temps, l’enfant se tournant vers le réel objectif, se détourne de son égocentrisme, notion empruntée par Piaget à la psychanalyse. Il est commode, mais au fond peu rigoureux, de considérer que la psychanalyse traite du développement affectif alors que la psychologie génétique s’intéresse au raisonnement. En fait, on a affaire à des visions distinctes du développement. Il est légitime de considérer qu’en mettant de côté le sujet affectif, à part dans cet épisode de l’égocentrisme, la psychologie piagétienne a quelque chose de réducteur.

Une épistémologie génétique

De toute façon, la psychologie de Piaget et ses recherches sur l’enfant se justifient de façon ultime par l’épistémologie : la construction du rapport de l’intelligence au réel, sa marche vers l’exactitude et l’abstraction logico-mathématique, est le véritable objet de Piaget, dont l’étude de l’enfant n’est qu’un moyen. C’est pourquoi, à partir de 1950, il définit sa recherche comme une « épistémologie génétique ». Elle vise à reconstituer la marche de l’esprit humain dans sa conquête de l’objectivité scientifique, conquête que l’individu est appelé à reproduire dans une certaine mesure à partir de ses expériences primordiales. Sur le plan anthropologique, on peut alors se demander si cette vision du développement de l’humanité ne dévalorise pas des cultures et des modes d’appropriation du réel étrangers à la science occidentale.

Chacun à leur manière, Henri Wallon, Lev Vygotsky, Jerome Bruner ont affronté ces limites de la psychologie génétique en demeurant dans une perspective développementale. La psychologie génétique de Wallon, en particulier, met l’accent sur l’influence de la réalité sociale et le caractère indissociable du développement intellectuel et émotionnel. Bruner

réévalue quant à lui les apports de la culture et du langage. Aujourd'hui, le modèle de la psychologie cognitive tend à recouvrir ces débats aux enjeux pourtant centraux.

Dominique Ottavi

Lev Vygotsky (1896-1934)

Contemporain de Jean Piaget mais n'ayant vécu que trente-huit ans, Lev Vygotsky a produit, dans le contexte de la Révolution russe puis du stalinisme, une œuvre encore mal connue, en particulier en France. Préoccupé comme Piaget de la genèse de l'intelligence et plus largement du rapport de celle-ci au réel, il a donné toute son importance au monde de la culture, entraînant la psychologie dans la voie de l'anthropologie. Pour lui, l'expérience de l'enfant ne peut être que l'expérience sociale qui provient non seulement de la relation à autrui mais encore du contact avec les œuvres, les signes, les symboles, édifiés par l'histoire.

Dans *Pensée et Langage* (1934) notamment, il montre qu'il ne convient pas de distinguer éducation et développement, puisque l'éducation est un développement, certes artificiel, en ce qu'elle transforme intérieurement l'individu et lui permet de s'élever bien au-dessus de ses capacités initiales. Cette conception rend vaine la pratique de tests prétendant saisir le fonctionnement naturel de l'intelligence, l'intelligence « sans culture » qu'essayait de cerner Alfred Binet.

La notion de « zone proximale de développement » exprime justement ce facteur culturel et social de l'intelligence en acte : elle signifie qu'un enfant d'un âge donné dispose d'une certaine possibilité de progression en fonction de son âge biologique et du type de stimulation qu'il reçoit, des exemples à sa portée. L'apprentissage qui survient au moment propice ainsi défini peut prendre place dans le développement. La pédagogie, qu'elle s'adresse à l'enfant normal ou handicapé, doit être basée sur ce développement en acte.

D.O.

LE BOOM DE LA PSYCHOLOGIE
DE LA PSYCHOLOGIE COGNITIVE
AUX NEUROSCIENCES

> – Palo Alto ou les paradoxes de la communication (J.-J. Wittezaele, T. Garcia)
>
> – Naissance de la psychologie cognitive. Penser, c’est calculer (R. da Silva Neves)
>
> – La psychologie humaniste. Clinique de l’épanouissement (J.-F. Marmion)
>
> – Stanley Milgram. La soumission à l’autorité (N. Guéguen)
>
> – L’antipsychiatrie. L’escroquerie de la folie (J.-F. Marmion)
>
> – À propos de *Histoire de la folie à l’âge classique*, de M. Foucault (C. Halpern)
>
> – Jacques Lacan. L’inconscient est structuré comme un langage (A. Weinberg)
>
> – Françoise Dolto. Le sacre de l’enfant (A. Ohayon)
>
> – Le développement des psychothérapies. Diversification des courants et des pratiques (V. Barras, C. Fussinger)
>
> – Dépassionner le débat sur l’autisme (Entretien avec J. Hochmann)
>
> – L’ethnopsychiatrie. Le soin d’ici et d’ailleurs (M. Molinié)
>
> – Développement personnel. À la recherche du bonheur (C. André)
>
> – Le connexionnisme. Les assemblées de neurones (R. da Silva Neves)
>
> – Le nouvel âge des sciences cognitives. La rançon du succès (É. de Villeroy)
>
> – Psychologie et neurosciences. Une autre conception de la nature humaine (M. Jeannerod)
>
> – Le temps de l’éclectisme. Les thérapies à la carte (S. Ionescu)
>
> – La psychologie au XXIe siècle. Vers de nouveaux horizons (É. de Villeroy)

PALO ALTO
ou les paradoxes de la communication

Chacun voit Palo Alto à sa porte, tant il est vrai que cette « école » sans murs bien définis présente de multiples voies d'accès en fonction de l'intérêt de ses visiteurs. Les chercheurs en communication et les psychothérapeutes systémiques et familiaux s'en disputent la propriété mais les squatters sont nombreux. S'y retrouvent, en pagaille, des travailleurs sociaux, des journalistes et des consultants d'entreprise, qui y puisent la pragmatique de la communication et y voient un ancêtre de la programmation neurolinguistique (PNL), des psychiatres titillés par la théorie de la double contrainte, des écologistes qui voient en Gregory Bateson leur saint patron, des amateurs de philosophie orientale qui distinguent, en filigrane, dans les ouvrages de Paul Watzlawick l'esquisse d'un nouvel art de vivre, et, en plus, de nombreux déçus de la psychanalyse qui aspirent à une méthode non normative du traitement de la souffrance psychologique.

En fait, ce qu'on appelle l'école de Palo Alto recouvre, d'une part, les travaux essentiellement théoriques (inspirés par la cybernétique) de Bateson et son équipe sur l'effet des paradoxes dans la communication humaine – qui devait déboucher sur la théorie de la « double contrainte » (*double bind*) – et, d'autre part, l'élaboration d'un modèle de psychothérapie (la « thérapie brève » systémique et stratégique) par l'équipe du Mental Research Institute (MRI), volet clinique directement influencé par les travaux de Bateson bien que relativement méprisé par celui-ci.

Le début du XX[e] siècle voit l'apparition d'une réflexion théorique et méthodologique semblable au sein de nombreuses disciplines scientifiques. Elle concerne la façon dont les phénomènes complexes et organisés (constitués de multiples éléments en interaction dynamique) maintiennent constantes certaines de leurs variables d'ensemble : comment un corps humain peut-il maintenir une température moyenne de 37 degrés malgré les changements environnementaux ? Comment un groupe social peut-il maintenir une structure semblable en dépit des

changements internes et des pressions extérieures inévitables ? Ces questions ne peuvent s'approcher avec la démarche analytique systématisée par Descartes au XVIIe siècle dans son fameux *Discours sur la méthode* (1637).

Et Gregory Bateson est arrivé !

En effet, la méthode cartésienne recommande de diviser les phénomènes complexes en leurs composantes élémentaires et d'étudier leur impact respectif sur l'ensemble en maintenant les autres constantes. Cette approche sur les composantes d'un ensemble laisse dans l'ombre les relations entre ces éléments. Deux disciplines nouvelles viennent modifier cette approche classique. La cybernétique, qui se veut la « science de la communication et du contrôle », comme l'a définie et formalisée Norbert Wiener, chercheur au MIT dans les années 1940 : c'est avec elle que naissent les systèmes « autorégulés », comme les systèmes de pilotage automatique pour les avions ou les missiles. La théorie générale des systèmes se développe en parallèle : celle-ci, élaborée par le savant autrichien exilé au Canada Karl Ludwig von Bertalanffy, en collaboration avec des chercheurs venant de l'économie ou de la physiologie, postule que tout objet (vivant ou inanimé) peut être étudié comme un système, c'est-à-dire comme une totalité dont le fonctionnement ne peut être réduit à la somme des parties.

Ces deux disciplines vont permettre d'éclairer les échanges d'information entre les parties constitutives d'un phénomène complexe, en étudiant les mécanismes de régulation : en particulier, la cybernétique invente le « *feedback* », procédé par lequel une machine s'autorégule en corrigeant son action en fonction des données de l'environnement. Ici intervient l'anthropologue anglais Gregory Bateson (1904-1980), qui allait participer au développement de la science cybernétique. Formé à l'anthropologie culturelle, son intérêt pour l'étude des relations humaines vue sous un angle systémique apparaît dès 1933 lors d'un travail de terrain en Nouvelle-Guinée. C'est là qu'il rencontre l'anthropologue Margaret Mead, qui allait devenir sa femme. Bateson a consacré une étude désormais classique à l'étrange rite du Naven[1] pratiqué par les Iatmuls. Durant ce rite qui s'accomplit entre oncle maternel et neveu (ou nièce) utérin(e), les hommes doivent se comporter en femmes et les femmes en

hommes. Bateson approche le rituel de manière neuve en l'interprétant comme un dispositif destiné à entretenir et à gérer les clivages sociaux. Derrière cette approche, une question : d'où provient qu'un système social en situation de crise est amené soit à exploser, soit à retrouver une stabilité ? Bateson introduit alors le terme de « schismogenèse » (complémentaire ou symétrique), qui permet de décrire les conditions de possibilités d'éclatement d'un système social. Il distingue une shismogenèse symétrique, où les interactants répondent au don par le don (comme dans le potlatch amérindien), à la violence par la violence, etc., et une shismogenèse complémentaire, où les partenaires s'enfoncent de plus en plus dans des rôles du type domination/soumission ou exhibitionnisme/voyeurisme.

La théorie des systèmes

La question des conditions de stabilité d'une société l'amène en 1942 à s'intéresser à la cybernétique et au concept de *feedback*. Désormais, c'est l'étude du système social qui prime sur celle des individus. Progressivement, il se met à étudier la communication non verbale : quand il passe deux ans dans un petit village de Bali avec M. Mead, alors que celle-ci pose des questions et prend des notes en suivant la méthode classique de l'anthropologie culturelle, il filme et photographie les scènes de la vie quotidienne. Il s'inspirera toutefois des études faites par M. Mead sur les relations contradictoires entre la mère et l'enfant dans ce village pour élaborer sa théorie du *double bind*. Avec la systémique, c'est donc le système qui prime sur les parties. Comment comprendre cela ?

Une métaphore permet de cerner la différence de point de vue par rapport aux théories classiques en sciences sociales. Par exemple, si l'on s'intéresse au phénomène des marées et qu'on limite le regard à l'eau de mer, on sera conduit à envisager des hypothèses explicatives postulant l'existence d'une force interne capable d'attirer et de repousser la masse de l'eau de façon périodique. Mais si l'on englobe, dans un même regard, la Terre, l'eau de mer, la Lune et leurs interactions, l'explication devient tout autre… Cette métaphore permet de comprendre la différence d'explication des phobies, par exemple, dans l'approche psycho-dynamique (postulant l'existence d'une angoisse primitive, de castration par exemple) et dans l'approche interactionnelle à la Bateson, qui prend en

compte l’interaction entre l’individu et le milieu, où c’est l’interaction qui génère la peur.

Voilà comment, imprégné des concepts de la cybernétique, Bateson cherche à bâtir une nouvelle science de l’homme centrée sur la notion d’interaction. Il obtient un budget de recherche pour réaliser une étude sur les « Effets des paradoxes de l’abstraction sur le comportement ». Cette recherche se fonde sur la découverte de l’existence de niveaux différents de structuration de la communication humaine. Prenons l’exemple du jeu d’échecs : on peut distinguer le niveau de l’échange des coups des deux adversaires et celui, plus abstrait, plus général, « cadrant » les premiers, des règles du jeu d’échecs lui-même. De même, dans la communication humaine, l’échange de messages directs se déroule dans un contexte qui définit les règles relationnelles entre les partenaires de la communication. La question qui motive la recherche peut se résumer comme suit : que se passe-t-il si les règles du jeu, apparemment logiques et sensées à un niveau général interdisent en fait, de façon implicite, toute initiative concrète de la part des joueurs ?

Pour mener à bien sa recherche financée par la fondation Rockefeller, Bateson fait appel à des collaborateurs : les psychiatres Don Jackson et William Fry, mais aussi John Weakland (un ingénieur chimiste) et Jay Haley (un étudiant en communication). Ils recherchent toutes les situations dans lesquelles des mélanges de niveaux de communication peuvent apparaître – donc des paradoxes au sens où les définissent les philosophes Bertrand Russell et Alfred Whitehead dans leur théorie des types logiques (1910-1913) – afin d’en vérifier les effets. Ils étudient notamment le dressage des chiens d’aveugle : puisqu’on apprend au chien à obéir aux ordres de son maître sauf lorsque l’ordre risque de mettre la vie du maître en danger, comment le chien arrive-t-il à faire la différence entre les contextes dans lesquels il doit obéir et ceux où il doit désobéir ? Leurs études touchent aussi au jeu des animaux, à l’humour, aux techniques hypnotiques… Par ailleurs, le fait que Bateson et son équipe ont placé leur bureau dans un hôpital psychiatrique de la région de Palo Alto va les conduire à s’intéresser aux familles de psychotiques. Qu’est-ce qui produit les crises fréquentes chez ces derniers après la visite de leurs parents ? Comment la communication est-elle structurée au sein de ces familles ? Les recherches menées pour répondre à ces questions vont aboutir à la naissance de la théorie de la double contrainte, définie comme

un système de communication qui contraint l'individu qui y est soumis à se comporter d'une façon « anormale ».

Solution hors normes pour problème insoluble

Imaginons une relation entre une mère et son enfant. À chaque fois que l'enfant prend une initiative, sa mère le punit ; l'enfant « apprend » donc à éviter les sanctions (c'est le niveau relationnel, la « règle du jeu », implicite, entre sa mère et lui). Cette règle étant instaurée, la mère va alors obliger l'enfant à agir spontanément : « Mais enfin, quand vas-tu arrêter de me coller sans cesse, fais quelque chose ! » L'enfant « sait » que s'il prend une initiative, il sera puni mais il doit obéir à l'injonction directe de sa mère sous peine d'une punition. Ce contexte bloquant toutes les issues « normales » (s'il obéit au message relationnel, il désobéit à l'injonction directe et *vice versa*), l'enfant doit alors recourir à des conduites hors normes pour trouver des issues (ignorer tous les messages, prendre tous les messages au même niveau, inventer un monde imaginaire dans lequel des issues peuvent apparaître…). Bref, les symptômes habituellement décrits comme des manifestations d'un esprit perturbé deviennent des tentatives désespérées de trouver des solutions à un environnement qui ne le permet pas. Cette théorie de la double contrainte va marquer un tournant décisif dans l'approche de la maladie mentale. On ne cherche plus à traiter un psychisme malade mais on cherche à modifier la structure de la communication dans un système familial « pathologique » : ce ne sont plus les individus qu'il faut soigner mais les relations ! Cette théorie, élaborée en 1956, va marquer le début des thérapies familiales.

Les thérapies familiales

À partir de ce moment, des équipes se constituent à travers le monde pour élaborer des techniques d'intervention thérapeutiques destinées à modifier les relations au sein des familles. C'est dans ce but que Jackson crée, en 1959, le MRI à Palo Alto. Il y sera rejoint par Virginia Satir, Watzlawick, Dick Fisch et, à la fin du projet de Bateson sur les psychotiques, par Weakland et Haley. Ces derniers côtoient, depuis leur

recherche sur les paradoxes, un hypnothérapeute aux méthodes thérapeutiques originales et iconoclastes : Milton Erickson. Lorsqu'ils se mettent à traiter des patients et leurs familles, ils s'inspirent des méthodes (efficaces bien que peu formalisées) d'Erickson qui obtient parfois des résultats étonnamment rapides en traitant des cas grâce à une utilisation stratégique du langage. L'efficacité de la communication thérapeutique devient essentielle : comment construire des interventions thérapeutiques de façon à ce qu'elles aient l'impact recherché sur le patient et ses proches ?

Le croisement entre le travail clinique d'Erickson et l'approche théorique de Bateson va engendrer un modèle d'intervention original dont la pierre angulaire (résumée dans le concept de « tentatives de solution ») reflète ses prémisses épistémologiques cybernétiques. Dans ce nouveau modèle, il n'y a plus de recherche des « causes » du problème dans le passé – puisqu'un comportement est non seulement surdéterminé mais qu'en outre une même cause ne provoque pas forcément les mêmes effets (le phénomène de résilience en étant une bonne illustration). Dans la thérapie classique en effet, c'est le mode de gestion de la difficulté qui est inadéquat : quelle que soit son origine, un problème ne peut se maintenir que si les efforts qui visent à le résoudre sont inefficaces !

Par exemple, si une patiente affirme que ses difficultés actuelles sont liées au divorce de ses parents survenu voilà vingt ans, le thérapeute ne va pas chercher à comprendre ce qui s'est passé il y a vingt ans, mais se focaliser sur ce qui, aujourd'hui, pose problème à la patiente dans sa vie de tous les jours : cela peut être qu'elle n'ose pas vivre de relation durable avec un partenaire amoureux alors qu'elle souhaite fonder une famille. Le postulat de l'approche de Palo Alto consiste donc à affirmer que, si cette patiente peut arriver à dépasser son blocage et établir une relation durable aujourd'hui, elle sera, *ipso facto*, libérée de son passé[2]. Le traitement consiste donc à arrêter les tentatives de solution inefficaces qui, au lieu de permettre une disparition du problème, enveniment la situation par un processus d'escalade. L'idée sous-jacente est que l'évitement systématique d'une situation effrayante peut conduire à un trouble phobique, un effort répété pour s'endormir peut conduire à l'insomnie, une volonté répétée pour arrêter un comportement parasite peut mener à une compulsion, ou encore un effort excessif pour lutter contre l'envie de nourriture peut conduire à des crises de boulimie, etc.

Toutes les difficultés personnelles, relationnelles, familiales peuvent s'analyser de cette manière. Pour les chercheurs du MRI, qui pensent qu'on ne peut pas s'octroyer le droit de dire ce qui est normal ou comment il faut vivre sa vie, il n'est pas question de recourir à une vision normative des difficultés psychologiques, comme dans la théorie freudienne. À la place, la thérapie brève préconise de suivre le patient dans son désir d'évolution. De plus, et c'est sans doute là l'aspect le plus révolutionnaire de l'approche, le thérapeute ne peut pas savoir ce qui est bon ou non pour son patient : ce sont les efforts inefficaces du patient lui-même qui indiquent – par un virage à 180 degrés – la voie de la solution. Le thérapeute n'est plus le gardien de l'ordre moral ou de la normalité, il devient agent de changement au service de son patient.

Jean-Jacques Wittezaele et Teresa Garcia

Qu’en est-il de l’école de Palo Alto aujourd’hui ?

Chacun des membres de l’école de Palo Alto a suivi un itinéraire singulier. Le fondateur, Gregory Bateson, est devenu une référence dans l’histoire des sciences humaines. Ses recherches traversent un nombre impressionnant de disciplines : culture, biologie et théorie de l’évolution, épistémologie, éthologie, psychiatrie et pathologies relationnelles (de l’alcoolisme à la schizophrénie), sciences de l’éducation, écologie…

Des ethnologues sont récemment revenus sur sa célèbre étude du Naven, en soulignant le caractère novateur mais pointant le risque d’une dérive « cybernétique », notamment parce que Bateson aurait tendance à ne voir les rituels que sous l’angle de la communication paradoxale, de type « double contrainte », ce qui serait réducteur.

De son côté, Paul Watzlawick a fait une carrière originale dans le domaine de la communication et par son approche du constructivisme (*La Réalité de la réalité*, 1978, *Une logique de la communication*, 1979, *L’Invention de la réalité*, 1988, *Comment réussir à échouer*, 1988). Edward T. Hall devint l’un des promoteurs de la communication interculturelle (*La Dimension cachée*, 1971). Par ailleurs, les membres de l’école de Palo Alto peuvent être considérés comme des précurseurs de la sémiologie contemporaine d’Umberto Eco.

Le Mental Research Institute (MRI) a lui aussi sans doute vécu son âge d’or : les disparitions de John Weakland (1995), de Paul Watzlawick (31 mars 2007) et le départ à la retraite de Dick Fisch en juin de cette même année marquent la fin d’une époque. Les divas de la thérapie brève n’ont jamais cherché à assurer la relève. Le futur de l’école de Palo Alto se trouve probablement hors du giron du MRI et en Europe plutôt qu’aux États-Unis. Giorgio Nardone, représentant du MRI pour l’Italie, a redynamisé le concept de « tentatives de solution » en développant des protocoles de traitement de troubles psychiatriques sévères (phobies, TOC, troubles alimentaires, dépressions, psychoses présumées…). Il a fait passer le modèle clinique d’une approche généraliste à une spécialisation (dont la typologie n’est pas fondée sur les symptômes mais sur les tentatives de solutions utilisées) qui

intéresse directement les psychiatres. En Belgique, en France et en Suisse, l'institut Gregory-Bateson (IGB), représentant du MRI pour l'Europe francophone, continue de développer le modèle clinique, poursuit les recherches dans le domaine de la communication et contribue à la diffusion de l'approche interactionnelle dans de nombreux domaines, notamment l'école, l'aide à la jeunesse, la justice et le milieu de l'entreprise. Une association européenne unit les efforts de ces deux instituts – conjugués à ceux d'autres approches de thérapie familiale (notamment l'école de Mony Elkaïm) – qui partagent le même objectif : offrir au public une alternative aux approches analytiques et comportementalistes.

Régis Meyran

---

1 G. Bateson, *La Cérémonie du Naven*, Minuit, 1971.

2 R. Fisch, J.H. Weakland et L. Segal, *Tactiques du changement. Thérapie et temps court*, Seuil, 1986.

NAISSANCE DE LA PSYCHOLOGIE COGNITIVE
Penser c'est calculer !

Selon la conception behavioriste, dominante durant la première moitié du XXe siècle, la pensée pouvait être décrite par un ensemble de lois faisant dépendre nos comportements de leur contexte. La psychologie scientifique devait donc s'appuyer seulement sur ce qui pouvait faire l'objet d'une observation directe et objective. Par conséquent, nos désirs, croyances, états mentaux se trouvaient exclus des investigations des psychologues. Mais l'approche behavioriste a échoué dans le projet d'expliquer nos capacités de résolution de problème ou de compréhension.

Un tel projet suppose en effet que nous disposions d'un modèle de nos connaissances, et de la manière dont elles sont utilisées en vue de prendre des décisions d'action. Ce modèle émerge dans les années 1930-1950 grâce aux travaux de plusieurs chercheurs, issus des disciplines qui constituent aujourd'hui les sciences cognitives.

Les précurseurs : la théorie du traitement de l'information

Si les écoles gestaltiste et piagétienne véhiculaient, dès le début du XXe siècle, beaucoup des idées sous-jacentes au cognitivisme, son émergence est liée à l'apparition, dans les années 1930, de la théorie du traitement de l'information. Celle-ci, développée par des mathématiciens, établit que toute fonction calculable (c'est-à-dire dont on peut trouver les solutions) est programmable dans un dispositif artificiel, grâce à une dizaine d'instructions de base seulement. Ceci est avancé en 1936 par Alan Turing (1912-1954), et constitue la thèse dite de Church-Turing.

Dans les années 1940, plusieurs psychologues, dont Edward Chace Tolman, Kenneth Craik et Clark L. Hull, considèrent que l'on peut concevoir la pensée humaine en termes de représentations, et que les comportements peuvent être simulés par des automates ou des robots. En 1943, Warren McCulloch et Walter Pitts font une découverte décisive :

ils montrent que des fonctions logiques peuvent être mises en œuvre par des neurones binaires, consistant en approximations des neurones du cerveau. L’intuition que la pensée humaine peut être simulée dans un système artificiel sera confirmée par l’annonce de la fabrication du premier ordinateur par John Von Neumann (1903-1957), en 1945.

Les fondateurs : premiers programmes informatiques

C’est dans les années 1950-1960 que la psychologie cognitive va se constituer. Entre 1955 et 1957, Allen Newell (1927-1992) et Herbert Simon (1916-2001) réalisent les premiers programmes informatiques dédiés à la modélisation des activités de résolution de problème chez l’homme. Ces systèmes, comme le *General Problem Solver*, mettent en œuvre des heuristiques (des règles très générales) analogues à celles observées chez des sujets humains dans des problèmes de géométrie ou le jeu d’échecs.

En 1956, une autre application des thèses cognitivistes est faite par George Miller, dans un article fondateur intitulé « *The magical number seven*, *plus or minus two* », où il explore les capacités et l’organisation de l’information en mémoire. Une autre influence importante aux débuts de la psychologie cognitive est apportée par Noam Chomsky qui publie en 1957 *Syntactic Structures*, travail qui influencera de nombreux psycholinguistes.

Les développements

À partir de la fin des années 1950, le cognitivisme connaît des développements importants marqués par plusieurs publications, dont celle, en 1958, de *Perception and Communication* par Donald Broadbent (1926-1993). Ce n’est cependant qu’en 1967 que le nom de psychologie cognitive sera utilisé pour la première fois par Ulric Neisser comme titre d’un ouvrage de psychologie.

L’année suivante, le premier modèle cognitiviste des structures de la mémoire est formulé par Richard Atkinson et Richard Shiffrin. Ross Quillian introduit pour sa part la notion de « réseau sémantique », qui

décrit un modèle de l'organisation de l'information dans la mémoire humaine. Grâce à ces réseaux, les représentations mentales sont vues comme des structures de symboles liés les uns aux autres par des relations de diverses natures (comme la relation « est une sorte de »). Les traitements cognitifs sont décrits par des règles d'inférence qui permettent de naviguer dans ces réseaux.

L'approche cognitiviste offre le cadre théorique qui domine actuellement la psychologie. Cependant, une autre conception connaît des développements très importants depuis le début des années 1980 : l'approche connexionniste du traitement de l'information. Pour beaucoup, elle s'inscrit naturellement dans l'approche cognitiviste, qu'elle contribue à rendre plus plausible biologiquement.

Rui da Silva Neves

De la cybernétique aux sciences cognitives

L'émergence de la psychologie cognitive est le résultat de nombreux débats au sein de la psychologie elle-même (entre expérimentalistes, piagétiens et behavioristes notamment), mais aussi entre linguistes et psychologues (Noam Chomsky et Burrhus Skinner), entre cybernéticiens (le neuro-biologiste Warren McCulloch, les mathématiciens Walter Pitts et John von Neumann…) et psychologues (le gestaltiste Wolfgang Köhler).

Beaucoup de ces débats se déroulent au sein de conférences organisées aux États-Unis, comme les conférences Macy (de 1942 à 1953), de Hixon (en 1948) et de Dartmund (en 1956). Parmi ces débats, les plus virulents opposent les partisans des programmes cybernétique et cognitiviste. Ainsi, durant la quatrième conférence Macy en 1947 et le symposium Hixon en 1948, McCulloch et Pitts réservent aux idées de Köhler un accueil qui indigne plusieurs autres participants. En dépit ou grâce à ces affrontements théoriques, ces conférences sont souvent citées comme fondatrices de la cybernétique, de l'intelligence artificielle, de la psychologie cognitive et plus généralement des sciences cognitives. Fait remarquable (et peut-être unique à un tel degré en dehors des rencontres placées sous les auspices du Cercle de Vienne), l'émergence de ces disciplines et des courants qui leur sont associés est le résultat d'une pluridisciplinarité voulue, et féconde.

R.d.S.N.

LA PSYCHOLOGIE HUMANISTE
Clinique de l'épanouissement

Le premier grand nom attaché à la psychologie humaniste est celui d'Abraham Maslow (1908-1970). Il est surtout connu pour sa « pyramide des besoins », proposée en 1943, qui hiérarchise les besoins humains en cinq niveaux : physiologie (faim, soif, désir sexuel…), sentiment de sécurité, appartenance à une famille ou à un groupe, estime des autres et de soi, accomplissement (d'une œuvre, d'un engagement…). On ne peut vraiment prétendre à la satisfaction d'un nouveau besoin que lorsque les précédents sont déjà pourvus. Si l'assouvissement des plus élémentaires évite la névrose, celui des plus complexes représente l'épanouissement personnel. Dans les années 1960, les recherches de Maslow se focalisent sur les « expériences paroxystiques », c'est-à-dire les points culminants et souvent ineffables d'une trajectoire personnelle : extase mystique, aboutissement artistique, plénitude amoureuse…

Des psychothérapies centrées sur la personne

À la même période, le psychologue Carl Rogers (1902-1987), de l'université du Wisconsin, propose des psychothérapies centrées sur la personne. Le thérapeute, non directif, doit faire preuve d'authenticité, d'empathie, et s'abstenir de tout jugement, afin d'accompagner son patient dans la découverte de ses valeurs réelles, de ses propres ressources, et dans son processus de changement. Cette approche laisse par ailleurs libre cours au corps, au ressenti émotionnel et à la communication non verbale. L'objectif principal de la thérapie est de prendre conscience de ses blocages pour leur substituer des pensées dynamisantes, afin d'assumer de manière autonome et créative des choix de vie bénéfiques. En 1963, Rogers quitte l'université pour étendre ses prises en charge à des groupes, où la qualité des relations se voit privilégiée.

Bienveillance et respect du patient dans son apprentissage de l’autodétermination caractérisent ainsi la psychologie humaniste (appelée parfois existentielle), qui propose une alternative originale au behaviorisme et à la psychanalyse, les deux courants prédominant alors aux États-Unis.

Une multitude de courants

En 1962, Maslow et Rogers créent l’American Association for Humanistic Psychology, avec d’autres psychologues dont Rollo May et Virginia Satir (issue de l’école de Palo Alto). Leur influence est très importante, au-delà de leurs domaines initiaux, comme lorsque Rogers inspire certaines méthodes de pédagogie non-directive. De son côté, Maslow sera président de l’American Psychological Association, peu avant sa mort, tandis que sa hiérarchie des besoins nourrira bon nombre de recherches variées, telle l’étude de la motivation en entreprise.

La « troisième force » humaniste draine ou voit germer de multiples courants visant à optimiser les ressources latentes chez chacun pour « devenir ce que nous sommes », dans le domaine choisi. Il peut s’agir par exemple de trouver son équilibre avec la *Gestalt-therapy* de Fritz et Laura Perls, exorciser son passé avec la thérapie primale d’Arthur Janov, atteindre l’excellence en communication ou en *leadership* avec l’analyse transactionnelle d’Eric Berne ou la PNL (programmation neurolinguistique) de Richard Bandler et John Grinder, ou encore cultiver le bien-être avec certaines techniques de massage (dont le *rolfing* d’Ida Rolf), la relaxation (*training* autogène de Johannes Schultz, sophrologie d’Alfonso Caycedo, bioénergie d’Alexander Lowen)…

La frontière entre développement personnel et spiritualité, voire ésotérisme, est parfois franchie, avec la méditation transcendantale, ou encore la psychologie transpersonnelle de Stanislav Grof, où l’on cherche, notamment par des techniques respiratoires, à traverser les limites de sa personnalité et de sa réincarnation actuelles grâce à l’exploration d’états modifiés de conscience.

La psychologie humaniste apparaît ainsi comme un terme générique regroupant quelque peu artificiellement des pratiques aux finalités aussi

optimistes qu'hétéroclites, et dont les ramifications s'étendent aujourd'hui du développement personnel aux techniques d'affirmation de soi, en passant par le *coaching* et certains versants du *new age*.

Jean-François Marmion

L'analyse transactionnelle

À la fin des années 1950, le psychiatre américain Eric Berne (1910-1970) théorise trois états du moi possibles : le parent, l'enfant et l'adulte, régissant nos émotions et nos interactions au gré de nos expériences, des circonstances, et des états manifestés par autrui. À la fois comme psychothérapie et comme mode de communication (les échanges sont des « transactions »), l'analyse transactionnelle vise à harmoniser cette triade qui rappelle, à certains égards, la deuxième topique freudienne décrivant le ça, le moi et le surmoi.

La PNL (programmation neurolinguistique)

La PNL désigne un ensemble de techniques ayant pour ambition de comprendre les individus performants dans leur domaine (initialement les psychothérapeutes, mais désormais les vendeurs et managers, sportifs, enseignants…). De ces observations et analyses découlent des modèles d'excellence qui se veulent applicables par tous pour développer son potentiel de créativité, mais aussi devenir un bon communicant. La PNL tente aujourd'hui de concilier son approche avec les acquis des neurosciences.

J.-F.M.

L’institut Esalen

Le mouvement du « potentiel humain » (le terme faisant référence à l’écrivain Aldous Huxley) est la principale ramification de la psychologie humaniste. Il se développe à Big Sur, près de San Francisco, dans l’institut Esalen fondé en 1962 par les psychologues Michael Murphy et Dick Price. Le premier a séjourné en Inde auprès du gourou Sri Aurobindo, tandis que le second a interprété ses symptômes psychotiques comme une expérience enrichissante et signifiante.

Esalen se voulait, et demeure, au carrefour de recherches n’ayant pas droit de cité dans l’enseignement académique ni dans les pratiques religieuses occidentales : méditation, spiritualité orientale, états modifiés de conscience, travail sur le corps…

L’institut constitue rapidement un bastion de la contre-culture avec la résidence occasionnelle de psychologues (Abraham Maslow et Carl Rogers, Fritz Perls, et même le behavioriste Burrhus Skinner…), d’intellectuels (Aldous Huxley, Alan Watts, Allen Ginsberg, Carlos Castaneda, Timothy Leary, Gregory Bateson qui y finira sa vie…), et de chanteurs pour des concerts gratuits (Joan Baez, Bob Dylan, Simon et Garfunkel, Bruce Springsteen…).

Drogue et psychédélisme, mysticisme et sexualité, mépris de la science officielle caractérisent alors les théories et les « travaux pratiques » de cette pépinière de la contre-culture. À partir de 1979, son programme d’échange américano-soviétique vise à rapprocher les citoyens des deux grandes puissances *via* notamment la communication par satellite. Dix ans plus tard, le président George Bush et son prédécesseur Ronald Reagan rencontrent à Esalen Boris Eltsine, alors rival de Mikhaïl Gorbatchev. Aujourd’hui encore, l’institut accueille près de 400 ateliers annuels, dans l’indifférence au scepticisme ambiant.

J.-F.M.

STANLEY MILGRAM

La soumission à l'autorité

Au début des années 1960, Stanley Milgram (1933-1984) élabore une expérience qui fera date dans l'histoire de la psychologie, et dont les enjeux théoriques et sociétaux n'ont rien perdu de leur valeur aujourd'hui encore.

Des individus ordinaires sont recrutés par voie de presse pour participer à ce qu'ils croient être une simple recherche sur la mémoire. En réalité, ils se retrouvent en situation de faire apprendre une liste de mots à une autre personne, d'apparence ordinaire également, et qu'ils ne connaissent pas. Cette personne, qui est en fait un complice de Milgram, se tient dans une autre pièce, sanglée sur une chaise et bardée d'électrodes, et commet des erreurs volontaires lors de l'apprentissage de mots. Pour chaque erreur commise, celui qui tient le rôle du professeur doit expédier un choc électrique à son élève. La décharge augmente au fil des erreurs pour atteindre 450 volts au final.

Tout est fait pour susciter une angoisse terrifiante, palpable dans les enregistrements de cette époque : la victime pousse des cris de douleur, et l'expérimentateur reste derrière le professeur, figure d'autorité, en l'exhortant invariablement à continuer jusqu'à ce que l'élève sache parfaitement la liste. Bien entendu, tout cela est factice puisqu'aucun choc n'est reçu par l'élève, et que ses protestations et cris proviennent d'une bande-son.

Alors que Milgram s'attendait à obtenir de la désobéissance, les résultats sont totalement contre-intuitifs : 65 % des sujets de l'expérience vont jusqu'au bout, en administrant un choc de 450 volts à l'élève. C'est là l'autre raison de la portée de cette expérience : deux personnes sur trois ont été capables de produire un comportement aussi grave, pour une justification aussi futile. Des sujets ordinaires peuvent donc se comporter en bourreaux, dès lors qu'ils sont soumis à une autorité.

De l'état autonome à celui d'agent exécutif

De tels résultats bouleversent la communauté scientifique et la société civile. Le premier réflexe est d'essayer d'identifier les biais expérimentaux possibles, mais les multiples réplications de cette expérience, dans de nombreux autres pays, montreront que cette capacité à obéir à une autorité légitime semble se retrouver dans de multiples cultures, et dans des proportions sensiblement identiques. Le second réflexe est d'invoquer la responsabilité des acteurs eux-mêmes, en invoquant la personnalité des sujets de l'expérience : des sanguinaires, des pervers, des abrutis seuls capables de commettre un tel acte.

Or, Milgram montrera que ce n'était pas le cas, ce qui constituera le troisième grand enseignement de son paradigme. En effet, à l'aide de variantes expérimentales d'une ingéniosité simple mais implacable, Milgram prouve qu'un tel comportement d'obéissance provient du contexte dans lequel l'individu se retrouve placé. En effet, lorsque l'autorité se retrouve à distance ou lorsqu'elle perd de sa légitimité, le taux d'obéissance diminue. *A contrario*, lorsque la légitimité de l'autorité est forte, lorsque la victime est faiblement identifiable ou que le sujet se retrouve simple exécutant dans un groupe docile, ce taux d'obéissance augmente. Pour Milgram, la capacité à obéir de l'être humain moderne résulterait du fait que le contexte le placerait en situation d'état « agentique » : celui qui incarne le tortionnaire ne se percevrait plus comme quelqu'un agissant de manière autonome, mais comme un simple agent de l'autorité, par laquelle il accepterait d'être contrôlé. Il agit en considérant que sa responsabilité individuelle n'est pas engagée. Ce passage de l'état autonome, où l'individu se perçoit comme l'auteur, le responsable de ses actes, à celui d'état agentique, où la personne ne se perçoit plus que comme l'agent exécutif d'une autorité, serait obtenu par le contexte expérimental.

Une question actuelle

Là encore, les résultats de Milgram donneront une validité à cette théorie dans la mesure où les variables contextuelles qui ont eu le plus d'impact sur ce comportement d'obéissance, étaient celles manipulant la légitimité de l'autorité, et le degré de proximité physique entre cette dernière et le sujet.

Ce travail de recherche et les résultats qui en résultent sont l’œuvre majeure de Milgram, décédé prématurément à l’âge de cinquante et un ans. Ce paradigme, vieux maintenant de cinquante ans, conserve toute sa valeur théorique. Jerry M. Burger, de l’université de Santa Clara en Californie, a obtenu les mêmes résultats en répliquant l’expérience en décembre 2006. Plus près de nous et chez nous, le documentaire ZoneXtrême montrant une adaptation du paradigme de Milgram sous forme d’un jeu télévisé a mis en évidence que 80 % des personnes en situation de « professeur » ont administré le choix maximum tout en étant observées par des centaines de spectateurs présents sans qu’aucun ne réagisse.

La capacité d’obéissance à l’autorité chez l’homme moderne n’a, semble-t-il, rien perdu de son actualité.

Nicolas Guéguen

L'ANTIPSYCHIATRIE
L'escroquerie de la folie

À la fin des années 1950, le psychiatre américain Thomas Szasz (né en 1920) proclame que la maladie mentale n'existe pas mais participe d'un mythe : aux inquisiteurs de l'Église auraient succédé les psychiatres assurant l'enfermement des sujets indésirables pour le corps social. Sur le mode « qui veut noyer son chien l'accuse de la rage », la finalité arbitraire des pratiques asilaires serait de bâillonner toute contestation des normes en prétextant la folie, notion fantôme tout à fait vide de sens. Pour Szasz, la psychanalyse et les autres psychothérapies participent d'ailleurs de cette répression violente.

Le malade mental, victime émissaire

Dans les années 1960, le psychiatre britannique David Cooper (1931-1986), avec ses confrères Ronald Laing (1927-1989) et Aaron Esterson (1923-1999), lance le terme d'antipsychiatrie. Tous trois préconisent un bouleversement total des pratiques. La psychiatrie doit se renouveler en apprenant de ceux qu'elle désigne comme fous, et qui ne font rien d'autre qu'essayer de préserver leur liberté face aux déterminismes sociaux de tous ordres. D'ailleurs, à la même époque, Gregory Bateson et l'école de Palo Alto considèrent le malade mental comme la « victime émissaire » de sa famille, celui que l'on stigmatise pour masquer la défaillance des relations interpersonnelles et maintenir à tout prix l'équilibre du groupe : A. Esterson et R. Laing défendront des thèses analogues.

Le trio d'antipsychiatres fonde en 1965 la Philadelphia Association : celle-ci promeut des lieux d'accueil qui, dans la lignée du Pavillon 21 précédemment supervisé par Cooper, proposent aux patients de vivre dans une liberté absolue, sur un pied d'égalité avec leurs soignants. Des trois *households* ainsi ouvertes, la plus célèbre sera celle du Kingsley Hall, en banlieue londonienne, jusqu'en 1970. Les usages psychiatriques habituels ne faisant selon lui qu'aggraver les symptômes psychotiques, Laing recommande d'accompagner les patients dans leur

métanoïa (ou transformation psychique et spirituelle) jusqu'à sa résolution spontanée : pour lui, la psychose aiguë non contrariée est donc un processus naturel et, à terme, constructif.

Dans un discours typique du psychédélisme ambiant, Laing prône par ailleurs la consommation de psychotropes pour provoquer des « voyages » hallucinogènes présentés comme bénéfiques, et non pathogènes. Inspirés par l'existentialisme mais aussi par Michel Foucault, dont *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) décrit la médicalisation de la folie et son corollaire de « grand enfermement » comme l'expression d'un pouvoir normatif, Laing et Cooper affichent leur sympathie pour des mouvements politiques d'extrême gauche n'excluant pas le recours à la violence, tel celui d'Herbert Marcuse. Cooper encourage ainsi la « mort de la famille », le pillage des magasins, l'usage des cocktails Molotov, la constitution de cellules communautaires prérévolutionnaires, d'anti-écoles, et d'anti-universités.

La mouvance antipsychiatrique

La mouvance antipsychiatrique a ses partisans dans d'autres pays européens. En Italie, le directeur de l'hôpital psychiatrique de Gorizia, Franco Basaglia (qui néanmoins ne se considère pas comme antipsychiatre), réclame la disparition des communautés thérapeutiques elles-mêmes. Son activisme, au côté du mouvement Psychiatria Democratica fondé par ses élèves, contribuera, en 1978, au renouvellement complet de la politique italienne de santé mentale et à l'abolition de la loi de 1904 régissant l'internement.

En France, la psychanalyste Maud Mannoni invite Cooper et Laing à s'exprimer lors d'un colloque lacanien en 1967, mais prendra ses distances avec eux en affirmant la nécessité de soigner les psychopathologies. L'antipsychiatrie britannique aura finalement moins d'impact dans l'Hexagone, marqué depuis la fin de l'Occupation (ce qui n'est pas un hasard) par la prédominance du désaliénisme ; les médecins du service public se montrent déjà soucieux de repenser la psychiatrie avec, d'une part, la politique de sectorisation initiée depuis 1960 autour du psychiatre Lucien Bonnafé, et, d'autre part, le développement des thérapies institutionnelles, où les patients sont incités à agir sur la structure sociale

de leur établissement (à l'initiative de François Tosquelles, l'hôpital de Saint-Alban fut pionnier en la matière dès 1943).

Audacieux jusqu'à l'outrance, le mouvement antipsychiatrique perd de son impact dès le début des années 1980. Il aura cependant contribué à alimenter, avec vigueur, les éternels débats sur la pertinence de la psychiatrie et la définition de la normalité.

Jean-François Marmion

L'expérience Rosenhan

En 1972, sous l'égide du psychiatre américain David L. Rosenhan, huit pseudo-patients demandent à être admis dans plusieurs unités psychiatriques, prétendant qu'ils entendent une voix. Sitôt hospitalisés, ils font savoir que ce symptôme a disparu et adoptent un comportement naturel. Ils n'en sont pas moins diagnostiqués schizophrènes pour sept d'entre eux, maniaco-dépressif pour le huitième. Ensuite, leur comportement est interprété uniquement selon le diagnostic initial. Tous sont finalement autorisés à rentrer chez eux, après une durée d'hospitalisation moyenne de 19 jours. Le diagnostic n'est pas révisé : ils sont considérés en rémission. Personne, dans les équipes médicales concernées, n'a suspecté la supercherie. En revanche, un quart des autres patients ont exprimé des soupçons…

Dans une seconde étude, des soignants sont avertis que des pseudo-patients vont être hospitalisés dans les trois mois. Cette fois, les psychiatres veillent au grain, et détectent jusqu'à 10 % d'imposteurs parmi leurs nouveaux malades. En réalité, l'annonce était un leurre : aucun faux patient ne s'est présenté. Si elles ne s'inscrivent pas directement dans la mouvance antipsychiatrique, ces recherches démontrent, pour Rosenhan, que les psychiatres sont alors incapables de distinguer clairement qui est sain d'esprit, et qui ne l'est pas.

J.-F.M.

À propos de...

Histoire de la folie à l'âge classique

Histoire de la folie à l'âge classique constitue dès sa parution en 1961 un événement. L'auteur, Michel Foucault, n'est encore qu'un inconnu qui publie là sa thèse principale de doctorat de philosophie. Et c'est l'historien Philippe Ariès, ébloui par le manuscrit, qui le défend et le fait paraître chez Plon. Ce texte, étrange à de nombreux égards, va devenir le point de départ de bien des lectures et de bien des débats… Contesté par les uns, encensé par les autres – et notamment par les tenants de l'antipsychiatrie qui en feront un de leurs livres de chevet – , l'*Histoire de la folie* est un ouvrage atypique et polémique profondément lié aux débats qui agiteront le monde psychiatrique dans les années 1960-1970.

Michel Foucault veut, comme l'indique le titre, faire l'histoire de la folie et non de la psychiatrie, laquelle n'est selon lui qu'un « monologue de la raison sur la folie » qu'elle a réduite au silence : « Il ne s'agit point d'une histoire de la connaissance, mais des mouvements rudimentaires d'une expérience. (…) Faire l'histoire de la folie voudra donc dire : faire une étude structurale de l'ensemble historique – notions, institutions, mesures juridiques et policières, concepts scientifiques – qui tient captive une folie dont l'état sauvage ne peut jamais être restitué en lui-même. »

De quoi part-il alors pour faire « l'archéologie de ce silence[1] » qu'est l'histoire de la folie ? D'abord et surtout des archives brutes, pour les lire sans « préjugé psychiatrique ». Tandis qu'il est lecteur français à l'université d'Uppsala en Suède de 1953 à 1955, M. Foucault a accès à un fonds exceptionnel : la grande bibliothèque de l'université, la Carolina Rediviva, qui reçoit en effet, en 1950, 21 000 livres et documents sur l'histoire de la médecine, du XVIe siècle jusqu'au début du XXe, légués par le docteur Erik Waller. C'est sans doute grâce à ce fonds que naît l'*Histoire de la folie*. Mais outre ces archives, et c'est encore plus étonnant, Foucault s'appuie sur des sources picturales et littéraires : Jérôme Bosch ou Pieter Bruegel à la Renaissance, Racine à l'époque classique, le marquis de Sade, Goya, Nerval, Nietzsche ou Antonin Artaud pour l'époque moderne. Dans le silence de la folie, ces œuvres constituent pour lui un témoignage unique et une voie d'accès privilégiée à l'expérience de la déraison.

Entre conscience tragique et conscience critique

Ce que cherche à montrer Foucault, c'est qu'il n'y a pas une seule réaction possible à la folie et que le regard que l'on porte sur elle dépend de la culture dans laquelle elle s'inscrit. Le fou n'a pas toujours été considéré comme un « malade mental ». Foucault esquisse donc les grandes étapes du rapport de la raison à la folie à partir de la fin du Moyen Âge jusqu'à la naissance de l'asile au XIXe siècle. Il s'attache tout particulièrement à l'âge classique, les XVIIe et XVIIIe siècles, car cette période constitue pour lui le véritable tournant de cette histoire de la folie en Occident en instituant le partage raison/déraison. Pris entre deux événements ou plutôt deux images, la création de l'Hôpital général à Paris en 1656 et la libération des enchaînés par Philippe Pinel à l'hôpital Bicêtre en 1793, c'est l'âge classique qui permet de comprendre comment la folie a pu être réduite aujourd'hui à la maladie mentale et comment s'est structuré l'asile à l'époque moderne.

Pour Foucault, tout commence en fait à la Renaissance. Alors que la lèpre disparaît du monde occidental à la fin du Moyen Âge, une nouvelle inquiétude surgit : le fou devient une figure majeure, comme le montrent l'iconographie de J. Bosch à P. Bruegel mais aussi le motif littéraire et pictural de *La Nef des fous* (Sebastian Brandt, 1494), cette étrange embarcation d'insensés qui hante l'imaginaire du début de la Renaissance. La folie a alors un visage inquiétant et fascinant parce qu'elle paraît incarner un savoir ésotérique : images d'apocalypse, de bestialité, d'une nuit obscure et profonde… Pourtant, dès la Renaissance, un partage apparaît entre cette conscience tragique qui prête à la folie d'inquiétants pouvoirs et une conscience critique qu'incarne la littérature humaniste avec *l'Éloge de la folie* d'Érasme. La folie n'est plus pour celle-ci une manifestation cosmique, la découverte d'autres mondes, mais bien plutôt un égarement et a trait aux faiblesses et aux illusions des hommes : « Celui-ci, plus laid qu'un singe, se voit beau comme Nirée (…) ; cet autre croit chanter comme Hermogène, alors qu'il est l'âne devant la lyre et que sa voix sonne aussi faux que celle du coq mordant sa poule[2]. » Cette expérience de la folie prend la forme d'une satire morale. Ce divorce est important car cette conscience critique de la folie, où l'homme est

confronté à sa vérité morale et à sa nature, va dès lors être mise en lumière tandis que la folie sous ses formes tragiques et cosmiques va être occultée.

Si la Renaissance avait donné la parole aux fous, l'âge classique va les réduire au silence. La création de l'Hôpital général à Paris en 1656 fait donc date en ce qu'elle inaugure pour Foucault l'ère du « grand renfermement ». Désormais, le fou est interné aux côtés des oisifs, des débauchés, des vénériens, des homosexuels, des délinquants, des marginaux et des mendiants dans des centres qui visent à redresser et à faire travailler ceux qui pèsent comme une charge pour la société. La folie est désormais réduite à la déraison et se fond de ce fait avec tout ce qui marque un écart par rapport à la norme sociale. Foucault montre que l'internement à l'âge classique n'a donc pas une visée médicale, mais un objectif à la fois moral, social et économique. Pourtant, à la fin du XVIIIe siècle, la pratique généralisée de l'internement apparaît comme une erreur économique et l'on décide de remettre sur le marché du travail tous ceux qui peuvent l'intégrer. Les fous se retrouvent désormais seuls internés : la médicalisation de la folie est alors possible.

L'asile, lieu de l'uniformisation morale

L'autre événement clé de cette histoire de la folie est alors, en 1793, la décision prise d'ôter leurs chaînes aux aliénés de l'hôpital Bicêtre par Philippe Pinel, l'illustre ancêtre de la psychiatrie. D'après la légende, Georges Couthon, un fidèle de Robespierre, visite Bicêtre, qui est à ce moment le principal centre d'hospitalisation des insensés, car il veut savoir si parmi les fous que souhaite libérer Pinel ne se cachent pas des suspects. Paralytique, G. Couthon quitte sa chaise pour se faire porter à bras d'hommes et est pris d'horreur et de peur face au spectacle des fous. Il s'étonne de ce que Pinel souhaite délivrer ces « animaux », mais accepte tout en le mettant en garde contre sa présomption. G. Couthon parti, Pinel peut alors accomplir sa pieuse besogne en libérant les fous de leurs chaînes. Selon la légende, il commence par un capitaine anglais, le plus dangereux de tous. Pinel l'exhorte à être raisonnable et, miracle, sitôt libéré, l'aliéné n'aura plus aucun accès de fureur.

On sait que cette histoire de l'humanisme pinélien est un mythe assez éloigné de la vérité historique et Foucault ne l'ignore pas non plus. Il montre que, avec Pinel, l'asile s'inscrit dans une vision conformiste et

devient le lieu de l'uniformisation morale et sociale : « C'est bien de ce mythe qu'il faut parler lorsqu'on fait passer pour nature ce qui est concept, pour libération d'une vérité ce qui est reconstitution d'une morale, pour guérison spontanée de la folie ce qui n'est peut-être que sa secrète insertion dans une artificieuse réalité. » Au sein de ces asiles où le fou se retrouve enfin seul, la folie se constitue désormais comme maladie mentale. Et si le fou est libéré de ses chaînes, il est maintenant asservi au regard médical. Mais que cache au fond cette médicalisation de la folie ? Pour Foucault, plus qu'on ne le croit : « L'asile de l'âge positiviste (…) n'est pas un libre domaine d'observation, de diagnostic et de thérapeutique ; c'est un espace judiciaire où on est accusé, jugé et condamné (…). La folie sera punie à l'asile, si elle est innocentée au dehors. Elle est pour longtemps, et jusqu'à nos jours au moins, emprisonnée dans un monde moral. » Mais, d'après le philosophe, l'âge classique pas plus que le XIXe siècle positiviste ne sont parvenus à faire taire complètement la folie. Et c'est avec de grands accents lyriques qu'il célèbre (de manière malheureusement allusive) les œuvres fulgurantes de Goya, Hölderlin, Nerval, Nietzsche ou A. Artaud.

Quel accueil est-il fait à ce livre brillant mais touffu, dense et difficile ? M. Foucault s'est plaint de ce qu'il n'ait pas reçu au moment de sa parution beaucoup d'écho. C'est oublier sans doute les beaux articles que lui consacrent Maurice Blanchot, Roland Barthes ou Michel Serres. Gaston Bachelard pour sa part lui écrira une lettre très bienveillante pour saluer son « grand livre ». Mais il est vrai que la réception de l'*Histoire de la folie* reste dans un premier temps assez restreinte. C'est après l'immense succès que rencontre la parution de *Les Mots et les Choses* en 1966 qu'un plus large public se tournera vers l'*Histoire de la folie*. La publication en 1964 d'une édition abrégée dans la collection « 10/18 » contribue sans doute également à cette diffusion. C'est malheureusement cette édition réduite (et donc partielle) qui sera traduite en anglais en 1965 et fera connaître Foucault à l'étranger.

« Conception idéologique » et « psychiatricide »

Les historiens de la psychiatrie ne manquèrent pas d'opposer une certaine résistance à l'ouvrage. Ils dressèrent une longue liste d'erreurs de dates ou d'interprétation, et mirent en cause le choix des archives utilisées par le philosophe : on l'accusa de plier les données historiques à ses thèses. Les historiens Pierre Morel et Claude Quétel, dans *Les Médecines de la folie* (Hachette, 1985), soutinrent ainsi, statistiques à l'appui, que le grand renfermement dont parle M. Foucault, a plutôt eu lieu au XIXe siècle qu'au XVIIe siècle.

La réaction des psychiatres – on ne s'en étonnera pas – fut violente et hostile. L'éminent psychiatre Henri Ey, qui s'inscrivait dans l'héritage pinélien, n'hésita pas à parler, à l'occasion d'un colloque qui eut lieu à Toulouse en décembre 1969, de « conception idéologique » menant à un véritable « psychiatricide ». Il faut dire que la psychiatrie se voyait contestée à l'intérieur de ses propres rangs par le mouvement de l'antipsychiatrie qui, par un tout autre cheminement que Foucault, récusait également la notion de maladie mentale. Les antipsychiatres allaient naturellement porter un très grand intérêt à l'ouvrage. Quel sera le rapport du philosophe avec ce mouvement contestataire ? Il s'en rapprochera à partir de 1968 et fera même inviter David Cooper au Collège de France pour une série de conférences. Il fréquente également Franco Basaglia. Mais, comme le note son biographe Didier Eribon, « jamais son engagement dans l'activisme militant qui va se développer autour de l'asile ne prendra les formes qu'il donnera à ses interventions sur la question pénitentiaire. Il ne prendra pas vraiment part aux mouvements et se contentera de les accompagner d'un peu loin, de les encourager tout au plus[3] ».

Il faut dire que la « captation » du livre par l'antipsychiatrie simplifie grossièrement son enjeu. Là où Foucault avait livré une étude structurale liant les aspects philosophique, historique, politique, économique et scientifique, on ne lit plus que la dénonciation de l'oppression exercée par le pouvoir psychiatrique. Mais si cette interprétation univoque de la folie froisse quelque peu le texte original, il reste qu'elle va bien dans le sens de l'évolution de la pensée générale de l'auteur. Et d'ailleurs, lorsqu'il revient sur la psychiatrie dans ses cours au Collège de France à la fin de l'année 1973 et au début de 1974, c'est bien pour l'analyser comme un savoir qui est un instrument de pouvoir du psychiatre sur le malade[4].

Gladys Swain et Marcel Gauchet dans *La Pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution asilaire* (Gallimard, 1980) font, près de vingt ans après la publication de l'ouvrage, une interprétation tout à fait opposée à celle de Foucault, même s'ils ne s'attaquent pas explicitement à lui : ils voient dans l'instauration de l'asile un projet d'intégration et la volonté démocratique et égalitariste de considérer les malades mentaux comme des hommes à part entière. On peut néanmoins se demander si cette lecture est réellement moins idéologique que celle de Foucault…

Que reste-t-il alors aujourd'hui de *Histoire de la folie à l'âge classique ?* S'il est difficile de mesurer l'impact réel de ce livre sur la pratique psychiatrique, de nos jours dominée par la pharmacologie, l'analyse foucaldienne fait date dans l'histoire des idées en remettant en question des pratiques lourdes qui semblaient aller de soi. En se refusant à réduire la folie à une manifestation pathologique, il obligea également la société tout entière à interroger son rapport à la norme et à ceux que l'on nomme pudiquement les « malades mentaux ».

Catherine Halpern

Une autre histoire de la folie

Déjà auteur d'une fresque sur la psychiatrie, l'historien Claude Quétel (*Histoire de la folie*, Tallandier, 2009) s'attaque à un nouveau thème qui reprend et déborde le précédent : l'histoire de la folie, et du regard porté sur elle par la société, les autorités, les médecins.

La thèse la plus vigoureusement soutenue dans l'ouvrage est que, contrairement à ce que l'auteur qualifie d'« évangile selon Foucault », on n'a jamais voulu punir ou enfermer les malades mentaux à l'âge classique. Le fameux Hôpital général de Paris, dont l'ouverture au milieu du XVIIe siècle, aurait inauguré l'ère d'un « Grand renfermement » politique, fait ici l'objet d'un morceau de bravoure : loin de servir de dépotoir aux sujets indésirables au corps social et abusivement taxés de folie, il visait les mendiants, de plus en plus nombreux, accusés de fainéantise et de parasiter la société, d'apporter des maladies, de vivre sans religion… Mais les fous, eux, devaient rester dehors ! Pas question de s'encombrer d'incurables dans des locaux surpeuplés, qui d'ailleurs n'étaient pas voués à soigner qui que ce soit (et dont la gestion impossible entraînera une faillite rapide). Les personnages en marge de la société, y compris les sorciers par exemple, étaient châtiés précisément parce qu'on les supposait sains d'esprit, et conscients de leurs actes pleinement assumés.

Les fous, qui n'étaient pour rien dans leur comportement inadapté, se voyaient épargnés. Seuls les plus dangereux d'entre eux étaient reclus, par peur de la récidive et non par punition. Et encore : dans des prisons peu nombreuses, bringuebalantes et mal surveillées. L'amalgame entre fous et asociaux dénoncé par Foucault n'aurait donc jamais existé, non plus que la confusion entre folie philosophique (celle des extravagants, des peccamineux, des impies…) et folie médicale (celle des déments, des idiots…), clairement dissociées depuis Hippocrate. Au final, la prise en charge de la folie à l'âge classique aurait été marquée par une « absence de politique frappante » se résumant à quelques mots : « pragmatisme, manque de moyens, indifférence ». Et Foucault se serait livré à un travail d'historien contestable : dates erronées, témoignages et documents tronqués ou partiaux pour faire coller les événements à la vision de l'auteur, c'est-

à-dire à un « mythe »… Si Claude Quétel a clairement une dent contre son prédécesseur, ses arguments méticuleux sont suffisamment étayés pour nourrir une vraie réflexion. Et cette partie polémique voisine avec de longs développements tout aussi intéressants sur les XIXe et XXE siècles, où apparaît combien le discours sur la folie aura souvent véhiculé une idéologie, y compris dans les milieux médicaux… Et au détriment des malades.

Jean-François Marmion

---

1 Préface de 1961 à *Histoire de la folie à l'âge classique*, *in* M. Foucault, *Dits et Écrits*, vol. I, Gallimard, 2001.

2 Érasme, *Éloge de la folie*, éd. Flammarion, 2001.

3 D. Eribon, *Michel Foucault*, Flammarion, 1991.

4 M. Foucault, *Pouvoir psychiatrique*. Cours au Collège de France, 1973-1974, Seuil, 2003.

JACQUES LACAN

L’inconscient est structuré comme un langage

Étourdissant génie ou charlatan nébuleux, Jacques Lacan, le plus célèbre psychanalyste français, a suscité les réactions les plus extrêmes. Sa tentative de marier freudisme et structuralisme s’est exprimée dans une œuvre aussi foisonnante que difficile.

« Le nom-du-père est le signifiant qui dans l’autre en tant que lieu du signifiant est le signifiant de l’autre en tant que lieu de la loi » (Lacan, *Écrits*).

La lecture des textes de Jacques Lacan (1901-1981) ne peut que laisser perplexe le néophyte. Une écriture maniérée, des formules énigmatiques, des jeux de mots, parfois quelques formules mathématiques… C’est à une quête quasi initiatique que doit se livrer le lecteur des *Écrits* et des *Séminaires*. Avec une incertitude : le jeu en vaut-il la chandelle ? Existe-t-il derrière cette prose baroque et obscure une construction théorique solide et intelligible ?

Une métaphysique de l’inconscient

Le projet de Lacan, c’est d’abord la tentative – plusieurs fois remaniée – de faire du freudisme une théorie scientifique de l’inconscient. Lacan n’a rien écrit à propos des centaines de patients qu’il a eus en cure (on pourrait dire que de ses patients, il n’en a cure…). Ses principales sources d’inspiration se trouvent dans la philosophie, la linguistique et les mathématiques. Et, bien sûr, dans l’incessante relecture de Sigmund Freud. Il s’inspire de la philosophie (Hegel et Heidegger) pour construire une sorte de « métaphysique » de l’homme comme « sujet désirant », mû par un « manque-à-être ». Il voudrait aussi transposer au domaine de l’inconscient la méthode linguistique structurale, comme Claude Lévi-Strauss l’a fait pour l’anthropologie.

Cette quête est marquée par différentes étapes, qui forment les piliers du lacanisme.

Le stade du miroir

Après sa thèse, *La Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932), la première intervention notable de Lacan est sa conférence de 1936, intitulée « Le stade du miroir », qui est sa première contribution novatrice. Lacan a emprunté l'idée à Henri Wallon, en lui donnant une autre signification.

Le stade du miroir désigne la période – entre 6 et 18 mois – où l'enfant prend conscience de sa propre identité. Cette période marque l'accès à la fonction symbolique. La fonction symbolique (S) est la capacité à structurer un imaginaire – fait d'images morcelées, de sentiments désordonnés – par le langage. À partir de cette dichotomie, Lacan élaborera son célèbre triptyque « réel, symbolique, imaginaire ».

Le réel, le symbolique et l'imaginaire

Après une phase hégélienne, Jacques Lacan se convertit au structuralisme vers 1953. C'est à cette date qu'il introduit le célèbre triptyque « réel, symbolique, imaginaire », autour duquel va s'organiser sa pensée.

Le réel est inconnaissable (par exemple, personne ne sait qui est vraiment mon père). L'imaginaire représente l'ensemble des images chaotiques individuelles (mon père imaginaire est l'image fantasmatique du père que je porte en moi). Le symbolique est l'imaginaire institué et codifié par la société (le père symbolique, c'est la figure de la loi et de l'autorité.)

A.W.

Le mariage du structuralisme et du freudisme

À partir des années 1950, Lacan va chercher à importer le structuralisme dans l'étude de l'inconscient, ainsi que son ami Lévi-

Strauss l'a fait quelques années plus tôt pour l'anthropologie. La synthèse lacanienne entre structuralisme et freudisme tient en une formule célèbre : « L'inconscient est structuré comme un langage. »

Qu'est-ce que cela signifie ? Pour Ferdinand de Saussure, père de la linguistique structurale, le langage est un ensemble de signes divisés en un signifiant (le support acoustique du signe) et un signifié (le concept dont est porteur le signe). Lacan transpose cette idée d'une structure du langage à une structure de l'inconscient faite de signes associés entre eux. L'inconscient est conçu comme « une chaîne de signifiants ». Ainsi, dans l'inconscient, le père réel prend la forme d'un concept très général, « père », qui peut être lié, par le jeu des associations entre signifiants et signifié, au « phallus » ou « nom-du-père ». Car ce n'est pas le père réel qui compte pour l'inconscient, c'est le symbole général de toute paternité qui renvoie non seulement au phallus, mais aussi à l'interdit, à la loi, etc.

Le jeu des métaphores et des métonymies autorise de tels déplacements de sens effectués dans l'inconscient. Ces correspondances sont sans fin, et donnent évidemment crédit aux nombreux jeux de mots plus ou moins subtils (la « père-version », le « père-sévère ») dont Lacan est friand. Ceux-ci ne seraient pas des jeux gratuits de l'esprit, mais renverraient à des significations inconscientes plus profondes. Résultat : l'inconscient, « ça parle ».

Une algèbre de l'inconscient

La tentative de Lacan pour construire une véritable « algèbre » de l'inconscient prendra une nouvelle forme au début des années 1970. Féru de mathématique et de topologie, il tente de construire une sorte de modélisation mathématique des instances psychiques. Il introduit des concepts comme ceux de « mathème » (sur le modèle des mythèmes de Lévi-Strauss) puis de « nœuds borroméens » (ensemble de trois cercles noués entre eux, de sorte que la coupure de l'un sépare les deux autres)…

Cela donne un mélange curieux entre topologie, psychanalyse et linguistique – le tout servi dans une langue de plus en plus métaphorique et autoréférentielle. Tel est le lacanisme des années 1970.

Les propos des Séminaires ne furent jamais limpides. Au fil du temps, ils deviendront de plus en plus obscurs et insondables, laissant au commentateur un espace d'interprétation sans limite…

Lacan s’est imposé comme la figure principale de la psychanalyse française d’après-guerre. En 1964, après la scission du mouvement psychanalyste français, il crée l’École freudienne de Paris, qui deviendra, jusqu’à sa dissolution en 1980, le principal lieu d’élaboration du lacanisme.

Lacan était un personnage baroque et flamboyant. Mondain, joueur, séducteur, avide de gloire et d’argent, il s’est imposé comme un maître à penser, qui a subjugué tout un aréopage d’intellectuels et une véritable cour d’adeptes. Le lacanisme a pu ressembler à une secte rassemblée autour d’un gourou. Lacan, sur la fin de sa vie, pratiquait auprès de certains patients des séances courtes (parfois trois minutes à peine). À partir des années 1980, le lacanisme va se séparer en une multitude de chapelles et sous-groupes qui vont se disputer sur l’interprétation de la pensée du maître.

Achille Weinberg

FRANÇOISE DOLTO
Le sacre de l'enfant

Cela fait maintenant plus de vingt ans que Françoise Dolto (1908-1988) est partie « jouer au Scrabble avec Lacan », comme elle l'avait dit en matière de boutade. Au moment de sa disparition, un concert unanime et ému, de François Mitterrand à Georges Marchais, salue la grande dame de la psychanalyse française, l'humaniste, qui savait partager avec tous, surtout avec les parents et les éducateurs, son écoute passionnée du langage de l'enfant. Dix ans plus tard, en 1998, les célébrations dans la grande presse et dans les revues spécialisées sont tout aussi élogieuses, et il semble désormais acquis que F. Dolto a révolutionné la façon de penser l'enfant, et par conséquent l'éducation.

Aujourd'hui, des voix discordantes se font entendre. Elles émanent d'un courant de critiques violentes de la psychanalyse en général, de son hégémonie dans le champ de la psychothérapie et de la pédagogie. La méthode Dolto n'échappe pas à ces jugements : « Et si Dolto s'était trompée ? », s'interroge *Elle* dans un récent numéro. La génération Dolto, ces enfants devenus adultes, interroge ses éducateurs, qui ont appliqué aveuglément la bonne parole. Au-delà de ces querelles, le temps est peut-être venu d'historiciser le personnage, son œuvre et son héritage.

L'illusion biographique

Bien que la matière ne manque pas, l'entreprise s'avère délicate. Ses amis, ses collaborateurs, ses enfants et surtout elle-même ont contribué à construire l'image quasi héroïque d'une femme libre, qui s'est arrachée à son destin bourgeois pour devenir une clinicienne géniale au service de la cause des enfants. À la fin de sa vie, Dolto a multiplié les écrits[1] qui participent largement de ce que Pierre Bourdieu a nommé « l'illusion biographique[2] ». Il entendait par là dénoncer l'idée qu'une vie est un ensemble cohérent et orienté, dont l'autobiographie pourrait rendre raison en dégageant une logique à la fois rétrospective et prospective (qui se traduit par des expressions comme « dès mon plus jeune âge… », « dès

lors, je devins… », « je me consacrai à… », etc.). Et, à ce petit jeu, il faut bien reconnaître que Dolto a été championne.

N'ayant sans doute pas lu Bourdieu, et en tant que psychanalyste, elle revendiquait d'ailleurs hautement le récit de vie comme un devoir, et déplorait que Jacques Lacan s'y soit soustrait. Celui qu'elle nous propose est donc une narration subjective, qui révèle et occulte tout à la fois, avec ses points aveugles et ses fulgurances. Nous découvrons une petite fille très intelligente, qui observe la névrose familiale, qui comprend pourquoi les enfants sont malades, ont mal au ventre, vomissent, et se désole que les grandes personnes n'y voient goutte. À sept ans, elle met en mots cette intuition et déclare à sa famille ébahie : « Quand je serai grande, j'aurai un métier, je serai médecin d'éducation. » Lorsque sa sœur aînée meurt d'un cancer (en 1920, Françoise a douze ans), elle ne tient pas rancune à sa mère, qui lui reproche de n'avoir pas assez prié pour qu'un miracle s'accomplisse et regrette qu'elle ne soit pas morte à la place de cette enfant tendrement chérie. Françoise comprend sa détresse et la soutient, devenant alors, selon ses propres termes, psychanalyste, pour sauver sa mère. Elle nous narre enfin son long combat pour échapper au projet parental : devenir une épouse et une mère qui sait tenir son rang et sa maison. De ses études, elle parle fort peu. Il y a d'abord Mademoiselle, sa préceptrice, puis des séjours pas très assidus dans un cours privé. En fait, elle se considère plutôt comme une autodidacte, ce qui explique peut-être l'image dévalorisée qu'elle diffusera de l'école. Elle devient bachelière à seize ans, malgré les efforts déployés par sa mère pour l'en empêcher, une bachelière ne pouvant que mal tourner ! En revanche, elle s'étend longuement sur l'une de ses passions : la TSF. Celle qui va devenir célèbre grâce à la radio a fabriqué, à l'âge de dix ans, un poste à galène et appris le morse, ce qui lui permet d'épater ses frères et toute sa famille, lorsqu'elle leur annonce des nouvelles qu'ils ne connaissent pas encore. Enfin, ce n'est qu'à vingt-quatre ans, en 1932, qu'elle peut réaliser son rêve : commencer ses études de médecine, en même temps que son frère Philippe, de cinq ans plus jeune qu'elle, qui s'est engagé à la chaperonner. Leurs chemins sont dès lors tout à fait parallèles. Ils vont croiser celui de l'histoire de la psychanalyse française, et, pour Françoise, s'y confondre.

Le temps de la formation

Trois personnages vont marquer la formation intellectuelle et professionnelle de Françoise Marette[3] : René Laforgue, Édouard Pichon et Sophie Morgenstern. Au cours de ses études de médecine, Françoise se lie d'amitié avec Marc Schlumberger. Ce dernier, déjà analysé à Vienne par Herman Nunberg, l'ouvre à un univers inconnu : il lui parle de l'expérience pédagogique d'Alexander Neill à Summerhill[4], lui fait lire Freud et connaître Laforgue. Ce dernier est le fondateur du mouvement psychanalytique français, le premier médecin psychiatre psychanalysé. Lorsque Françoise commence son analyse avec lui, en 1934, cet Alsacien est un praticien à la mode, qui traîne une réputation de clinicien génial mais aussi d'arriviste, très intéressé par l'argent. Avec elle, cependant, il va se montrer généreux, baissant ses tarifs lorsqu'elle ne peut plus assurer, et lui obtenant une bourse de la princesse Marie Bonaparte, qui vient alors de fonder l'Institut de psychanalyse.

Les mentors

Nous sommes aux temps héroïques de l'introduction de la psychanalyse en France, et si les pratiques de Laforgue ne semblent pas très orthodoxes, elles ne le sont pas moins que celles de la plupart de ses confrères. La cure dure trois ans, ce qui est très long pour l'époque. Dolto, si prolixe sur certains éléments de sa vie, en parle assez peu, sinon pour dire qu'elle n'y comprenait rien, que cependant R. Laforgue l'a beaucoup aidée, et qu'il lui aurait confié au terme de cette cure qu'il n'avait jamais si bien travaillé qu'avec elle. Elle en gardera néanmoins un sentiment d'inachevé, qui la conduira à faire plusieurs contrôles avec de très grands noms de la psychanalyse : Hans Hartmann, Angel Garma, René Spitz, Rudolf Loewenstein et Sophie Morgenstern pour le travail auprès des enfants.

Françoise Dolto commence à se former auprès de cette dernière lors de son stage d'externat dans la clinique de neuropsychiatrie infantile de Georges Heuyer. Dans cette institution, au climat lourdement constitutionnaliste, S. Morgenstern tente, grâce à la psychanalyse, d'aborder l'enfant ou l'adolescent perturbé autrement, de l'écouter, de le comprendre et d'essayer de le guérir. Elle met au point une technique d'interprétation du dessin auprès d'un enfant mutique, qu'elle transmet à la jeune externe. Ce n'est que très tardivement que Dolto reconnaîtra ce qu'elle lui doit. Au Congrès mondial de psychiatrie de 1950, lorsque sont

présentés les résultats d’une grande enquête rétrospective visant à savoir ce que sont devenus les enfants qui fréquentaient la consultation de G. Heuyer dans les années 1930, elle ne se montre pas très tendre à l’égard de la technique conduite par S. Morgenstern et de ses résultats, pas plus probants que ceux des traitements neuro-endocriniens. Elle critique, avec Serge Lebovici, la « bonne grand-mère » et son maniement, insuffisamment strict, du transfert. S. Morgenstern, juive et polonaise, s’est suicidée en 1939, lors de l’entrée des Allemands dans Paris.

Enfin, le troisième mentor de Dolto est un personnage haut en couleurs ! Édouard Pichon, pédiatre, psychanalyste et grammairien est, comme R. Laforgue, l’un des pionniers du groupe français. Maurassien, catholique traditionaliste, partisan de la peine de mort, il n’a pas absolument le profil qu’on imagine d’un adepte de la doctrine freudienne, subversive et athée[5]. Il critique les féministes, qu’il nomme par dérision des « homministes », et conseille de couper ras les cheveux des petits garçons pour qu’on ne les confonde pas avec les filles. C’est cependant auprès de lui, dans son service de l’hôpital Bretonneau, qu’elle va apprendre qu’il faut parler aux bébés, et recueillir les matériaux de sa thèse de médecine : *Psychanalyse et pédiatrie*, qu’elle soutient en 1939. Selon elle, la plupart de ses collègues médecins auraient ri de ce travail, qu’elle doit publier à compte d’auteur. En tout cas, la voilà médecin, spécialiste des pipis au lit et des bébés vomisseurs, certes, mais médecin. Elle ouvre son cabinet le 1er septembre, juste avant la déclaration de guerre. La voilà aussi membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris. Une autre vie commence.

La « doltoïsation » de la société

Après le décès de Pichon, Françoise Dolto reprend la consultation de l’hôpital Trousseau, qu’elle va tenir jusqu’en 1978. Elle y forme des médecins, de jeunes psychologues et psychanalystes, qui observent, fascinés, sa technique singulière. Elle travaille aussi dans le premier centre psychopédagogique, au lycée Claude-Bernard. Un nouveau paradigme est en train d’apparaître, qu’elle va largement contribuer à diffuser avec sa collègue Maud Mannoni : si l’enfant ne réussit pas à l’école, ce n’est pas parce qu’il est idiot, c’est parce qu’il souffre. L’aider à découvrir la cause de cette souffrance peut contribuer à lever l’inhibition

scolaire. Dans cette logique, elle soutient activement le mouvement de l'école nouvelle et de la pédagogie institutionnelle.

De 1939 à 1971, elle écrit beaucoup d'articles, de conférences, mais assez peu dans des revues spécialisées. Suivant la voie tracée par Laforgue, elle cherche à élargir le champ de pénétration de la psychanalyse dans la presse féminine (*Elle*), catholique (*Les Études carmélitaines* du père Bruno de Marie-Jésus) ou psychopédagogique (*L'École des parents*, *L'Enfant et nous*). Cette période voit aussi les déchirements du groupe psychanalytique français, qui aboutissent aux deux scissions de 1953 et de 1963. Dolto est toujours dans le clan des libéraux, fondant d'abord, en 1953, la Société française de psychanalyse avec Daniel Lagache et Juliette Favez-Boutonier, bientôt rejoints par J. Lacan, puis suivant celui-ci en 1963, après ce qu'il nomme « l'excommunication », dans la création de l'École freudienne de Paris.

Mais c'est à partir de 1971 que sa notoriété commence, avec la parution simultanée de sa thèse et du *Cas Dominique*, un adolescent psychotique dont Dolto interprète les propos mais aussi les dessins et les modelages. Elle va exploser littéralement grâce à ses émissions sur France Inter, qui donneront lieu aux trois volumes de *Lorsque l'enfant paraît*. L'importance primordiale accordée au langage, y compris celui du corps, et l'accent mis non plus sur l'obéissance mais sur l'épanouissement de l'enfant, sont en résonance parfaite avec l'anti-autoritarisme ambiant depuis 1968 : on parlera de « doltoïsation » de la société pour désigner cette lame de fond. En 1979, elle crée la première Maison verte, destinée aux enfants de moins de 3 ans, pour favoriser leur adaptation à la vie sociale et pour aider les parents à apprendre leur métier de parents. Sa trajectoire, jusqu'à sa mort en 1988, appartient autant à l'histoire culturelle et sociale du XXe siècle qu'à celle de la psychanalyse.

Annick Ohayon

---

1 F. Dolto, Enfances, 1986, rééd. Seuil, coll. « Points », 1999, et *Autoportrait d'une psychanalyste*, 1934-1988, 1989, rééd. Seuil, coll. « Points », 2001.

2 P. Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986.

3 Elle n'a pas encore rencontré celui qui va devenir son époux, Boris Dolto.

4 Summerhill est une école expérimentale fondée par Alexander S. Neill où les enfants sont libres d'apprendre ou de ne pas apprendre.

[5] Françoise Dolto, elle-même profondément croyante, publiera notamment *L'Évangile au risque de la psychanalyse*, 2 vol., Seuil, 1977-1978.

LE DÉVELOPPEMENT DES PSYCHOTHÉRAPIES
Diversification des courants et des pratiques

Il est d'usage d'affirmer que l'idée même de « psychothérapie » remonte à la nuit des temps. Pour autant le terme est récent, et a désigné des théories et pratiques très variées. La première utilisation du mot « psychothérapie » date de 1872, sous la plume de l'aliéniste britannique Daniel Hack Tuke (1827-1895). Dans *Illustrations of the Influence of the Mind upon the Body in Health and Disease* (Illustrations de l'influence de l'esprit sur le corps dans la santé et la maladie), il plaide pour une étude scientifique du pouvoir thérapeutique de « l'imagination », que les médecins, selon lui, connaissent et utilisent depuis longtemps.

De fait, tout en innovant sur le plan linguistique, l'aliéniste se relie à une histoire médicale remontant à la deuxième moitié du XVIIIe siècle : celle de la prise en charge de l'aliénation mentale sous la forme du « traitement moral », et du constat des effets de l'esprit sur le corps. Souvent vu comme l'une des origines de la psychothérapie, ce traitement moral désigne une prise en charge par les vertus de la parole persuasive plutôt que par la contention. Toutefois, dans la réalité, le rapport entre nombre de soignants et de soignés limite sa mise en œuvre au cours du XIXe siècle.

Les états de conscience modifiés

Parallèlement au traitement moral, le médecin allemand Franz-Anton Mesmer (1734-1815) prône les effets d'un fluide mystérieux supposément contenu dans l'être vivant et dotant ce dernier d'une force thérapeutique spécifique, le « magnétisme animal ». Bien que cette théorie soit contestée dès ses débuts, nombreux sont ceux qui se passionnent pour les effets déclenchés par les adeptes de Mesmer au sein de leur clientèle (convulsions, guérisons spontanées, crises hystériques…). Apparues au cours du XIXe siècle, les notions d'hypnose et de suggestion réinterprètent ce magnétisme mesmérien en termes d'états de conscience modifiés. Pour

le médecin nancéen Hippolyte Bernheim (1840-1919) par exemple, il s'agit d'un état physiologique proche du sommeil, que le thérapeute averti manipule afin de traiter toute une série d'états psychologiques et physiques, réalisant par là une « psychothérapie ».

Si la psychothérapie se confond un temps avec la pratique de l'hypnose et de la suggestion, d'autres formes, présentées comme rationnelles, lui sont rapidement opposées, tant et si bien qu'on peut parler autour de 1900 d'une querelle entre « médecins-hypnotiseurs » et « médecins-raisonneurs ». Ces divergences n'entravent nullement la diffusion de la psychothérapie dans l'Europe entière et en Amérique du Nord, un succès qui doit sans doute beaucoup à la diversité des procédures mises en œuvre. Apparaissent des revues spécialisées et des sociétés savantes, et la psychothérapie figure régulièrement aux côtés des traitements somatiques dans l'offre des cliniques privées destinées aux « nerveux » issus des classes aisées.

L'effritement de la psychanalyse

Alors que le traitement moral des origines s'adressait aux aliénés, la psychothérapie est envisagée avant tout comme un moyen curatif adapté aux malades nerveux autour de 1900. De même, la psychanalyse est longtemps considérée comme un traitement adapté aux seuls névrosés.

Dès le début du XXe siècle, la notion de psychothérapie coexiste en effet avec celle de psychanalyse. Les deux termes et les pratiques qu'ils recouvrent demeurent en partie liés.

Ainsi, des années 1950 aux années 1970, au moment même où la psychanalyse jouit d'un statut de référence forte au sein de la psychiatrie, la psychothérapie renvoie le plus souvent à une pratique dite d'inspiration psychanalytique.

Le foisonnement des années 1980

Dans les années 1970, on assiste cependant à un effritement de l'hégémonie de la référence psychanalytique et du monopole médical sur l'exercice de la psychothérapie. Les étapes de cette évolution sont les suivantes :

• À partir des années 1970, de nouveaux courants psychothérapeutiques, comme la théorie systémique ou la thérapie cognitivo-comportementale, établissent leur légitimité au sein de la psychiatrie.

• Avec le foisonnement de nouvelles approches dites du « potentiel humain » (qui se situent pour l'essentiel en dehors du champ de la santé mentale), la notion de développement personnel tend à se substituer à celle de traitement psychothérapeutique. L'idée qu'il n'est pas nécessaire d'être « malade » pour entreprendre une psychothérapie, déjà présente dans la psychanalyse, gagne ainsi en audience. De plus, le savoir psychopathologique des médecins et des psychologues cesse d'apparaître comme une base indispensable à l'exercice de la psychothérapie.

• Les psychologues cliniciens, profession apparue dans l'immédiat après-guerre, revendiquent avec un succès croissant le droit de pratiquer la psychothérapie de manière autonome. Parallèlement, d'autres professionnels, universitaires ou non, s'organisent dès les années 1980 pour réclamer de tels droits dans le cadre d'associations de psychothérapeutes.

• La diversification des courants psychothérapeutiques, comme des professionnels jugés aptes à les mettre en œuvre, se voit reconnue dans les réglementations adoptées à partir de la fin des années 1980 dans nombre d'États européens. Si le principe est acquis, les critères de reconnaissance suscitent en revanche de vives controverses. Or, ces débats se déroulent aujourd'hui dans un contexte où les règles en vigueur dans le champ de la santé se trouvent profondément modifiées, d'une part avec la légitimité de la « médecine centrée sur la preuve » (évaluation de l'efficacité), d'autre part avec les exigences du « *new public management* » (qualité, normalisation, économicité). Ainsi, à l'avenir comme par le passé, la psychothérapie se voit conditionnée par les normes de son temps.

Vincent Barras et Catherine Fussinger

Santé mentale et neuroleptiques

Au cours de la seconde moitié du XXe siècle, plusieurs facteurs concourent à établir la psychothérapie à la place qui est la sienne aujourd'hui dans la société occidentale. Par exemple, en augmentant le nombre de professionnels en activité dans ce que l'OMS désigne, dès 1948, comme le champ de la « santé mentale », le développement de l'État social établit les conditions permettant une individualisation des prises en charge.

Quant à la découverte des neuroleptiques au début des années 1950, elle permet d'envisager un suivi psychothérapeutique des malades psychotiques qui ne se limite pas à des expériences d'avant-garde. Ces deux éléments ont joué un rôle important dans l'expansion et la démocratisation qu'a connue la psychothérapie ces cinquante dernières années.

V.B. et C.F.

DÉPASSIONNER LE DÉBAT SUR L'AUTISME

Rencontre avec Jacques Hochmann

L'autisme est un sujet explosif. Jusqu'au début des années 1980, des psychanalystes de renom défendaient l'idée que l'enfant autiste se barricadait dans un monde intérieur pour se protéger de la froideur affective de ses parents, et particulièrement de sa « mère froide ». Dans cette perspective, l'autiste était psychotique, coupé de la réalité. Aujourd'hui, l'hypothèse neurodéveloppementale est privilégiée : pour des causes méconnues mais incluant sans doute une vulnérabilité génétique, le cerveau de l'autiste se structure et fonctionne de manière anormale. L'autiste n'est donc pas fou, ni victime de sa famille, mais handicapé par ses difficultés d'adaptation à son environnement social[1].

Ce changement de regard s'accompagne d'un nouveau déploiement de moyens humains, logistiques et financiers pour adapter la prise en charge et favoriser la scolarisation des enfants. En France, qui reste l'une des seules places fortes de la psychanalyse, il reste parfois difficile de faire accepter cette conception du trouble. Certes, les héritiers de Sigmund Freud prennent généralement acte des découvertes neurobiologiques. Mais cette période de transition est lente, difficile, et les parents demeurent fréquemment tiraillés entre des discours contradictoires. Certaines associations militent pour l'éradication pure et simple de toute référence à la psychanalyse dès qu'il s'agit d'autisme, d'autres sont plus nuancées.

Jacques Hochmann appartient à cette très vaste catégorie de psychanalystes condamnant aujourd'hui l'hypothèse de la « mère froide ». En remontant deux siècles en arrière, il préconise un regard dépassionné sur le trouble, et montre que les controverses d'aujourd'hui font écho à des questions plus anciennes, à une époque où le terme même d'autisme n'existait pas. Pour lui, les querelles binaires ont toujours fait la preuve de leur stérilité. Les efforts de tous, sans exclusive, lui apparaissent nécessaires pour améliorer notre regard sur ce trouble. Mais est-ce vraiment possible ?

L'histoire de l'autisme est souvent retracée à partir de l'invention du mot, au début du XXe siècle. Mais votre perspective englobe celle des « idiots », qui couvre le XIXe siècle. Pourquoi un tel choix ?

Parce que les deux termes recouvrent partiellement les mêmes troubles. Il y a une histoire de l'autisme d'avant l'autisme, c'est-à-dire quand on parlait d'« idiotisme ». Dans la Grèce Antique, *idiotes* désigne la sphère privée, et par extension celui qui ne participe pas à la vie publique, ce qui, dans la démocratie athénienne, le fait voir comme une sorte de déficient intellectuel. Le terme se diffuse tout au long du XIXe siècle pour désigner quelqu'un qui ne sort pas de lui-même. Dès 1800, la notion d'idiotisme se trouve au cœur d'une controverse scientifique. On vient alors de découvrir un « enfant sauvage » d'une dizaine d'années, trouvé errant dans les bois de l'Aveyron, et que l'on choisit de prénommer Victor. Pour Philippe Pinel et Jean-Étienne Esquirol, fondateurs de la psychiatrie, il s'agit d'un idiot de naissance, donc frappé d'une déficience intellectuelle générale et incurable. Pour le médecin Jean Itard, qui le recueille, Victor est au contraire un enfant normal, mais qui n'a pas bénéficié de « commerce réciproque », c'est-à-dire que personne ne s'est jamais occupé de lui auparavant. De ce point de vue, les troubles de l'enfant sauvage sont acquis, culturels, réversibles et curables. Mais Itard échoue à civiliser Victor, et le pessimisme des psychiatres l'emporte globalement. Du moins en France, car outre-Atlantique, un courant éducatif connaît un grand succès. Les institutions accueillent même tellement d'idiots qu'elles se transforment en garderies et qu'à la fin du siècle, plusieurs États instituent une politique eugéniste : il s'agit de stériliser ces trop nombreux idiots pour préserver la pureté de la « race américaine ». L'idée sera reprise par l'Allemagne nazie, avec une surenchère finissant par procéder à l'élimination physique des malades mentaux.

Pourquoi a-t-on parlé finalement d'autisme, et non plus seulement d'idiotisme ?

Au tournant du XXe siècle, on s'intéresse à des enfants qui ne sont pas déficients mentaux de naissance, comme les idiots, mais qui semblent d'abord normaux avant de devenir fous. On parle alors de démence précoce pour désigner le phénomène chez les jeunes gens, et de démence précocissime pour les enfants. Le psychiatre suisse Eugen Bleuler n'est pas satisfait par cette notion de démence, et propose en 1911 de parler de

schizophrénie (de *schizein* qui signifie couper et *phrenos*, la personnalité). Parmi les symptômes du schizophrène figure une forme de repli sur soi.

Impossible de parler d'idiotisme, puisque cette déficience n'est pas congénitale, et, d'autre part, le mot idiot a perdu de sa valeur scientifique en passant dans le langage courant. Bleuler invente donc le terme d'autisme, du grec *autos* (« soi-même »), dont le sens est très voisin d'idiotisme. Aujourd'hui d'ailleurs, on assiste au même passage d'« autisme » dans le langage courant. Il devient lui aussi une insulte, comme « idiot », au grand dam des familles concernées.

En 1943, l'autisme n'est plus un simple symptôme de la schizophrénie, mais constitue une maladie à part entière.

En effet, Leo Kanner publie alors un article décrivant onze enfants examinés avec précision. Pour lui, ils ne peuvent entrer dans la catégorie de « schizophrénie infantile » qui prévaut alors, car leurs symptômes, sur la durée, ne correspondent pas à ceux des schizophrènes. Ils ne sont pas non plus idiots : Kanner pense qu'ils sont dotés d'une intelligence normale mais qui ne peut s'exprimer, notamment à cause de troubles du langage (ils n'arrivent pas à dire « je », ils ignorent la métaphore…). L'article souligne leur isolement (*aloneness*) et leur intolérance au changement (*sameness*). L'autisme devient une entité clinique séparée de la schizophrénie. Kanner le qualifie de « trouble inné du contact affectif ».

L'idée va pourtant se répandre qu'il n'est pas inné, mais provoqué par la froideur affective des parents. D'où vient ce paradoxe ?

Kanner lui-même a hésité. Il a d'abord cru remarquer des particularités chez les parents : l'appartenance à un milieu social cultivé, des pères intellectuels insensibles ne jurant que par leur réalisation professionnelle, des mères froides (c'est lui qui a créé l'expression horrible de « mère frigidaire »). Cette description a tout de suite été critiquée par des psychiatres, et par des psychanalystes prestigieux comme Margaret Mahler, qui ont considéré que cette typologie des parents était abusive et que l'autisme était un trouble constitutionnel, biologique. Ce qui n'empêchait pas d'aider l'enfant à développer sa vie affective.

Kanner s'est rangé à cette idée rapidement, mais l'idée de la mère froide s'est répandue aux États-Unis, avec notamment Bruno Bettelheim. Contrairement à l'idée répandue, celui-ci n'était pas psychanalyste, même s'il avait été analysé. C'était un professeur des sciences de l'éducation à

l'université de Chicago, initialement connu pour ses travaux sur la psychologie du déporté. Comme directeur d'une institution pilote pour enfants souffrant de troubles divers, il considérait que l'environnement du sujet devait être spécialement aménagé pour favoriser sa capacité à communiquer et que, pour ce faire, il fallait le séparer de son milieu familial. Ce fut compris comme la preuve qu'il accusait les parents. Lui-même est resté contradictoire sur ce point : il a écrit que la mère en particulier n'était pas responsable de l'autisme de son enfant, mais il a aussi écrit le contraire… En tout cas, si cette idée néfaste de la responsabilité maternelle dans l'autisme eut un certain succès, aujourd'hui elle n'est plus soutenue par personne, psychanalystes ou non. Et il n'est plus question d'exclure les parents de la prise en charge, bien au contraire.

C'est surtout certains lacaniens que vous accusez d'avoir soutenu ces thèses. Vous employez des mots très durs : vous parlez de familles « assujetties » à une théorie « totalitaire », de psychanalystes qui « ont pris leurs métaphores pour des réalités », de « derniers feux du surréalisme » et d'« exaltation »…

Oui, et je maintiens ces termes. Maud Mannoni, pour ne citer qu'elle, a répandu auprès des éducateurs des idées mettant en cause les parents beaucoup plus directement que Bettelheim. De telles erreurs ont trouvé un terreau favorable dans le contexte d'après 1968 marqué par la contestation de la famille et l'antipsychiatrie. C'est en réaction que sont nées, dans les années 1980, des associations offensives de parents meurtris qui ont voulu, et veulent toujours, jeter la psychanalyse dans les poubelles de l'histoire. Ils promeuvent aujourd'hui des techniques de soins ou des méthodes pédagogiques inspirées par le comportementalisme, avec des systèmes de récompenses et de sanctions visant à encourager la socialisation. Pour éloignées qu'elles soient des traditions françaises, ces pratiques ne sont d'ailleurs pas inconciliables avec la psychanalyse. Car ces méthodes américaines ne sont pas des panacées ou des techniques clefs en main valables pour chaque sujet. Les gens qui les utilisent sont obligés de se demander pourquoi tel enfant a recours à tel symptôme plutôt qu'à tel autre, comment relier tel signe clinique à quelque chose de plus profond. À leur manière, avec cette empathie, ils rejoignent la psychanalyse. Inversement, même dans des institutions très inspirées par la psychanalyse, des méthodes comportementales (même si elles ne disent

pas leur nom) sont employées au quotidien pour désamorcer des crises d'angoisse ou d'automutilation, par exemple. Sur le terrain, il est donc possible de dépasser les antagonismes, dans l'intérêt de tous. L'opposition est plus idéologique que pratique.

La technique du* packing *représente pourtant une pomme de discorde basée sur des considérations pratiques. L'association Léa pour Samy demande par exemple un moratoire en attendant son évaluation scientifique. En quoi consiste précisément cette méthode ?

À envelopper les malades en sous-vêtements dans des linges humides. Il s'agit d'une très vieille technique du XIXe siècle, réemployée depuis les années 1960 pour lutter contre l'angoisse de morcellement des schizophrènes, qui ont parfois l'impression que leur corps part en lambeaux. Appliquée à un autiste, elle permet, après un petit choc thermique, de générer une sensation de bien-être, comme dans un sauna. Les soignants peuvent alors tenter de verbaliser les émotions lues sur son visage. Je connais des collègues qui ont tenté l'expérience, et l'ont décrite comme très agréable. Mais elle ne s'emploie qu'avec l'accord des parents, avec les garanties de sérieux nécessaires. Je trouve donc irrationnel d'assimiler cette technique à une maltraitance. Comme Bettelheim, le *packing* est devenu une figure démoniaque aux yeux de l'opinion publique. L'autisme déclenche des passions qui font que l'on s'accroche à une idée en croyant détenir la vérité. C'est valable pour tout le monde, et pour moi aussi !

De nombreux praticiens français considèrent l'autisme comme une psychose. Le Comité européen des droits sociaux a déploré que la définition de l'autisme par la France ne soit pas alignée sur celle de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), qui parle de « trouble envahissant du développement » (TED), tandis que le Comité consultatif national d'éthique (CCNE), en 2007, a qualifié l'autisme de « handicap ». Pourquoi cette persistance franco-française à parler de psychose ?

La classification de l'OMS repose sur celle de la psychiatrie américaine, le DSM-IV. Elle est loin d'être parfaite, puisque la catégorie des TED qui inclut le plus de sujets est celle des troubles non spécifiés, indéfinis. De même que l'idiotisme, au XIXe siècle, finissait par désigner

tout et son contraire, l'autisme et les autres TED englobent de plus en plus de troubles précoces du développement. Kanner pensait que l'autisme frappait 4 ou 5 enfants sur 10000, puis on est passé à 1 sur 1000, et les dernières enquêtes épidémiologiques américaines en comptent 1 sur 150 ! Les diagnostics augmentent de 15 % par an. Les TED sont tellement vagues que l'on parle maintenant de « troubles du spectre autistique », et que la prochaine édition du DSM en 2012 pourrait évoquer des « troubles multiples et complexes du développement ». Or, c'est ce que la classification française des troubles mentaux de l'enfant et de l'adolescent (CFTMEA) appelle déjà les « dysharmonies psychotiques ». Il n'y a donc pas à renoncer à la grille de lecture française. Cela dit, je comprends que le terme de psychose soit mal perçu, et je suis tout à fait favorable pour que l'on en trouve un autre. Mais la réalité des troubles sera la même quelle que soit l'étiquette. Il est nécessaire, tant pour la recherche que pour différencier les indications de prise en charge, de sortir du fouillis actuel et de préciser des mécanismes psychopathologiques, différents dans les processus autistiques *stricto sensu* et dans d'autres types de troubles ayant une évolution différente. Et contrairement aux idées reçues, une psychose n'est pas incompatible avec une origine organique de la maladie. La notion de handicap doit aussi être précisée. Un handicap est consécutif à un trouble pathologique que l'on peut traiter et soulager, sinon guérir.

L'hypothèse neurodéveloppementale prévaut très largement aujourd'hui. Vous paraît-elle satisfaisante ?

Les recherches neurobiologiques sont très intéressantes et méritent d'être poursuivies. Tout le monde, y compris les psychanalystes, admet que sans négliger les éléments psychologiques, il faut tenir compte de problèmes organiques vraisemblablement importants. Nous sommes sortis de la vieille opposition organique/incurable *versus* psychologique/curable. Que l'organisation cérébrale des autistes soit différente, c'est un fait. Et on pense avec son cerveau. Néanmoins, ces constatations n'expliquent rien ! Elles ne font que témoigner de dysfonctionnements dont l'origine reste inconnue. C'est pourquoi le terme « neurodéveloppemental » me paraît finalement obscur. Je n'ai pas encore trouvé de scientifique qui puisse exactement me préciser ce que cela voulait dire. Que met-on derrière ? Quelle est la réalité scientifique de ce terme ? C'est comme la « vulnérabilité » génétique. Pour moi, c'est de la métaphysique.

N'y a-t-il pas une contradiction à contester la valeur scientifique de cette hypothèse tout en défendant le packing ? De même, vous privilégiez une approche psychanalytique. Mais la psychanalyse est-elle une science ?

Non, pour moi la psychanalyse n'est pas une science. Elle n'a pas de valeur explicative en termes de causalité. Je l'appellerais une « matrice d'histoires », une « machine à donner du sens » qui aide à structurer nos phénomènes mentaux et nos récits intérieurs. Quant au *packing*, encore une fois, il appartient à ces pratiques dont personne n'a démontré l'efficacité scientifique, comme le verre de lait chaud pour les insomniaques ou les massages. Mais la médecine a toujours procédé ainsi, avec ce mélange de rigueur et de méthodes plus empiriques.

Propos recueillis par Jean-François Marmion

L’hypothèse « neurodéveloppementale »

Elle fait référence à des perturbations dans le développement du cerveau. De très nombreuses observations vont dans ce sens : nous savons par exemple que le cerveau des autistes a tendance à traiter le visage humain comme un objet et la voix comme un bruit, les zones cérébrales correspondantes présentant d’ailleurs des anomalies. L’activité des neurones miroirs, qui nous aident à nous mettre à la place d’autrui, est également atypique.

Depuis 2004, sous l’égide de chercheurs de l’université d’Oxford, l’Autism Genome Project analyse l’ADN de près de 1200 familles issues de neuf pays différents. Les premiers résultats montrent le rôle probable de multiples gènes impliqués à plusieurs titres dans la maturation cérébrale et perturbant de nombreux processus : formation des synapses, régulation des émotions, apprentissage du langage, adaptation à la nouveauté… Impossible à l’heure actuelle d’incriminer une combinaison de gènes précise qui serait présente dans toutes les familles, tant les déterminants sont complexes. Comme les autres troubles neurodéveloppementaux (telle la schizophrénie), la neurobiologie ne fait sans doute pas tout. Les recherches continuent donc pour mieux cerner la part de facteurs environnementaux : complications pré- et périnatales (comme le taux de testostérone anormalement élevé dans le liquide amniotique), influence de l’alimentation, des pesticides… La piste d’une vaccination rougeole-oreillons-rubéole (ROR) potentiellement nocive n’a pas donné de résultats convaincants.

J.-F.M.

---

1 L’autisme se caractérise essentiellement par la présence de trois symptômes (la « triade autistique »), observables avant l’âge de 3 ans : une grande pauvreté des interactions sociales ; des troubles graves de la communication, verbale et non verbale ; des comportements, des centres d’intérêt, des actions extrêmement restreints. Les troubles associés sont légion : retard mental dans 50 à 75 % des cas, crises d’épilepsie (30 %), problèmes attentionnels… Les profils sont très variés.

L'ETHNOPSYCHIATRIE
Le soin d'ici et d'ailleurs

Depuis près de trente ans, le nom de Tobie Nathan est étroitement associé à l'ethnopsychiatrie, cette pratique originale née en France de la prise en charge de patients migrants en difficultés psychologiques. Certaines expériences migratoires provoquent des ruptures avec le monde d'origine. L'isolement familial, amical, linguistique peut entraîner chez le migrant des difficultés à élaborer un sens aux infortunes de l'existence. Avec différents risques à la clé : dysfonctionnements somatiques, psychiques, tant chez les adultes que chez les enfants et les adolescents.

Comment entrer dans une relation thérapeutique avec des patients immigrés qui ont souvent un long parcours de soin derrière eux, qui ne partagent pas les univers de sens du thérapeute et n'adhèrent pas à ses propositions d'analyse psychologique ? C'est le problème technique que rencontre T. Nathan dès 1979, dans la consultation qu'il dirige à l'hôpital Avicenne de Bobigny, dans le service de Serge Lebovici. Sa réponse s'appuie dans un premier temps sur les propositions de Georges Devereux, dont il a été le collaborateur. Elles lui permettent de penser le soin en situation interculturelle, les étayages culturels de la psyché, et d'accorder autant d'intérêt aux théories de la maladie ayant cours dans le monde du patient qu'aux théories savantes du psychologue.

Dans les systèmes thérapeutiques traditionnels, la responsabilité des maladies est imputée à l'action d'invisibles (djinns), à la violation de tabous, à des attaques sorcières, etc. Plutôt que de les disqualifier comme croyances, T. Nathan s'est employé à en comprendre les logiques implicites, en quoi elles « peuvent fournir elles aussi (et pas elles seulement) des solutions à des problèmes techniques rencontrés en tous lieux par les thérapeutes[1] ». Il met en place un dispositif groupal : le thérapeute principal y est entouré de collègues psychologues, parfois migrants eux-mêmes. Il s'appuie sur un médiateur ethnoclinicien.

Homme ou femme, celui-ci est un chercheur, issu du même monde que la famille, qui en parle la ou les langues, connaît les manières de penser et

de traiter le malheur, la maladie dans le monde d'origine. La famille reçue est accompagnée de ses référents sociaux (éducateurs, assistante sociale, psychologue).

La voie vers de nouveaux possibles

En 1993, le centre Georges-Devereux ouvre ses portes à l'université Paris-VIII. À la fois centre de consultation, de recherche et de formation, son activité clinique principale reste axée autour des problématiques de la migration, tout en s'ouvrant à d'autres situations propres aux mondes contemporains : survivants de la Shoah, métissages interreligieux, expériences sectaires, transsexuels, grande précarité, mineurs isolés… Ce sera l'occasion pour T. Nathan de lever toutes les ambiguïtés culturalistes et relativistes qui lui ont été attribuées, en précisant l'orientation constructiviste de sa pensée.

Son expérience de la traduction entre les langues lui fournit un modèle de compréhension général des thérapies : chaque groupe humain fabrique une chose, sa langue, qui ensuite fabrique et structure, un à un, les individus de ce groupe. Sur ce modèle, il est possible de considérer que les groupes fabriquent des dispositifs thérapeutiques qui fabriquent ensuite des « cas », c'est-à-dire une manière spécifique de décrire-construire les maladies et de les traiter. En cela, les humains sont donc bien partout les mêmes ; les différences qui valent la peine d'être étudiées résident dans les objets qu'ils fabriquent : langues, divinités, ancêtres, manières de faire, de dire, de soigner…

Le patient devient ainsi le partenaire d'une recherche engagée en commun autour de ces objets, recherche qui vise à produire de la pensée, à l'engager dans de nouveaux possibles. Ni relativiste ni communautariste, comme cela a pu lui être reproché, T. Nathan situe bien plutôt l'ethnopsychiatrie dans une perspective comparatiste. L'étude comparée des dispositifs thérapeutiques « traditionnels » et « savants », l'accueil des patients immigrés dans un dispositif de traduction-médiation entre les mondes d'ici et d'ailleurs sont ainsi devenus une source d'enrichissements et d'innovations techniques dont ont pu bénéficier à leur tour de nouvelles catégories de patients.

Magali Molinié

Devereux, le fondateur

Georges Devereux (1908-1985) est né à Lugos en Transylvanie, sous le nom de György Dobò, dans une famille de la bourgeoisie juive émancipée. En 1926, il entreprend des études de physique-chimie auprès de Marie Curie, à Paris. En 1935, il part préparer un doctorat d'anthropologie aux États-Unis, sous la direction d'Alfred L. Kroeber. Il effectue des enquêtes de terrain en Arizona, chez les Indiens Mohaves, et en Indochine, chez les Sedang Moïs. Après la Seconde Guerre mondiale, se formant à la psychanalyse, il exerce à Topeka, au Kansas, dans un hôpital pour vétérans de la guerre rattaché à la clinique de Karl Menninger. À partir de 1964, il enseignera à l'École pratique des hautes études (EPHE), à Paris.

Homme aux identités multiples, Devereux construit les bases de l'ethnopsychiatrie. À partir des théories des physiciens Niels Bohr et Werner Heisenberg selon lesquelles on ne peut à la fois rendre compte de la vitesse et de la position de l'électron, on ne peut comprendre, selon lui, un comportement humain qu'en recourant de manière nécessaire, mais non simultanée, aux explications de la psychanalyse et de l'anthropologie (complémentarisme méthodologique). Observant la manière dont le psychisme se construit par appuis sur une culture et les effets parfois destructeurs des phénomènes d'acculturation sur la personnalité, il explore l'utilisation d'éléments culturels dans les thérapies interculturelles. Son étude pionnière des classifications traditionnelles des maladies chez les Mohaves, sa réflexion sur les risques attachés aux études expérimentales du comportement humain montrent la voie d'une ethnopsychiatrie qu'il concevait comme une discipline tierce venant interroger les concepts de la psychanalyse et de l'anthropologie.

M.M.

1 T. Nathan, *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001. Son dispositif n’intègre pas les guérisseurs eux-mêmes.

DÉVELOPPEMENT PERSONNEL
À la recherche du bonheur

« Mon âme ! Quand seras-tu donc bonne et simple, sans mélange et sans fard ? (…) Quand seras-tu pleinement satisfaite de ton état ? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui t'arrivent ? Quand seras-tu persuadée que tu as tout en toi ? »

Éternel : le travail sur soi

Ces lignes, issues des *Pensées* de Marc Aurèle, rédigées entre 170 et 180 après Jésus-Christ, nous rappellent que le développement personnel n'a rien d'un phénomène de mode, mais que ses racines historiques remontent clairement à l'Antiquité. Pour les philosophes grecs, il était logique de devoir travailler à devenir et à rester un être humain : vivre, dialoguer, maîtriser ses passions, tout cela relevait à la fois d'une éducation et d'une démarche personnelle, l'« *askésis* », qui désignait la pratique régulière d'exercices spirituels ou philosophiques, comme on voudra les nommer. Ainsi, « apprendre à vivre » n'avait à leurs yeux rien de choquant, et il fallait pour cela travailler à soi, comme le musicien travaille à son instrument, et pratique régulièrement et humblement ses gammes.

Moderne : la démocratisation de l'*ego-building*

En revanche, ce qui caractérise les visages actuels du travail sur soi, c'est sa démocratisation. Là où les pratiques antiques étaient réservées aux élites, suffisamment lettrées ou riches pour s'y consacrer, les pratiques modernes s'adressent au plus grand nombre, au travers de la presse, des émissions de télé ou de radio, des livres de « *pop'psychology* », et globalement de la généralisation du recours aux psys. D'où, d'ailleurs, une source intarissable de critiques de ce phénomène de la part des élites intellectuelles, adoptant volontiers une posture valorisante de dénonciation

de « nouveaux totalitarismes de la pensée », mais supportant peut-être mal de voir se banaliser et se généraliser une pratique autrefois réservée à quelques-uns. Parce qu'il se serait mis à concerner le plus grand nombre, le souci de soi serait-il devenu un vulgaire narcissisme ?

Il est légitime de considérer le pharmacien de Nancy Émile Coué (1857-1926) comme le père fondateur du développement personnel contemporain. Sa célèbre méthode était fondée sur *La Maîtrise de soi-même par l'autosuggestion consciente* (titre de l'ouvrage dont la version définitive fut publiée en 1926), et avait pour but de développer les capacités de guérir ou de surmonter ses faiblesses psychiques en se basant sur la conviction suivante : « Toute pensée occupant uniquement notre esprit devient vraie pour nous et a tendance à se transformer en acte. » Simpliste ?

Des Pères fondateurs à aujourd'hui

À relire Coué dans le détail, on peut être tenté de réhabiliter sa mémoire : compte tenu de ce que l'on savait à son époque, ses intuitions étaient bonnes, notamment sur le rôle toxique des contenus de pensée négatifs. Même s'il a clairement surestimé le pouvoir des pensées positives à se répéter inlassablement. Coué fut célébré à son époque, et invité à donner aux États-Unis des conférences qui connurent un grand retentissement.

Et c'est aussi aux États-Unis que des auteurs comme Dale Carnegie (son *How to Win Friends and Influence People*, publié en 1936, a été vendu à ce jour à plus de 50 millions d'exemplaires) ou Norman Vincent Peale (dont le célèbre *The Power of Positive Thinking*, publié en 1952 resta près de dix ans dans la liste des best-sellers du *New York Times*) exercèrent une influence considérable sur la manière de penser le développement personnel. Leurs descendants américains ou européens continuent aujourd'hui de vendre des centaines de milliers d'ouvrages (le rayon « Développement personnel » est l'un des plus dynamiques – et des plus encombrés – sur les rayonnages des librairies). Ce qui ne manque pas de susciter quelques interrogations…

Prendre de la hauteur

Les enjeux sociaux du développement personnel sont en effet importants : jusqu'où le soin de soi est-il compatible avec la morale, le bien commun, l'altruisme, l'abnégation, les renoncements nécessaires à toute vie sociale ? Une belle vie peut-elle aussi être une bonne vie ? De nombreux philosophes rappellent volontiers que le développement personnel pour lui-même est stérile et n'a de sens et d'utilité que s'il ne se fonde pas sur l'oubli des valeurs. Il appartiendra donc au XXIe siècle d'élargir les objectifs du travail sur soi : ce dernier ne doit pas avoir pour but que l'ego. Car finalement, à quoi nous servirait d'être parfaits si c'est pour l'être seuls ?

Christophe André

Épanouissement ou thérapie ?

À première vue, des différences claires existent entre la psychothérapie et le développement personnel. La première s'adresse à des personnes qui ont besoin de réduire une souffrance pathologique (dépression, anxiété, phobie, etc.). Le second concerne des sujets *a priori* bien portants, ou se percevant et se définissant comme tels, mais qui demandent à améliorer leur équilibre ou à découvrir de nouvelles ressources en eux-mêmes (créativité, stabilité émotionnelle, aptitude à communiquer…). Souffrances à diminuer ou mieux-être à développer : les rôles semblent donc bien répartis.

En réalité, les frontières sont plus perméables qu'il y paraît. Le développement personnel, souvent inadapté au traitement des souffrances psychiques aiguës, peut par contre s'avérer un bon outil de prévention des rechutes de ces souffrances, et s'avérer une forme de psychothérapie prophylactique : il en est ainsi du travail sur la capacité à pardonner, ou de la pratique de la méditation, démarches issues du développement personnel et qui ont été l'objet d'études de validation scientifique. À l'inverse, des techniques de développement personnel comme l'analyse transactionnelle ou la programmation neurolinguistique (PNL) sont parfois utilisées comme outils de psychothérapie, alors qu'elles n'ont pas à ce jour fait l'objet d'évaluations sérieuses dans le contexte de troubles psychiques avérés.

C.A.

LE CONNEXIONNISME
Les assemblées de neurones

Lorsque les sciences cognitives se constituent dans les années 1950-1960, deux principales conceptions de la pensée humaine émergent parallèlement : le cognitivisme et le connexionnisme. Le premier voit la pensée comme une manipulation de symboles, combinés par des règles abstraites d’inférence. Selon le second, la pensée émerge de l’activité de plusieurs processeurs élémentaires, conçus généralement sur le modèle des neurones du cerveau humain. Massivement connectés les uns aux autres, leur fonctionnement en parallèle permet de coder et de reconnaître des « formes ». Celles-ci peuvent être des objets particuliers ou des catégories d’objets (des visages, des lettres…), mais aussi des transformations types (la conjugaison de verbes, le raisonnement…). Fait remarquable, les mêmes modèles permettent de concevoir également des interactions sociales, par exemple des processus d’influence : les cellules élémentaires représentent cette fois des individus plutôt que des neurones.

La loi de Hebb

Dans *L’Homme neuronal* (1983), Jean-Pierre Changeux fait remonter à Démocrite la localisation de la pensée et de l’intelligence dans le cerveau. Malgré les ressemblances qui existent entre la conception de Démocrite et la conception connexionniste, c’est dans les années 1940-1950 que les fondements théoriques du connexionnisme sont établis.

En 1943, une première étape est atteinte par Warren McCulloch (1899-1969) et Walter Pitts (1923-1969) qui exposent le fonctionnement du système nerveux à partir du comportement des neurones, dont ils produisent une description simplifiée. Ils montrent que des neurones binaires peuvent calculer des fonctions logiques, et traiter, à ce titre, de l’information symbolique.

Une seconde étape importante intervient en 1949, lorsque Donald Hebb (1904-1985) produit une explication du fonctionnement de la mémoire. L’intuition théorique de Hebb est que nos apprentissages, à l’échelle du

cerveau, sont le fait d'une modification des connexions qui relient les cellules nerveuses entre elles, et par lesquelles transitent les influx nerveux, à l'intensité variable.

Hebb énonce la loi qui porte son nom : une connexion entre deux neurones est renforcée chaque fois qu'ils sont activés simultanément. Une conséquence fondamentale de cette hypothèse est que la connaissance acquise (des souvenirs, des savoir-faire, des savoir-dire…) est stockée non pas au niveau des neurones, mais au niveau de leurs connexions.

Les assemblées de neurones

Une autre idée importante introduite par Hebb est celle « d'assemblée de neurones » : nos expériences de pensées ont pour base l'entrée et le maintien en activité simultanés d'un très grand nombre de neurones (des milliards potentiellement), regroupés en assemblées. La pensée, en tant que processus dynamique, devient alors l'activation en séquence de larges assemblées de neurones.

En 1960, ces éléments théoriques étant clairement posés, Frank Rosenblatt (1928-1971) construit le premier Perceptron[1], un modèle connexionniste réellement capable d'apprentissage, en l'occurrence la reconnaissance des lettres de l'alphabet. Depuis cette date, de nombreux algorithmes et architectures connexionnistes ont été développés. Ils ont spectaculairement augmenté la plausibilité biologique et les capacités d'apprentissage et de traitement des réseaux connexionnistes.

Des outils prometteurs

Le connexionnisme permet déjà de modéliser de très nombreuses activités mentales complexes comme les activités perceptives (vision, odorat…), la résolution de problèmes, et même la « personnalité » et les interactions sociales entre individus. Ces modèles, capables d'intégrer les composantes émotionnelles, motivationnelles et cognitives de la pensée, constituent des outils très prometteurs en sciences humaines et sociales. De nouveaux progrès dépendent cependant du développement de cerveaux artificiels. Récemment, les ingénieurs de la firme IBM ont réalisé un cerveau aussi complexe que celui d'une souris, plausible biologiquement, avec 8 millions de neurones et 8 000 connexions synaptiques par neurone.

La fabrication d’un cerveau aussi sophistiqué que celui de l’humain constitue cependant un défi qui ne sera vraisemblablement pas relevé avant plusieurs dizaines d’années.

Rui da Silva Neves

Modéliser une dynamique sociale

Considérons l’exemple de parlementaires qui se préparent à voter une nouvelle loi. L’approche connexionniste permet de modéliser les processus d’influences entre eux. Une architecture possible pour ce modèle est un réseau de 577 cellules (les 577 parlementaires) plus une (l’issue du vote). Chacune des 577 cellules est connectée avec un même poids à la cellule vote (le poids de chaque vote est le même). Par ailleurs, chacune des 577 cellules est connectée à un nombre variable d’autres cellules du groupe des 577 parlementaires, exprimant l’existence d’une influence entre les parlementaires en question. Si le lien est activateur, cette influence est positive ; s’il est inhibiteur, elle est négative. Si le poids de la connexion est proche de 1 ou -1, l’influence est maximale ; s’il est proche de zéro, elle est minimale.

Supposons que l’on connaisse à un instant donné l’ensemble des opinions exprimées, et l’influence de chaque parlementaire sur ses collègues. Il est alors possible de construire une assemblée virtuelle, et de simuler la propagation des opinions jusqu’au vote final. La propagation des influences dans un réseau de ce type doit normalement converger vers un état stable (appelé un attracteur), traduisant le fait que les opinions des parlementaires n’évoluent plus. Lorsque cet état est atteint, l’issue du vote est indiquée par le degré d’activation de la cellule vote (positive = oui ; nulle = abstention ; négative = non).

R.d.S.N.

---

1 Créé par Frank Rosenblatt en 1958, le perceptron est un modèle informatique de réseau de neurones (destiné à simuler le fonctionnement des neurones du cerveau). Le perceptron classique de F. Rosenblatt est doté de deux couches de neurones.

LE NOUVEL ÂGE DES SCIENCES COGNITIVES

La rançon du succès

La vague cognitive a déferlé sur la psychologie en deux temps. Dans un premier temps (années 1960-1970), les jeunes sciences cognitives sont centrées géographiquement aux États-Unis (précisément au MIT de Cambridge), et théoriquement sur un modèle de référence : le cerveau ordinateur. L'intelligence artificielle (IA) est alors la science pilote ; la pensée (rebaptisée « cognition ») est considérée comme du calcul ; l'intelligence (rebaptisée « résolution de problème ») est assimilée à un programme informatique. Les sciences cognitives regroupent alors un petit noyau de disciplines (psychologie, IA, linguistique, neurosciences) autour de ce modèle pilote.

À partir des années 1980, le modèle « computationnel » (de *computer* = ordinateur) de l'esprit commence à s'essouffler. Une seconde vague cognitive va prendre le relais : celle des neurosciences. *L'Homme neuronal* (Jean-Pierre Changeux, 1983) sonne la charge. On découvre les techniques d'imagerie cérébrale (IRM). Les années 1990 seront proclamées « Décade du cerveau[1] ». C'est aussi l'époque où les sciences cognitives arrivent en Europe. Elles vont bientôt étendre leur modèle à des disciplines voisines : on commence alors à parler de thérapies comportementales et cognitives, de sociologie cognitive, puis d'économie et d'éthologie cognitives.

Émotions et plasticité cérébrale

Dans les années 2000, la vague « neuro » semble à son apogée. Après avoir assisté à la naissance d'une neurophilosophie dans les années 1990, on commence à entendre parler de neuro-théologie, de neuroéthique, de neuroéconomie (et son auxiliaire, le neuromarketing). Signe du triomphe du réductionnisme neuronal ? À y regarder de près, c'est peut-être une tout autre orientation qui se dessine.

Jusque-là, les sciences cognitives étaient centrées sur l'étude des phénomènes cognitifs : perception, mémoire, langage, conscience… Or, depuis quelque temps, les émotions ont le vent en poupe. Les publications

d’Antonio Damasio, de Joseph LeDoux et bien d’autres ont contribué à populariser cette idée nouvelle : l’intelligence, la mémoire et tout ce que l’on met habituellement dans la sphère des fonctions intellectuelles supérieures est en connexion étroite avec les émotions, les passions, les pulsions. Le cortex ne peut fonctionner correctement sans le recours aux régions limbiques du cerveau, responsables des émotions. Un inconscient cognitif voit le jour, qui rassemble toutes les opérations mentales échappant à la conscience. Du coup, une jonction semble désormais possible entre Freud et les neurosciences. Certains se prennent même à rêver d’une neuropsychanalyse, qui opérerait la jonction entre les deux écoles rivales de la psychologie contemporaine.

L’autre grande évolution provient de la découverte de la « plasticité cérébrale », c’est-à-dire de la capacité du cerveau à se remodeler en fonction des activités du sujet. Si le cerveau est en partie façonné par l’expérience, alors le cognitif devient en partie tributaire de l’environnement social, de la culture, des interactions entre l’individu et son milieu d’appartenance. Un nouveau pont se crée alors entre deux approches jusque-là opposées dans les sciences cognitives, l’approche internaliste (où les capacités mentales relèvent de la structure du cerveau), et l’approche constructiviste (où le social est tenu pour le principal stimulant des activités mentales).

En s’ouvrant aux émotions d’une part, à l’environnement d’autre part, on peut dire que les sciences cognitives sont en train de se transformer en profondeur. Mais ce n’est pas tout. Elles recouvrent désormais un champ vaste où coexistent des approches très diverses. On y rencontre des recherches en psychologie évolutionniste : le cerveau y est vu comme un héritage de l’évolution, façonné par des milliers d’années d’adaptation de l’être humain à ses problèmes de survie. Dans une tout autre approche, certains chercheurs se passionnent pour la créativité humaine, et les mécanismes mentaux de la métaphore ou de l’analogie. D’autres s’intéressent au vieillissement cognitif et à ses dimensions bio-psycho-sociales. Des recherches inédites sont menées sur le nouveau terrain de la robotique, des mondes virtuels et des relations entre l’homme et la machine.

Foisonnement

Il est encore trop tôt pour percevoir l'évolution globale des sciences cognitives. Vont-elles se réorganiser autour d'une discipline pilote ou d'un paradigme unique ? L'heure est plutôt à un nouveau foisonnement théorique et empirique.

Les sciences cognitives sont finalement arrivées à un moment paradoxal de leur histoire. D'une certaine façon, elles ont envahi presque tous les champs de la psychologie et débordent même sur les domaines connexes. Mais en même temps, il leur arrive ce qui survient pour tout empire triomphant : ayant conquis tout l'espace disponible, elles perdent de leur unité et de leur identité. C'est, d'une certaine façon, la rançon du succès.

Élise de Villeroy

---

1 Voir page 186.

PSYCHOLOGIE ET NEUROSCIENCES

Une autre conception de la nature humaine

Dès 1959, le linguiste Noam Chomsky, l’un des principaux acteurs de la révolution cognitive et l’inventeur de la linguistique moderne, soutenait que l’acquisition du langage par le tout jeune enfant ne pouvait s’expliquer qu’à partir de capacités présentes dès avant la naissance (même si elles devaient ensuite se développer au contact de l’environnement). On sait maintenant la fortune qu’a connue l’hypothèse de Chomsky en psychologie : le contenu de l’état initial n’a cessé de se préciser et de s’enrichir, bien au-delà de la faculté de langage. Des expériences ont montré que l’enfant de quelques semaines possède déjà un savoir naïf, une connaissance implicite des propriétés physiques des objets, qui lui permettent d’organiser le monde qu’il perçoit.

Les études du fonctionnement cérébral (le terme de neurosciences n’apparaîtra que vers 1970) suivaient une voie parallèle. À la même époque, en effet, David Hubel et Torsten Wiesel avaient entrepris l’étude du cortex visuel du chat. En 1963, ils constataient que les réponses neuronales à un monde visuel structuré étaient présentes dès la naissance. Hubel et Wiesel (prix Nobel en 1981), en démontrant l’existence d’un état neuronal initial indépendant de l’expérience sensorielle, étaient donc en parfait accord avec la thèse chomskienne du développement cognitif, à laquelle ils apportaient une confirmation biologique.

La notion d’un état initial, cognitif et cérébral, a rapidement débordé la période de développement pour s’étendre à l’ensemble des sciences de la cognition et du comportement. De la même façon que l’esprit de l’enfant a déjà un contenu à la naissance, l’esprit du sujet adulte devait lui aussi posséder un contenu mental indépendant des influences extérieures.

Voir le fonctionnement de l’esprit en temps réel

Les neurosciences cognitives, surtout depuis les années 1990, se sont efforcées de décrire la structure de cet état interne du sujet. Chez l’homme, les techniques de neuroimagerie se sont développées en grande partie en fonction de cet objectif : voir l’esprit fonctionner en temps réel et en liberté, c’est-à-dire sans relier son fonctionnement à des stimulations venues de l’extérieur. Dans les expériences de neurosciences cognitives, le sujet ne reçoit plus une stimulation à laquelle il doit répondre, il reçoit une instruction : effectuer un calcul, évoquer un souvenir, prendre une décision dans un dilemme moral ou une décision lexicale, préparer une action. La carte des zones cérébrales entrant en activité lors de ces opérations cognitives révèle la localisation et la forme du réseau mis en jeu, mais aussi les indices pris en compte par le sujet pour effectuer l’opération. Ainsi, la préparation d’une action, qu’elle soit finalement exécutée ou non, consiste en une simulation (non consciente) des mouvements à réaliser pour atteindre le but : les zones cérébrales de la motricité deviennent actives, comme si le sujet était en train de la réaliser. Cette simulation s’étend également aux actions exécutées par d’autres personnes que nous observons : en simulant l’action observée, on devient capable d’en comprendre le sens et éventuellement de la reproduire par la suite.

L’examen de l’activité cérébrale, combiné aux paradigmes de la psychologie cognitive, ouvre donc des perspectives entièrement nouvelles pour la compréhension de l’état interne du système cognitif et de son contenu. Elles vont bien au-delà de la seule connaissance du fonctionnement normal. Les mêmes méthodes, appliquées à des conditions pathologiques, renouvellent l’approche de maladies mentales comme la schizophrénie. Ainsi, on connaît depuis peu le mécanisme des hallucinations auditives que présentent les patients atteints de cette maladie : l’activité de zones cérébrales s’emballe de telle sorte que le patient « entend » sa pensée et son langage intérieur comme s’il s’agissait de voix provenant de l’extérieur.

De même, l’hyperactivité d’autres zones aboutit à l’illusion pour le patient qu’il ne contrôle plus ses propres mouvements, qu’il interprète alors comme lui étant imposés par des forces étrangères.

L’organisation de notre cerveau, dès notre naissance, détermine notre champ des possibles. De lui dépendent la structure de notre système cognitif, nos capacités d’acquisition d’informations nouvelles et la forme de notre comportement.

Marc Jeannerod

La décade du cerveau

En 1990, le président des États-Unis, à la suite d'une résolution du Congrès, proclamait l'ouverture d'une Décade du cerveau pour les années 1990-2000. Il lançait un appel aux organismes fédéraux de financement de la recherche, ainsi qu'aux industriels et aux fondations privées. Au cours d'une réunion de bilan organisée en 2001 par le Congrès, des spécialistes ont tenté de dresser une liste des avancées, contenant à la fois le couronnement d'efforts entrepris au cours des années précédentes et les pistes de succès (ou d'échecs) futurs : la mise au point d'un modèle de la maladie d'Alzheimer chez la souris, l'utilisation de cellules souches ou de thérapie génique dans des affections comme la maladie de Parkinson, la découverte de nouvelles drogues psychotropes, la mise au point d'interfaces entre l'activité cérébrale et des robots.

La montée en puissance de la neuroimagerie occupe évidemment une place de choix : la puissance et la rapidité des appareils d'imagerie, surtout de l'imagerie fonctionnelle par résonance magnétique, ne cessent de s'accroître. On ne peut que souhaiter que, parallèlement aux efforts financiers, se développent des efforts dans l'analyse critique des résultats des recherches en neurosciences et de leurs applications. Philosophes, juristes, spécialistes de l'éthique, éducateurs, psychiatres sont, tout autant que les médecins, concernés par ces progrès scientifiques. Au-delà des applications thérapeutiques, les neurosciences sont en train de bouleverser notre conception de la condition humaine. Un défi à relever.

M.J.

LE TEMPS DE L'ÉCLECTISME
Les thérapies à la carte

Les psychothérapeutes sont généralement présentés comme des praticiens cantonnés à une orientation particulière : psychanalyse, thérapie cognitivo-comportementale, *Gestalt-therapie*, thérapie systémique familiale… Pourtant, nombre d'entre eux ne revendiquent pas d'appartenance étroite à une « chapelle ». Ils auraient plutôt tendance à se réclamer d'un éclectisme thérapeutique.

L'optimisation de la psychothérapie

L'approche éclectique est fréquemment associée à une autre, dite intégrative. L'éclectisme sous-tend une palette de techniques choisies en fonction du patient et de son cas précis. Tandis que l'intégration suppose la volonté de synthétiser plusieurs pratiques pour fonder une nouvelle école.

L'éclectisme n'est pas nouveau. Durant l'Antiquité, Potamon d'Alexandrie recommande d'emprunter aux divers systèmes philosophiques les thèses les meilleures, quand elles sont conciliables, plutôt que d'édifier un nouveau système. Cette position est adoptée dans différents domaines, dont celui des psychothérapies, à partir des États-Unis, dans la seconde moitié du XXe siècle. Ce constat peut être mis en relation avec le pragmatisme, courant créé par le philosophe des sciences et mathématicien Charles Sanders Peirce (1839-1914). Est bon ce qui marche : cette doctrine met en avant les conséquences pratiques d'un phénomène, d'un objet, d'une démarche. Un certain utilitarisme anime en effet les tenants de l'approche éclectique : il s'agit de réaliser les meilleures combinaisons de techniques, en vue d'optimiser l'efficacité de l'intervention psychothérapeutique. Tout ceci explique pourquoi, en 1990 déjà, 40 à 60 % des psychothérapeutes américains se reconnaissaient une orientation éclectique.

À l'origine de l'approche éclectique se trouvent aussi deux évolutions marquantes notées dans le champ des psychothérapies. Tout d'abord, il s'agit de l'extraordinaire prolifération des méthodes et techniques. Rien

qu’en 1986, plus de 450 différentes psychothérapies étaient répertoriées. Cette prolifération a conduit à une diversification notable du répertoire des techniques. Leur disponibilité rendait tentant leur emploi, quitte à transgresser les dogmes.

La seconde évolution ayant contribué à l’apparition de l’éclectisme est la découverte des facteurs communs aux différentes psychothérapies, découverte favorisée par l’étude comparative des effets des diverses méthodes. Parmi ces facteurs, soulignons l’importance de la relation thérapeutique, et de l’alliance thérapeutique entre le thérapeute et son patient. La recherche sur les facteurs communs a montré des différences entre ce que les thérapeutes disent et écrivent à propos de la singularité de leur école, et ce qu’ils font dans leur pratique. Sans faire disparaître les frontières interécoles, la recherche sur les facteurs communs a donc mis en évidence de nombreuses ressemblances qui rendent conciliables (dans le sens de Potamon) les points de vue des écoles de psychothérapie.

La rigueur est de rigueur

Dans la pratique courante, deux types d’éclectisme peuvent être rencontrés :

– l’un, très critiqué, est constitué d’un mélange arbitraire, non réfléchi de techniques, témoignant d’une mauvaise formation du thérapeute, de son manque de discernement. Ce type d’éclectisme a beaucoup contribué au dénigrement de l’approche éclectique ;

– l’autre peut être qualifié d’éclectisme technique systématisé. Il est basé sur la recherche de règles pragmatiques permettant de choisir et d’indiquer un ensemble de techniques pour un patient donné, présentant un type donné de problèmes, à un moment donné de leur évolution. Ces règles résultent de l’expérience de psychothérapeutes experts ou de résultats de recherche empirique. Un bon exemple d’éclectisme technique systématisé est la « thérapie multimodale » proposée par Arnold Lazarus. Dans ce cas, le choix des techniques et la séquence des interventions sont déterminés en fonction du profil du patient, établi en appliquant un modèle d’évaluation multidimensionnelle.

Bien que critiqué par certains (encadré ci-après), l’éclectisme occupe actuellement une position centrale dans le champ des psychothérapies. Si ses partisans le présentent comme une réaction aux positions rigides et

dogmatiques, une vigilance est cependant nécessaire pour éviter l’écueil du mélange des genres et de l’incohérence théorique. Seuls la recherche rigoureuse, les débats argumentés et l’esprit d’ouverture peuvent prévenir les éventuels dérapages de cette approche.

Serban Ionescu

Haro sur l'éclectique

Depuis ses origines, l'éclectisme a fait l'objet de nombreuses critiques et oppositions. L'évocation de cette approche n'a, en général, pas bonne presse en France. À cela a, sans doute, contribué la position du philosophe Victor Cousin (1792-1867) auquel on se réfère systématiquement pour disqualifier l'éclectisme. Cette approche a néanmoins pénétré en France et, en décembre 1992, une Association pour l'approche intégrative et éclectique a été créée. À travers plusieurs publications, Michel Marie-Cardine et Olivier Chambon ont particulièrement contribué à sa diffusion. Même aux États-Unis et dans les pays anglo-saxons, l'apparition et le développement de l'éclectisme ne s'est pas fait sans heurts.

Dans un article paru en 2005 où il plaide en faveur de l'éclectisme, Arnold Lazarus raconte ses péripéties en tant que promoteur de cette approche. Formé aux théories psychanalytiques dans les années 1950, à Johannesburg et à Londres, Lazarus découvre grâce à Joseph Wolpe (1915-1997) le comportementalisme et la théorie de l'apprentissage. Il se sensibilise, par la suite, à d'autres techniques (hypnose, relaxation, désensibilisation, entraînement à l'affirmation de soi).

La période des années 1960-1980 se caractérise par une véritable guerre entre psychanalyse et thérapie comportementale, les psychanalystes occupant, selon A. Lazarus, la scène centrale, et les comportementalistes menant le combat en « tirant, à partir des coulisses, des missiles métaphoriques ». En 1964, A. Lazarus publie un premier texte en faveur de l'éclectisme technique. Peu de temps après, Hans Eysenck (1916-1997) prend une position très critique à l'égard de ce texte et exclut Lazarus du comité éditorial de la revue *Behaviour Research and Therapy*. En même temps, son ancien mentor, Wolpe, tente de le licencier du poste qu'il occupait à la Temple University Medical School !

S.I.

LA PSYCHOLOGIE AU XXIe SIÈCLE

Les thérapies à la carte

Tout au long du siècle passé, la psychologie a suivi des voies imprévues, souvent fructueuses, parfois tortueuses. Aujourd'hui, elle révèle toujours autant de visages, même si quelques-uns ont bien changé. Et malgré son flirt de plus en plus poussé avec la biologie, il est impossible de prévoir où elle entraînera les décennies futures.

Un retour en arrière

Commençons par un retour en arrière. Qui aurait pu, il y a cent ans, imaginer ce que deviendrait la psychologie du XXe siècle ? En septembre 1909, Sigmund Freud, qui a alors cinquante-deux ans, est invité aux États-Unis, à la Clark University, pour présenter la psychanalyse qui commence à faire beaucoup parler d'elle. Il est accompagné de Carl Jung (qui passe alors pour son héritier, alors qu'ils vont se disputer et se séparer deux ans plus tard). Dans le public figure William James, pionnier de la psychologie américaine et sommité de sa discipline. Les autres psychologues présents, tous plus ou moins pionniers dans leur domaine, s'intéressent aussi à bien d'autres sujets en friche. Comme les tests d'intelligence, qui viennent d'apparaître avec Alfred Binet, et que l'on s'active à transformer (le QI verra le jour en 1911). D'autres se penchent sur les travaux du Russe Ivan Pavlov, qui a reçu le prix Nobel en 1904 pour ses découvertes sur le conditionnement : l'idée du « behaviorisme » est alors en germe, même si le mot ne s'est pas imposé. Stanley Hall, qui a organisé la rencontre avec Freud, est quant à lui un pionnier de la psychologie de l'adolescence. L'époque était donc riche de promesses pour la discipline en voie de constitution, et nul ne pouvait prévoir la suite.

Un siècle plus tard, ou en sommes-nous ? La psychologie est désormais solidement instituée. Implantée à l'université, dans les hôpitaux psychiatriques, les centres d'aide psychologique, les lieux d'écoute, mais

aussi dans l'édition, les revues et magazines… Quelques chiffres sont éloquents : il existe 120 000 psychologues aux États-Unis, et 35 000 en France qui officient dans la recherche, l'enseignement, l'éducation ou la psychothérapie.

Une profusion de nouvelles problématiques

Il faut partir de là pour tenter d'appréhender le devenir de la discipline. Car la vitrine et le devant de la scène (par exemple les polémiques virulentes entre psychanalystes et cognitivistes) ne reflètent pas forcément ce qui se passe dans la coulisse : là se jouent d'autres batailles pour l'attribution des postes, les crédits de recherche, la place dans les publications. L'avenir de la psychologie ne se situe donc pas uniquement dans le ciel pur des idées. La demande sociale a également un grand rôle. Par exemple, les problèmes liés au vieillissement (maladie d'Alzheimer, troubles cognitifs) représentent autant un fort stimulant pour les recherches qu'un nouveau champ pour les pratiques. De même, notre société de surabondance crée des demandes inédites liées à certains troubles alimentaires (anorexie, boulimie), à notre utilisation d'Internet et des jeux vidéo (cyberdépendance), au stress à l'école ou au travail…

Du côté des idées, paradigmes et courants de pensée, que se passe-t-il ? Vu de loin, la psychologie scientifique, largement dominée par l'approche expérimentale, se taille la part du lion. Les neurosciences ont le vent en poupe : conquérantes, elles essaiment dans de nouveaux secteurs comme la neuroéconomie. En fait, les sciences cognitives sont entrées dans une nouvelle époque. Les modèles théoriques se sont diversifiés (psychologie évolutionniste, cognitions distribuées, modèle bio-psycho-social…), parallèlement à de nouveaux thèmes porteurs (émotions, neurones miroirs, plasticité cérébrale…).

De son côté, la psychanalyse n'est sans doute pas morte (comme on l'annonce régulièrement depuis deux décennies). Encore très active en France et en Argentine, elle n'a pourtant plus le rayonnement exercé sur les sciences humaines des décennies 1930 à 1970. Largement provincialisée et repliée sur elle-même, elle survit en vase clos.

Une psychologie de la vie quotidienne

Du côté des pratiques, la psychothérapie vit une mutation. Sur la vague des thérapies brèves des années 1980 (systémiques familiales, thérapies comportementales et cognitives ou TCC) se sont agrégées de nouvelles venues comme l'EMDR ou la thérapie des schémas, avec un retour de l'hypnose. Le temps est moins aux querelles frontales (divan ou médicament ?) qu'à un certain éclectisme où l'on admet que les dimensions biologiques, sociales et proprement psychiques interviennent dans les causes et les traitements.

En marge des psychothérapies s'est également constituée depuis quelques années une « psychologie de la vie quotidienne » inspirée des TCC, de la nouvelle « psychologie positive » (qui se préoccupe des conditions du bien-être et non du traitement des troubles), et des méthodes de *coaching* (analyse transactionnelle, programmation neurolinguistique ou PNL). On y traite de questions comme la gestion de ses peurs et de ses phobies, l'estime de soi, la timidité ou la procrastination (ou tendance à remettre systématiquement à plus tard ce qui nous paraît contraignant), les relations interpersonnelles (par exemple comment vivre avec des personnalités difficiles). Ces questions sont loin d'être anodines sur le plan humain et indigentes sur le plan des recherches, comme on le croit souvent.

Alors de quoi la psychologie de demain sera-t-elle faite ? Elle se dessinera en partie sur la base des tendances en cours, des forces et dynamiques liées aux demandes sociales, aux positions institutionnelles, aux techniques nouvelles. Peut-être se verra-telle revitalisée par des applications inattendues en psychologie de la santé, du travail, du sport, de la justice ou de la consommation. Il n'est pas impossible que des hybridations étranges voient le jour (comme actuellement la neuropsychanalyse ou encore le *mindfulness*, qui tente une greffe entre bouddhisme et psychologie de la conscience). Après l'engouement pour les émotions, l'inconscient cognitif et les capacités précoces du nourrisson, d'autres thèmes de prédilection vont peut-être susciter un intérêt – imagination, personnalité, langage…

Qui sera le Freud ou le William James de demain ? Nul ne le sait. La psychologie du XXIe siècle est imprévisible : pas simplement parce que l'avenir reste difficile à prévoir, mais parce qu'il est à construire.

Elise de Villeroy

ANNEXES

Petit dictionnaire biographique

Bandura, Albert

En 1976, ce psychologue américain décrit ce qu'il appelle l'apprentissage social, ou vicariant : nos conduites sont acquises en grande partie *via* l'observation d'autrui et l'intégration de ses actions à notre propre répertoire comportemental, comme dans cette fameuse expérience où des enfants agressent la poupée Bobo, sans y être invités, mais uniquement pour imiter l'adulte qui l'a fait avant eux. Selon la théorie sociale cognitive d'Albert Bandura, chaque individu peut d'autre part insuffler une dynamique à sa propre vie, et l'ajuster en permanence, s'il parvient à s'analyser. Cette possibilité de maîtrise de sa destinée est liée au sentiment d'« autoefficacité », ou croyance en son efficacité personnelle.

Barnes, Mary (1923-2001)

Dans *Mary Barnes. Voyage à travers la folie* (1971), coécrit avec son psychiatre Joe Berke, cette patiente raconte son impressionnante expérience de la schizophrénie. Durant ses trois ans passés à Kingsley Hall, Ronald Laing la laisse aller au bout de sa psychose. Infirmière de formation, elle se découvre une vocation picturale et verra son talent reconnu. Les tenants de l'antipsychiatrie l'ont souvent présentée comme la preuve vivante de l'efficacité des *households* malgré la persistance de ses symptômes.

Beck, Aaron

Selon ce psychiatre américain, certains troubles mentaux (et singulièrement la dépression) sont dus à des défaillances dans nos processus de traitement de l'information. La perception de soi-même, de l'environnement et de l'avenir est biaisée par des pensées automatiques inappropriées (par exemple « de toute façon, je ne vais pas y arriver »), générées par des schémas (ou structures cognitives) stockés en mémoire à

long terme (de type « je suis nul », par exemple). Le but des thérapies cognitives, dont Aaron Beck est l'un des fondateurs, est d'identifier ces systèmes de croyances et de les modifier dans un sens plus rationnel.

Binet, Alfred (1857-1911)

Psychologue et pédagogue français, inventeur de la psychométrie. On lui doit les fameux tests d'intelligence (tests Binet-Simon).
Voir page 44.

Bowlby, John (1907-1990)

La théorie de l'attachement, à la fin des années 1950, modifie le regard porté sur le bébé. John Bowlby, qui s'est éloigné de la psychanalyse, a en effet découvert que l'attachement d'un nourrisson pour sa mère ne se limite pas à la satisfaction des besoins biologiques, contrairement aux postulats freudiens, mais inclut au contraire le besoin d'établir des relations sociales, et de se sentir en sécurité. Dans les années 1970, Mary Ainsworth (1913-1999) a, quant à elle, défini plusieurs « styles » d'attachement.

Bruner, Jerome

Professeur de psychologie et directeur de recherche à la New York University, il a débuté sa longue carrière comme professeur à Harvard. C'est là qu'il a fondé en 1960, avec Georges Miller, le Harvard Center for Cognitive Studies, premier centre de recherche au monde qui affiche le terme « cognitif ». Ses travaux ont porté sur de nombreux domaines : la perception, la catégorisation, le récit, le langage chez l'enfant. Une de ses préoccupations principales a été de mettre en rapport l'éducation et les recherches en psychologie.

Cabanis, Pierre (1757-1808)

Tout comme Philippe Pinel, ce médecin appartient au courant des Idéologues, promoteurs de la « science des idées », dans le respect de la

démarche encyclopédiste. Dans *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802), il estime que la pensée naît des impressions produites par les perceptions sur les organes, à commencer par le cerveau. Celui-ci assure la pensée comme l'estomac la digestion. Il peut cependant fonctionner indépendamment de toute stimulation : cette activité endogène engendre alors des phénomènes tels que rêve, délire, extase.

Cattell, James McKeen (1860-1944)

Élève de W. Wundt, il est l'un des protagonistes les plus connus de la psychologie expérimentale.

Cattell, Raymond (1905-1998)

Psychologue britannique et américain. Il a théorisé les formes d'intelligence et les différents traits de la personnalité humaine.

Charcot, Jean Martin (1825-1893)

« Père des neurologues » et « Napoléon de la névrose », Jean Martin Charcot a inspiré toute une génération, jusqu'à Sigmund Freud. S'ils n'ont pas fait l'unanimité, ses travaux sur les hystériques et son utilisation de l'hypnose lui ont cependant conféré une renommée internationale.
Voir page 26.

Cooper, David (1931-1986)

Psychiatre né en Afrique du Sud, il fut l'un des célèbres représentants du mouvement antipsychiatrique. Avec ses collègues, à Londres, il s'est attaché essentiellement à développer une psychiatrie existentialiste et contestataire. Ils remettent en cause la notion de maladie mentale et, avec elle, toute la psychiatrie traditionnelle. Celle-ci est en effet accusée de n'être qu'un instrument de normalisation au service d'une société conformiste. Diverses expériences seront donc tentées, telle celle menée au Kingsley Hall dans la banlieue londonienne entre 1965 et 1970, pour changer le rapport avec les patients qui, selon les antipsychiatres, ont

beaucoup à apprendre aux soignants. Paru en 1967, son livre, *Psychiatrie et Antipsychiatrie*, devint la bible de ce mouvement.
Voir page 141.

Cyrulnik, Boris

Neuropsychiatre, Boris Cyrulnik est aussi directeur d'enseignement à l'université de Toulon. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment sur l'idée de résilience : *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999 ; *Les Vilains Petits Canards*, Odile Jacob, 2001, rééd. 2004 ; *Le Murmure des fantômes*, Odile Jacob, 2003, rééd. 2005 ; *De chair et d'âme*, Odile Jacob, 2006.
La résilience désigne la faculté, encore mal connue, de résister aux coups du sort contre toute attente.

Damasio, Antonio

Avec *L'Erreur de Descartes* (1994), ce psychologue américain né à Lisbonne introduit l'étude des émotions dans le champ des neurosciences. Sa théorie des « marqueurs somatiques » décrit comment les émotions issues de nos expériences passées semblent nous guider à notre insu lors de nos prises de décisions rationnelles. Il est également réputé pour ses travaux sur l'origine biologique de la conscience (*Le Sentiment même de soi*, 1999).

Darwin, Charles (1809-1882)

Connu pour avoir formulé la théorie de l'évolution (*L'Origine des espèces*), Darwin s'est interrogé au début de sa carrière sur les émotions et l'intelligence animales, qu'il ne considère pas comme d'une nature différente de celles de l'homme (notes sur l'observation de son fils, devenues « L'esquisse biographique d'un petit enfant » publiée dans *Mind* en 1877 et *L'Expression des émotions chez l'homme et chez les animaux*, 1874).

Dehaene, Stanislas

Stanislas Dehaene est professeur de psychologie cognitive au Collège de France et dirige l'unité Inserm de neuro-imagerie cérébrale. Ses recherches ont porté sur les bases neurales du calcul, de la prise de décision et de la conscience et sur les neurones de la lecture. Il a publié notamment *La Bosse des maths* (Odile Jacob, 1997) et *Vers une science de la vie mentale* (Collège de France/Fayard, 2006).

Devereux, Georges (1908-1985)

György Dobò est né en Transylvanie dans une famille de la bourgeoisie juive émancipée. En 1926, il entreprend des études de physique-chimie auprès de Marie Curie, à Paris. Après des études d'anthropologie, il se forme à la psychanalyse et a construit les bases de l'ethnopsychiatrie.
Voir page 172.

Dolto, Françoise (1908-1988)

Psychanalyste de l'enfant, proche de Jacques Lacan, elle s'est fait connaître dans les années 1970 lors d'émissions radiophoniques à succès, en y défendant sa thèse : « le bébé est une personne ».
Voir page 154.

Ebbinghaus, Hermann (1850-1909)

Appliquant la méthode psychophysique de Gustav Fechner à l'étude de la mémoire, ce chercheur échafaude des méthodes ingénieuses pour étudier notamment l'apprentissage d'un matériel verbal indépendamment de sa signification, grâce à des groupes de lettres aléatoires. En mesurant ses propres performances, il définit une « courbe d'oubli » : le matériel appris se dégrade massivement en quelques jours, puis de manière beaucoup plus insensible.

Edelman, Gerald M.

Prix Nobel de médecine en 1972, il est l'auteur de la théorie du darwinisme neuronal : selon ce modèle, la conscience serait le produit de l'activité permanente de circuits neuronaux, sélectionnés aussi bien au cours de l'évolution de notre espèce que par nos interactions personnelles avec notre environnement. Les connexions non sollicitées, ou non renforcées par l'expérience individuelle, disparaissent au profit des plus fréquemment actives (*Biologie de la conscience*, 1992).

Ekman, Paul

Comme Charles Darwin en son temps, ce psychologue américain estime que certaines émotions sont universelles. L'étude des expressions faciales au sein de diverses cultures (y compris dans des peuplades extrêmement isolées) lui a permis de dresser une liste de six émotions qui seraient fondamentales et automatiques, produit de la sélection naturelle : joie, tristesse, peur, surprise, colère et dégoût. Une septième, le mépris, est envisagée. Néanmoins, l'expression de chacune serait modulée par les normes sociales de la culture et de l'époque dans lesquelles le sujet s'inscrit (*Face of Man*, 1980).

Ey, Henri (1900-1977)

Inspiré par Pierre Janet mais aussi John Hughlings Jackson (1835-1911), qui distinguait centres nerveux supérieurs et inférieurs, ce psychiatre français défend le modèle organo-dynamique, ou néojacksoniste. Selon celui-ci, c'est l'atteinte de zones cérébrales de contrôle et d'inhibition (signes « négatifs ») qui permet la libération de fonctions psychiques archaïques (signes « positifs »), et donc la dissolution de la conscience. Par conséquent, « la folie est virtuelle dans l'homme », qui n'en est « protégé que par sa propre organisation ». Henri Ey est par ailleurs le fondateur de l'Association mondiale de psychiatrie (1961).

Eysenck, Hans (1916-1997)

Allemand émigré en France puis en Grande-Bretagne, Eysenck s'est livré à des travaux aussi divers que nombreux. Il a par exemple été l'un des

premiers (en 1952) à procéder à une évaluation de l'efficacité des psychothérapies. Tout comme Gordon Allport (1897-1967) et Raymond Cattell (1905-1998), il s'efforce surtout de définir un modèle réunissant les « traits », d'origine biologique, qui constitueraient la personnalité, comme le degré d'extraversion, ou encore de névrotisme (instabilité émotionnelle). Le modèle des Big Five, ou « O-C-E-A-N », lui est aujourd'hui préféré : Ouverture aux expériences, Conscience (c'est-à-dire consciencieux), Extraversion, Amabilité, Névrotisme, sont les facteurs dont la combinaison restitue le mieux, statistiquement, la variété des personnalités.

Fechner, Gustav T. (1801-1887)

Physicien et mathématicien, étudie la relation « qui s'établirait entre l'excitant physique des organes des sens (lumière, son, poids, etc.), de l'ordre de la matière, et la sensation produite par cet excitant, de l'ordre de l'âme ». Il recherche, sur la base de l'introspection (en demandant au sujet d'expliquer ce qu'il ressent), le plus petit *stimulus* sonore ou visuel perceptible, ou les plus petites variations perceptibles entre deux *stimuli* chez une même personne.
Voir page 23.

Festinger, Leon (1919-1989)

Son nom est indissociable de la théorie de la dissonance cognitive, au cœur de son travail de recherche. Cet universitaire américain a en effet montré que les inconsistances, les incohérences, susceptibles d'exister entre des croyances et des comportements, suscitent un état de tension psychologique désagréable. Celle-ci conduit alors l'individu à changer ses opinions ou croyances de manière à les rendre compatibles avec les comportements produits, ce qui a pour effet de réduire l'inconfort psychologique initial.

Freud, Anna (1895-1982)

Fille de S. freud, elle figure parmi les premières psychanalystes de l'enfant.
Voir page 41.

Freud, Sigmund (1856-1939)

Fondateur de la psychanalyse, une approche qui consiste à envisager le psychisme humain comme un réservoir de désirs et de pulsions (pulsion de vie, pulsion de mort, pulsion sexuelle). La pulsion sexuelle tient, selon Freud, une place centrale dans la vie psychique du sujet. Cette pulsion s'exprime souvent sous forme inconsciente car elle est bloquée, réprimée dans son expression par un mécanisme de « refoulement » psychologique. C'est dans *L'Interprétation du rêve* (postdaté de 1900), qu'il expose son modèle de l'appareil psychique en trois systèmes : conscient, préconscient, inconscient. Son œuvre immense a irrigué tout le XXe siècle.
Voir pages 69, 72, 84.

Gall, Franz Joseph (1758-1828)

Sa théorie médicale défend le principe de l'innéité des comportements. Elle repose sur le principe que le cerveau est le siège de la pensée, et que celui-ci est décomposable en aires fonctionnelles bien délimitées. En tâtant les crânes de musiciens, de peintres, de mathématiciens, de fous et de criminels, les phrénologistes (analystes des crânes) dressent une cartographie comprenant des catégories aussi variées que le penchant à l'amour physique, l'organe de la musique ou la faculté de comparaison.
Voir page 20.

Galton, Francis (1822-1911)

Pionnier dans l'étude des différences individuelles et dans la mise au point des questionnaires psychologiques, Francis Galton a préconisé la mesure des caractéristiques physiques et mentales de chaque individu, et l'étude de leur transmission héréditaire. Ses travaux ont préfiguré les tests psychologiques standardisés, mais aussi les théories de l'eugénisme.
Voir page 38.

Gardner, Howard

En 1983, contestant le modèle de l’intelligence unique telle que l’évalue le QI, le psychologue américain Howard Gardner propose sa théorie des « intelligences multiples ».
S’appuyant sur des études de cas, il postule sept formes d’intelligence présentes, à des degrés divers, chez tout un chacun : logico-mathématique, langagière, visuospatiale, musicale, kinesthésique, interpersonnelle, intrapersonnelle. Plus tardivement, il y adjoint les intelligences naturaliste et spirituelle. Son livre *Frames of Mind : the Theory of Multiple Intelligence* (1983) a été publié en 1997 en France sous le titre *Les Formes de l'intelligence*.

Gatian de Clérambault, Gaétan (1872-1934)

Ce psychiatre a décrit ce qu’il nomme « l’automatisme mental », phénomène consécutif à des troubles cérébraux et qui se trouverait, de manière « mécaniciste », à la source du délire. Il est surtout connu pour sa description de l’érotomanie, ou illusion délirante d’être aimé par une personne en particulier. Par ailleurs ethnographe et photographe, il a enseigné le drapé aux Beaux-Arts.

Gesell, Arnold L. (1880-1961)

Pédiatre et psychologue, il considère le développement psychique de l’enfant comme indissociable de sa maturation organique. L’un des premiers à utiliser les techniques de son époque pour étudier la vie fœtale et procéder à l’analyse filmique du mouvement des enfants, il ne néglige pas non plus l’influence du contexte culturel. Cette volonté d’étudier l’enfant dans sa globalité se symbolise par un dôme sous lequel peut évoluer un enfant sans conscience d’être observé. On lui doit une échelle évaluant les facultés adaptatives, la motricité, le langage et la sociabilité de l’enfant.

Heider, Fritz (1896-1988)

Célèbre pour sa psychologie des relations interpersonnelles et la théorie de l'attribution causale. Ses travaux de recherche sur les relations interpersonnelles serviront de base fondamentale au développement du courant de la cognition sociale. Pour Heider, la perception sociale obéirait aux mêmes règles et aux mêmes structures d'organisation en mémoire que la perception des objets physiques. Comme il existe des biais perceptifs pour les objets physiques (comme les illusions d'optique), il existe des biais de la perception sociale (par exemple le biais de corrélation illusoire, qui conduit à associer des informations négatives à des groupes minoritaires en nombre). C'est en s'intéressant aux causes explicatives des comportements que Heider élabore sa théorie de l'attribution : les individus tendent à attribuer plus favorablement des causes personnelles aux comportements d'autrui, que des causes expliquées par les circonstances.

Helmholtz, Hermann von (1821-1894)

Cet empiriste a excellé dans toutes les recherches scientifiques de son temps. De par son attachement à établir le rapport entre physiologie et pensée avec des instruments de mesure, il est considéré comme l'un des fondateurs de la psychologie expérimentale. Il a étudié les sensations, principalement visuelles et auditives, en tant qu'impulsions transmises au cerveau, considérant que nous ne percevons le monde qu'indirectement, après la réaction des nerfs aux stimulations extérieures. De même, lorsque nous agissons, un certain délai s'écoule entre la volonté et l'exécution du mouvement : la pensée a donc une vitesse mesurable (temps de réaction). En outre, nous faisons toujours appel à notre expérience pour interpréter l'instant présent (« inférences inconscientes »). Autant de découvertes confirmées par des recherches contemporaines (Michel Meulders, *Helmholtz. Des lumières aux neurosciences*, 2001).

Hull, Clark Leonard (1884-1952)

Expérimentaliste rigoureux, il réfute la méthodologie classiquement employée par les behavioristes (méthode inductive : définir des lois à partir des faits observés) au profit de la démarche hypothético-déductive (vérifier expérimentalement des hypothèses). Il introduit par ailleurs la notion de « variables intermédiaires » entre le *stimulus* et la réponse, telles que force de l'habitude et intensité du besoin physiologique (*drive*). Une évolution vers le cognitivisme, qui ouvrira la « boîte noire ».

Itard, Jean (1774-1838)

En 1800, un enfant nu est découvert dans une forêt de l'Aveyron. On suppose alors qu'il n'a jamais été réellement en contact avec des humains. Le médecin Jean Itard, qui travaille à Paris avec des sourds-muets, le recueille, le nomme Victor, et tente vainement de le socialiser. L'enfant restera incapable de parler. Le cas de Victor sera commenté à tort et à travers tout au long de l'histoire de la psychologie. Le diagnostic le plus probable aujourd'hui semble celui de l'autisme.

James, William (1842-1910)

Fils d'un universitaire de grande renommée et frère de l'écrivain Henri James, W. James est une personnalité éclectique. Médecin, psychologue et philosophe, il est l'un des leaders de la première génération du pragmatisme. Après avoir longuement hésité entre la médecine et la peinture, il devient professeur en physiologie puis en psychologie à Harvard. Il y créera le premier laboratoire de psychologie expérimentale. Dans ses *Principes de psychologie* (1890), il s'attache à bien distinguer la psychologie de la métaphysique. Il décrit la conscience comme un flux continuel en perpétuel changement. Ses analyses sur « le flux de conscience » inspireront du reste des romanciers tels Virginia Woolf et James Joyce mais aussi des philosophes comme Henri Bergson. *Voir page 48.*

Janet, Pierre (1859-1947)

Psychologue du subconscient, cet agrégé de philosophie a cherché à réconcilier méthode pathologique et introspection, tout en préservant les

idées spiritualistes de son oncle, le philosophe Paul Janet, et de Henri Bergson. Il consacre sa thèse aux phénomènes non conscients à l'origine de conduites automatiques (*L'Automatisme psychologique*, 1889). En 1913, il reprochera à Sigmund Freud de lui avoir emprunté ses idées, sesituantcommeun « humbleprécurseur de la bonne parole ».
Voir page 60.

Jeannerod, Marc (1935-2011)

Professeur émérite de physiologie à l'université Claude-Bernard (Lyon), membre de Fondateur de l'Institut des sciences cognitives et membre de l'Académie des sciences, Marc Jeannerod fut une figure importante des sciences cognitives françaises.
Diplômé de médecine en 1965, spécialisé en neurologie, il a fait sa thèse sous la direction de Michel Jouvet à l'université de Lyon. Tout au long de sa carrière, suivant en cela l'évolution des neurosciences, il s'est attaché à comprendre les mécanismes de la cognition et de l'esprit.
Ses nombreuses publications sur la représentation de l'action l'auront fait reconnaître internationalement. Marc Jeannerod a par ailleurs largement contribué à la diffusion des connaissances scientifiques, en publiant notamment *Le Cerveau-machine* (Fayard, 1983), *Esprit, où es-tu ?* (Odile Jacob, 1991), *Le Cerveau intime* (2002), ou encore *Le Cerveau volontaire* (2009).

Jung, Carl Gustav (1875-1961)

Considéré d'abord comme le dauphin de Sigmund Freud, ce psychiatre suisse s'éloigne du maître pour fonder sa propre « psychologie analytique ». Pour lui, l'inconscient individuel n'est pas essentiellement sexuel, et évolue pendant toute la vie. De plus, Carl Gustav Jung postule l'existence d'un inconscient collectif structuré par des « archétypes », représentations mythologiques héritées de l'histoire de l'espèce humaine. Ce fils de pasteur, dont les centres d'intérêt s'étendent de l'orientalisme à l'alchimie, est resté le plus célèbre dissident de la psychanalyse (*Dialectique du moi et de l'inconscient*, 1928). Selon Jung, chacun de nous possède un inconscient collectif, donc commun à l'humanité, comme un patrimoine qui se serait forgé au fil du temps. L'inconscient collectif, base

de notre psyché, est constitué de figures symboliques ancestrales, les archétypes. Les principaux sont l'*anima*, c'est-à-dire l'image féminine, l'*animus*, image du masculin, et le Soi, centre de la personnalité. Et c'est sur cette base commune à tous que va pouvoir se construire une identité individuelle, formée de ce que Jung nomme « types psychologiques » et d'une succession de processus d'individuation. Taxé d'antisémitisme pour avoir distingué l'inconscient aryen de l'inconscient juif (le premier ayant un « potentiel supérieur au second »), Jung n'a pour autant jamais adhéré au nazisme. Son œuvre, très abondante, reste entachée de ces affirmations, mais ne doit néanmoins pas être réduite à elles seules.

Klein, Melanie (1882-1960)

Considérée comme l'une des fondatrices de la psychanalyse des enfants. Mélanie Klein grandit à Vienne dans une famille juive orthodoxe, marquée par la très forte personnalité de la mère. Libussa. De nombreux deuils dans sa famille, ainsi que son mariage malheureux la plongent dans une longue dépression. En 1910, sa famille s'installe à Budapest, où elle découvre la psychanalyse par le biais d'un ouvrage de Sigmund Freud, *Le Rêve et son interprétation*. Après une première analyse avec Sandor Ferenczi et les premières observations d'enfants, elle s'installe à Berlin en 1921. Elle entame dans cette ville une seconde analyse, avec celui qui restera son maître à penser, Karl Abraham, et commence ses travaux purement analytiques. Elle développe une idée originale, celle de la technique du jeu dans l'analyse. Mais c'est à Londres qu'elle développera l'essentiel de son œuvre.

Köhler, Wolfgang (1887-1967)

Ce psychologue allemand est l'un des pères de la psychologie de la forme. Il a montré qu'un singe placé devant une situation-problème particulière (attraper des bananes hors de portée de la main à l'aide d'un bâton) trouvait d'un seul coup, après plusieurs autres tentatives infructueuses, une solution : prendre une caisse placée dans un coin de la pièce, la déplacer et monter dessus. Ce phénomène de découverte soudain, on le nomme l'*insight*. Face à un problème analogue, le singe reproduit ensuite aussitôt la même technique.

Korczak, Janusz (1878-1942)

Pédiatre et romancier polonais, de son vrai nom Henryk Goldszmit, Korczak s'efforce de renouveler les pratiques pédagogiques, notamment dans les deux orphelinats qu'il a fondés (Dom Sierot et Nasz Dom). Il crée également le journal *Maly Przeglad*, entièrement écrit par 2000 correspondants de presse enfants et adolescents dans toute la Pologne.
Son texte *Le Droit de l'enfant au respect* (1928) préfigure la Convention des droits de l'enfant édictée par les Nations unies en 1989. En 1942, plutôt que s'enfuir, il refuse d'abandonner les enfants du ghetto de Varsovie et les accompagne à Treblinka. Il n'en reviendra pas.

Lacan, Jacques (1901-1981)

Le psychanalyste français Jacques Lacan était fascinant, tyrannique, monstrueusement intelligent. C'est à la jonction des deux révolutions intellectuelles du XXe siècle, le surréalisme et la psychanalyse, qu'il est devenu lui-même. Ni sa vie ni sa pensée ne peuvent s'approcher sans tenir compte de la fécondité littéraire et artistique des milieux qu'il a fréquentés au sortir de ses études de psychiatrie, comme en témoigne la publication en 1933 dans la revue surréaliste *Minotaure* de son article sur le crime des sœurs Papin, ainsi que son intérêt pour les avancées de l'anthropologie et de la linguistique.
Voir page 150.

Laing, Ronald David (1927-1989)

Bien qu'il ait rejeté le terme, il fut avec D. Cooper, l'un des protagonistes du mouvement antipsychiatrique.
Parmi ses ouvrages, on peut citer : *Le Moi divisé* (1960), *Nœuds* (1970), *Sagesse, déraison et folie* (1985).
Voir page 141.

Lewin, Kurt (1890-1947)

Après avoir fait ses études de psychologie à Berlin dans les années 1910, où régnait alors la psychologie de la « *Gestalt* » (ou théorie de la forme), Kurt Lewin devint professeur et chercheur dans cette même université de 1924 à 1935. À l'arrivée du fascisme, K. Lewin, qui est Juif, quitte l'Allemagne en 1935 pour les États-Unis. C'est là qu'il réalise de nombreuses expériences sur la motivation, les styles de commandement, la dynamique des groupes. En 1944, il fonde le Research Center for Group Dynamics au Massachusetts Institute of Technology (MIT). Il meurt trois ans plus tard, en 1947. Il a jeté les bases de la psychologie sociale en laissant derrière lui non seulement une œuvre théorique, mais aussi en ayant mis la discipline sur la voie de l'expérimentation et formé de nombreux chercheurs de renom (Leon Festinger, Theodore Newcomb…).

Maine de Biran, François Pierre (1766-1824)

Ce philosophe considère que la conscience de soi découle du mouvement volontaire, de l'effort accompli pour agir sur l'extérieur. La suspension de la volonté laisse place aux comportements automatiques comme le rêve, l'hallucination, le délire, d'origine purement organique. Ses conceptions influenceront notamment Pierre Janet. On lui doit par ailleurs un journal intime illustrant son souci d'introspection, de par ses métamorphoses permanentes, s'avère insaisissable.

Meyerson, Ignace (1888-1983)

D'origine polonaise, ce premier traducteur en français de *L'Interprétation des rêves de Sigmund Freud* se trouve d'abord au cœur de la vie culturelle et psychologique de l'entre-deux-guerres. Il occupe ensuite une place plus marginale, en fondant sa « psychologie historique ». Celle-ci entend comprendre l'esprit humain en partant de ses réalisations les plus objectives, c'est-à-dire ses œuvres, au sens large (production artistique, mais aussi langage, technologie, rêve…). Ce qui oblige le psychologue à la pluridisciplinarité, en même temps qu'au comparatisme.

Milgram, Stanley (1933-1984)

Stanley Milgram est certainement le plus connu de tous les psychologues sociaux. Son nom reste en effet attaché à ce qui constitue, depuis cinquante ans, l'une des plus célèbres expériences de psychologie sur la soumission à l'autorité.

Voir page 138.

Moreau de Tours, Jacques Joseph (1804-1884)

Afin de comprendre la folie de l'intérieur, cet aliéniste observe les effets du haschich, encore très méconnu en France, sur son entendement et ses perceptions. Le résultat confirme son hypothèse, selon laquelle le délire hallucinatoire, en tous points assimilable au rêve, est d'origine exclusivement biologique, comme il l'écrit dans *Du haschich et de l'aliénation mentale* (1845). Il est à l'origine du club des Haschichins, qui réunissait en l'hôtel de Pimodan, sur l'île Saint-Louis, quelques intellectuels curieux des effets de cette nouvelle substance. Dans les années 1840, Théophile Gautier, Charles Baudelaire, Honoré de Balzac, Alexandre Dumas, Gérard de Nerval et quelques autres tenteront l'expérience, qui consiste alors en une ingestion, non en une consommation tabagique.

Nancy (école de)

Regroupant des médecins autour d'Hippolyte Bernheim (1840-1919), l'école de Nancy, contrairement à celle de la Salpêtrière, considère les phénomènes hystériques comme de purs produits de la suggestion ou de l'autosuggestion. Le pouvoir de la suggestion est d'ailleurs exploré lors d'expérimentations surprenantes, comme la propagation de fausses rumeurs ou encore les « crimes suggérés », incitant par exemple une jeune femme à tirer sur sa mère (avec des balles à blanc)… La réputation de l'école de Nancy égalera quasiment celle de la Salpêtrière : après son passage chez Jean Martin Charcot, Sigmund Freud viendra d'ailleurs rencontrer H. Bernheim.

Palo Alto (école de)

Palo Alto est une petite ville de Californie connue pour abriter la prestigieuse université de Stanford. C’est là qu’une équipe de psychothérapeutes, animée par le psychiatre Don Jackson et s’inspirant des travaux de Gregory Bateson sur la communication, fonde en 1958 le Mental Research Intitute (MRI). Cet institut a été le foyer d’élaboration et de diffusion des thérapies familiales systémiques. L’école de Palo Alto a notamment mis en lumière le caractère pathogène de la communication paradoxale (lorsque plusieurs messages se contredisent), particulièrement active dans ce que G. Bateson a appelé le « *doublebind* ».
Voir page 123.

Pavlov, Ivan (1849-1936)

Ce psychologue russe a montré avec sa célébrissime expérience sur un chien affamé l’existence d’un mécanisme d’apprentissage spécifique : le conditionnement. On sait qu’un chien se met à saliver spontanément à l’approche d’un morceau de viande. En associant la présentation de la viande au son d’une cloche, on s’aperçoit qu’au bout d’un certain temps le chien salive seulement au son de la cloche. Il y a donc une association qui s’est formée entre « viande » et « cloche ». Voilà comment s’effectue le conditionnement. C’est peut-être le même mécanisme qui nous fait associer, par habitude, l’image du feu à la sensation de chaleur et nous prévient ainsi du danger avant de nous être approché de la flamme.

Piaget, Jean (1896-1980)

Jean Piaget est considéré dans le monde entier, depuis les années 1960, comme un des plus grands spécialistes du développement intellectuel des enfants. Passionné de biologie dès son enfance, lecteur de Pascal, Kant, Bergson, il s’attache à comprendre les conditions d’évolution des êtres vivants. Ses interrogations, d’abord philosophiques, le conduisirent à étudier la genèse des fonctions cognitives chez l’enfant. Travailleur infatigable, il restera actif jusqu’au bout, laissant derrière lui une production particulièrement abondante. Son livre de 1926 (*La*

Représentation du monde chez l'enfant) est traduit en anglais dès 1926, puis en espagnol en 1929. Certaines de ses œuvres seront traduites en quinze langues (dont le chinois, le japonais, l'hébreu, l'arabe, le russe). Sa conception des stades de la pensée chez l'enfant reste un classique, même si elle est remise en question aujourd'hui, notamment par les acquis de la psychologie du développement et les progrès des neurosciences.
Voir page 118.

Piéron, Henri (1881-1964)

L'amplitude et la diversité de ses recherches le font considérer comme l'un des principaux fondateurs de la psychologie scientifique française. Il se montre attaché aux processus physiologiques sous-tendant les sensations et le comportement animal et humain.
Créateur de l'Institut national d'orientation professionnelle en 1928, il plaide, dans *La Psychologie différentielle* (1949), pour que des conseillers d'orientation procèdent à l'identification des aptitudes les plus développées chez tout un chacun.

Pinel, Philippe (1745-1826)

Célèbre médecin français, il consacra sa vie à étudier l'aliénation mentale et décrivit quatre « regroupements cliniques », qui ne sont pas des maladies différentes, mais des manifestations qui peuvent se succéder chez un même malade : la manie, le délire mélancolique, la démence et l'idiotisme.
Voir page 9.

Ribot, Théodule (1839-1916)

Psychologue français, il diffuse les découvertes et les méthodologies expérimentales élaborées par W. Wundt et ses élèves.
Il crée la méthodologie pathologique, c'est-à-dire l'observation et l'expérimentation des faits de conscience (mémoire, perception, etc.) en cas de pathologie, neurologique ou encore psychologique.
Voir page 35.

Rogers, Carl (1902-1987)

L'école humaniste est dominée par la personnalité de Carl Rogers. Ce psychologue clinicien américain envisage la personne comme un être à la recherche de la réalisation de soi.
Voir page 134.

Simon, Théodore (1873-1961)

Après des études de médecine durant lesquelles il rencontrera Alfred Binet, tous les deux mettrons au point le test d'intelligence Binet-Simon, connu dans le monde entier. Théodore Simon a contribué au développement de la psychiatrie et l'a inscrite dans un registre médico-éducatif. On lui doit la création de la première consultation médico-psychologique au service social de l'enfance rattaché au tribunal pour enfants de la Seine.
Voir page 78.

Skinner, Burrhus Frederic (1904-1990)

Psychologue américain, devenu le chef de file du behaviorisme à la suite de John B. Watson, Burrhus F. Skinner a étudié une forme particulière d'apprentissage : le conditionnement opérant. Il l'a mis en évidence grâce à un dispositif appelé la « boîte de Skinner », qui consiste à encourager un sujet (un pigeon, un rat ou un humain) à effectuer un geste précis en lui distribuant des récompenses, un peu comme lorsqu'on dresse un chien ou un dauphin.
Pour Skinner, il est clair que la plupart des conduites humaines sont le produit d'apprentissages et de conditionnements. Cette conception des comportements humains par l'apprentissage est à la base de l'« enseignement programmé », dont B.F. Skinner est l'inventeur. Il correspond à un dispositif technique où l'élève apprend par étapes, en répondant à une série de questions. Chaque bonne réponse, qui lui est automatiquement communiquée, lui permet de passer à l'étape suivante jusqu'à ce qu'il maîtrise parfaitement le sujet.

Skinner fut aussi une figure de l'intelligentsia américaine, qui engagea de célèbres polémiques contre la psychologie « romantique », d'un côté, et la psychologie cognitive de l'autre. *Voir page 115.*

Spearman, Charles (1863-1945)

Ce psychologue londonien élabore en 1904 une méthode statistique, l'analyse factorielle, permettant de dégager des facteurs communs à des variables observées. Cette méthode lui permet de postuler un facteur unique, le facteur g (pour général), qui sous-tendrait les performances à des tâches intellectuelles diverses.

Mais tout au long du XXe siècle, de nombreux psychologues proposeront d'autres lectures de l'intelligence. Par exemple, en 1963, Raymond Cattell défendra la distinction entre deux types d'intelligence générale, « fluide » (permettant l'adaptation à des situations inédites) et « cristallisée » (relative aux connaissances acquises).

Tarde, Gabriel (1843-1904)

Adversaire d'Émile Durkheim et inventeur de la célèbre théorie de l'imitation, Gabriel Tarde est autant un philosophe métaphysicien qu'un psychosociologue engagé. Ce fondateur des sciences humaines, et notamment de la psychologie sociale à travers ses travaux sur la foule et les lois de l'imitation, a longtemps été oublié. Redécouverts récemment, ses ouvrages majeurs ont tous été réédités.
Voir pages 51, 54.

Thorndike, Edward Lee (1874-1949)

Ce psychologue américain a conçu une « boîte-problème » dans laquelle il enfermait un chat affamé. Le chat peut ouvrir la porte de la boîte en déplaçant un morceau de bois dans un certain sens. L'animal cherche par tâtonnement à sortir essayant pour cela divers moyens. Au début, le chat parvient à ouvrir la porte en actionnant au hasard le morceau de bois. En multipliant les essais, il apprend à sélectionner la bonne solution. L'animal effectue donc, selon Thorndike, un apprentissage par « essais et erreurs ».

Titchener, Edward Bradford (1867-1927)

Ancien élève de Wilhelm Wundt, il défend une approche expérimentale de la psychologie, en étudiant la perception et la conscience sous un angle physiologique. Selon cette approche dite structuraliste, les sensations et les pensées constituent la structure de l'esprit.

Tolman, Edward C. (1886-1959)

Ce psychologue a montré que des rats placés dans des labyrinthes possèdent peu à peu une véritable « carte cognitive » de leur environnement. Ils apprennent à évoluer dans un espace donné pas simplement par tâtonnement, mais en se construisant au fil du temps une image de leur environnement. Leur apprentissage est donc lié à une représentation.

Vygotsky, Lev (1996-1934)

Psychologue russe spécialiste de l'apprentissage, il a montré le rôle structurant du langage, et de la culture, pour le développement de l'intelligence.
Voir page 120.

Watson, John B. (1878-1958)

Chef de file de l'école behavioriste. En 1920, John Watson et Rosalie Rayner démontrent sur Albert, un bébé d'une dizaine de mois, qu'il est possible de déclencher une phobie par conditionnement : la terreur du jeune cobaye, qui porte à l'origine sur un rat blanc, s'étend à d'autres objets, comme du coton, ou un masque du père Noël. J. Watson prodigue d'ailleurs à ses propres rejetons une « éducation behavioriste », et les décrit comme « heureux ». L'un d'eux se suicidera. Un autre consultera un psychanalyste…
Voir page 75.

Wechsler, David (1896-1981)

D’origine roumaine, il fut directeur de l’hôpital psychiatrique new-yorkais Bellevue pendant trente-cinq ans. Il a conçu des batteries de tests d’intelligence, régulièrement affinées et actualisées, notamment la WAIS pour les adultes, la WISC pour les enfants. Encore très utilisées aujourd’hui, ces deux échelles présentent la particularité d’apprécier les performances du sujet dans le domaine verbal, certes, mais également non verbal, ce que David Wechsler jugeait indispensable pour sortir d’une définition traditionnelle de l’intelligence comme indissociable de la maîtrise du langage.

Wernicke, Carl (1848-1905)

Neurologue et psychiatre allemand, il est, avec Paul Broca, le premier à effectuer une correspondance aire cérébrale/fonction mentale par des cas cliniques. En 1861, Broca procède à l’étude *post mortem* du cerveau d’un patient, qui avait perdu la capacité d’articuler les mots et constate la lésion d’une partie du lobe frontal gauche. Il identifie ainsi « l’aire des images motrices de la parole » qui assurent la programmation et l’exécution de celle-ci. Quelques années plus tard, en 1874, Carl Wernicke localise dans une partie du lobe temporal gauche l’aire des « images auditives » de la parole, où sont décodés les mots que l’on entend. Ces deux aires seront baptisées aire de Broca et aire de Wernicke en hommage à leurs découvreurs.

Winnicott, Donald W. (1896-1971)

Diplômé de médecine en 1920, Winnicott entame en 1923 une analyse de dix ans avec James Stratchey et ouvre une consultation de pédiatrie dans deux hôpitaux différents. Il fera une deuxième tranche d’analyse avec Joan Riviere, disciple de Melanie Klein. Admis à la Société britannique de psychanalyse dès 1927, il en devient le président de 1956 à 1959 puis de 1965 à 1968.

« Cette chose que l’on appelle un nourrisson n’existe pas », déclare Donald W. Winnicott pour souligner le caractère d’abord indissociable de la dyade mère/enfant. Il insiste sur l’importance de l’environnement pour le développement du psychisme infantile : peu à peu, le nourrisson,

prenant conscience de la différence entre le monde et lui-même, éprouve des pulsions pour ce qui l’entoure. On dit qu’il contracte des « relations d’objet », la principale étant relative à la mère. Dans l’idéal, celle-ci, « suffisamment bonne » (juste bonne), doit instaurer spontanément une relation sécurisante mais perméable, facilitant l’indépendance progressive de l’enfant. Lui, armé de son doudou (le fameux « objet transitionnel ») se substituant à la mère, serait libre alors de mener à bien l’exploration du monde extérieur dans des conditions satisfaisantes.
Voir page 105.

Wundt, Wilhelm (1832-1920)

Physiologiste allemand, Wundt publie en 1858 la première partie de ses *Essais sur la théorie de la perception*, dans lequel il expose les principes de la psychologie expérimentale, construite autour de l’introspection. *Les Fondements de la psychologie physiologique* (1873-1874) postulent qu’on peut utiliser les méthodes propres à la physiologie pour les manifestations de l’âme. Le laboratoire de psychologie qu’il fonde à l’université de Leipzig, en 1879, devient mondialement célèbre et forme une nouvelle génération de psychologues, européens et américains.
Voir page 32.

Zazzo, René (1910-1995)

Directeur du Laboratoire de psychobiologie de l’enfant, fondé par Henri Wallon, il soutient, sous la direction de Jean Piaget, une thèse sur les jumeaux, qui restera l’un de ses thèmes de prédilection. On lui doit d’ailleurs le paradoxe des jumeaux, qui veut que plus ceux-ci se ressemblent physiquement, plus ils tenteront de se distinguer par leur personnalité. Entre autres travaux, il a étudié la reconnaissance de soi dans le miroir, postérieure à l’identification d’autrui.

Bibliographie

Nous présentons ici une sélection d'ouvrages pour chacun des thèmes traités dans ce panorama. Ils sont classés dans l'ordre du livre.

LE TEMPS DES PIONNIERS

PINEL ET LES ALIÉNISTES

- P. Pinel, *L'Aliénation mentale ou la manie. Traité médico-philosophique*, 1801, rééd. L'Harmattan, 2006.
- M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961, rééd. Gallimard, 2007.
- R. Castel, *L'Ordre psychiatrique. L'âge d'or de l'aliénisme*, Minuit, 1977.
- J. Postel, C. Quetel (dir.), *Nouvelle histoire de la psychiatrie*, Dunod, 2004.
- J. Goldstein, *Consoler et classifier. L'essor de la psychiatrie française*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1997.
- G. Swain, *Le Sujet de la folie. Naissance de la psychiatrie*, Calmann-Lévy, 1997.
- D.B. Weiner, *Comprendre et soigner. Philippe Pinel (1745-1826). La médecine de l'esprit*, Fayard, 1999.

UNE FEMME SEULE CONTRE L'ASILE

- Y. Ripa, *L'Affaire Rouy. Une femme contre l'asile au XIXe siècle*, Tallandier, 2010.

LA PHRÉNOLOGIE

- F.G. Gall, J.K. Spurzheim, *Anatomie et physiologie du système nerveux en général, et du cerveau en particulier*, imprimerie Haussmann et d'Hautel, 1810-1819. Disponible sur Gallica (bnf).
- F.G. Gall, *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*, Boucher, 1822-1825.

• P. Flourens, *Examen de la phrénologie*, 1842, rééd. L'Harmattan, 2004.
• G. Lantéri-Laura, *Histoire de la phrénologie en France*, 1970, rééd. Puf, 1993.
• M. Renneville, *Le Langage des crânes. Une histoire de la phrénologie*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2000.

GUSTAV THEODOR FECHNER
• G.T. Fechner, *Anatomie comparée des anges*, 1826, rééd. L'Éclat, 1998.
• G.T. Fechner, *Nanna ou l'âme des plantes*, 1848.
• G.T. Fechner, *Éléments de psychophysique*, 1860.
• G.T. Fechner, *Révision des points principaux de la psychophysique*, 1882.
•T. Ribot, *La Psychologie allemande contemporaine*, 1879, rééd. L'Harmattan, 2003.
• G. Tiberghien, *Initiation à la psychophysique*, Puf, 1984.
• I. Dupéron, *G.T. Fechner. Le parallélisme psychophysiologique*, Puf, 2000.

JEAN MARTIN CHARCOT
• J.M. Charcot, *Leçons sur les maladies du système nerveux*, recueillies entre 1872-1887, éd. Progrès médical, 1890.
• J.M. Charcot, *Leçons du mardi*, recueillies par ses élèves, 1889, rééd. Bibliothèque des introuvables, 2002.
• J.M. Charcot, *La foi qui guérit*, 1897, rééd. Macula, 1984.
• H. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, 1974, rééd. Fayard, 2001.
• J. Carroy, *Hypnose, suggestion et psychologie. L'invention de sujets*, Puf, 1991.
• N. Edelman, *Les Métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIXe siècle à la Grande Guerre*, La Découverte, 2003.
• M. Bonduelle, T. Gelfand, C.G. Goetz, *Charcot, un grand médecin de son siècle*, Michalon, 1996.

DE MESMER AUX SCIENCES PSYCHIQUES
• F.A. Mesmer, *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, 1779, rééd. L'Harmattan, 2005.

- A. de Chastenet de Puységur, *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, 1784, rééd. Imago, 2003.
- J. Braid, *Hypnose ou traité du sommeil nerveux*, 1843, rééd. L'Harmattan, 2005.
- H. Bernheim, *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*, 1891, rééd. Fayard, 1995.
- T. Flournoy, *Étude sur un cas de somnambulisme. Des Indes à la planète Mars, le cas Hélène Smith*, 1900, rééd. L'Harmattan, 2006.
- R. Plas, *Naissance d'une science humaine : la psychologie. Les psychologues et le « merveilleux » psychique*, Presses universitaires de Rennes, 2000.

WILHELM WUNDT

- W. Wundt, *Éléments de psychologie physiologique*, 1874, rééd. L'Harmattan, 2005.
- W. Wundt, *La Psychologie des peuples*, 1904-1923.
- W. Wundt, *La Psychologie en lutte pour son existence*, 1913.
- S. Nicolas, *La Psychologie de W. Wundt*, L'Harmattan, 2003.
- M. Reuchlin, *Histoire de la psychologie*, XIXe éd., Puf, coll. « Que sais-je ? », 2003.
- J.-F. Braunstein, E. Pewzner, *Histoire de la psychologie*, 2e éd., Armand Colin, 2005.

THÉODULE RIBOT

- T. Ribot, *La Psychologie anglaise contemporaine*, 1870, rééd. L'Harmattan, 2002.
- T. Ribot, *La Psychologie allemande contemporaine*, 1879, rééd. L'Harmattan, 2003.
- T. Ribot, *Les Maladies de la mémoire*, 1881, rééd. L'Harmattan, 2005.
- T. Ribot, *Les Maladies de la volonté*, 1883, rééd. L'Harmattan, 2002.
- T. Ribot, *Les Maladies de la personnalité*, 1885, rééd. L'Harmattan, 2001.
- S. Nicolas, *La Mémoire et ses maladies selon Théodule Ribot*, L'Harmattan, 2002.
- S. Nicolas, *Philosophe breton, fondateur de la psychologie française*, L'Harmattan, 2005.

• J.-C. Dupont (dir.), *Histoires de la mémoire. Pathologie, psychologie et biologie*, Vuibert, 2005.

FRANCIS GALTON
• F. Galton, *Hereditary Genius*, 1869, rééd. Prometheus Books, 2006.
• G. Lemaine, B. Matalon, *Hommes supérieurs, hommes inférieurs ? La controverse sur l'hérédité de l'intelligence*, Armand Colin, 1985.
• G. Paicheler, *L'Invention de la psychologie moderne*, L'Harmattan, 1992.
• A. Desrosières, *La Politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, 1993, rééd. La Découverte, 2000.
• O. Martin, *La Mesure de l'esprit. Origines et développements de la psychométrie*, L'Harmattan, 1997.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT
• J.-J. Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, 1762, rééd. Rue des Écoles, 1999.
• C. Darwin, *L'Expression des émotions chez l'homme et chez les animaux*, 1874, rééd. Rivages, 2001.
• W. Preyer, *L'Âme de l'enfant. Observations sur le développement psychique des premières années*, 1881, rééd. L'Harmattan, 2005.
• J. Sully, *Studies of Childhood*, 1895.
• E. Becchi, D. Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident*, 2 vol., Seuil, 1998.
• D. Ottavi, *De Darwin à Piaget. Pour une histoire de la psychologie de l'enfant*, CNRS, 2002.

ALFRED BINET
• A. Binet, C. Féré, *Le Magnétisme animal. Études sur l'hypnose*, 1887, rééd. L'Harmattan, 2006.
• A. Binet, *L'Étude expérimentale de l'intelligence*, 1903, rééd. L'Harmattan, 2004.
• A. Binet, T. Simon, *La Mesure du développement de l'intelligence chez les jeunes enfants*, 1905, rééd. L'Harmattan, 2006.
• A. Binet, T. Simon, *Les Enfants anormaux*, 1907, rééd. L'Harmattan, 2008.

• B. Andrieu, G. Avanzini, C. Clozza, *Introduction à l'œuvre d'Alfred Binet*, Chroniques sociales, 2008.

WILLIAM JAMES

• W. James, *Précis de psychologie*, 1890, rééd. Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.
• W. James, *La Volonté de croire*, 1897, rééd. Les Empêcheurs de penser en rond, 2005.
• W. James, *Les Formes multiples de l'expérience religieuse*. *Essai de psychologie descriptive*, 1902, rééd. Exergue, 2001.
• W. James, *Le Pragmatisme*, 1907, rééd. Flammarion, coll. « *Champs* », 2007.
• D. Lapoujade, *William James*. *Empirisme et pragmatisme*, 1997, rééd. Les Empêcheurs de penser en rond, 2007.
• D. Lapoujade, *Fictions du pragmatisme*. *William et Henry James*, Minuit, 2008.
• C. Debru, C. Chauviré, M. Girel (dir.), *William James*. *Psychologie et cogition*, Petra, 2008.
• R. Rubio, *William James*. *Philosophie, psychologie, religion*, L'Harmattan, 2008.

LA PSYCHOLOGIE DES FOULES

• H. Taine, *Les Origines de la France contemporaine*, 1876-1893, rééd. Robert Laffont, 1990.
• G. Tarde, *Les Lois de l'imitation*, 1890, rééd. Kimé, 1993.
• S. Sighele, *La Foule criminelle*. *Essai de psychologie collective*, 1892.
• G. Le Bon, *Psychologie des foules*, 1895, rééd. Puf, 2006.
• S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », 1921, rééd. *in Essais de psychanalyse*, Payot, 1989.
• S. Moscovici, *L'Âge des foules*. *Un traité historique de psychologie des masses*, Fayard, 1981.
• S. Barrows, *Miroirs déformants*. *Réflexions sur la foule en France à la fin du XIXe siècle*, Aubier, 1990.
• S. Delouvée, *La Psychologie des foules*. *Recueil de textes, XIXe-XXe siècles*, L'Harmattan, 2007.

GABRIEL TARDE, ANALYSTE DES RÊVES AVANT FREUD

• J. Carroy, A. Ohayon, R. Plas, *Histoire de la psychologie en France, XIXe-XXe siècles*, La Découverte, 2006.
• J. Carroy, N. Richard (eds.), *Alfred Maury, érudit et rêveur. Les sciences de l'homme au milieu du XIXe siècle*, Rennes, PUR, coll. Carnot, 2007.
• J. Delbœuf, *Le Sommeil et les rêves et autres textes*, Fayard, 1993.
• J. Carroy, L. Salmon (éds.), G. *Tarde*, *Sur le sommeil ou plutôt sur les rêves et autres textes inédits*, Lausanne, BHMS, 2009.

PIERRE JANET

• P. Janet, *L'Automatisme psychologique*, 1889, rééd. Odile Jacob, 1998.
• P. Janet, *L'État mental des hystériques*, 1893, rééd. L'Harmattan, 3 vol., 2007.
• P. Janet, *Névroses et idées fixes*, 1898, rééd. L'Harmattan, 2 vol., 2007.
• P. Janet, *Les Obsessions et la Psychasthénie*, 1903, rééd. L'Harmattan, 3 vol., 2005.
• P. Janet, *De l'angoisse à l'extase*, 1926-1928, rééd. Masson, 1999.
• P. Janet, *L'Évolution de la mémoire et la notion de temps*, 1928, rééd. L'Harmattan, 2006.

ESSOR ET DIVERSIFICATION

LA PSYCHIATRIE AU DÉBUT DU XXe SIÈCLE

• E. Kraepelin, *Introduction à la psychiatrie clinique*, 1901, rééd. Navarin, 1984.
• E. Bleuler, *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies*, 1911, rééd. Epel, 1993.
• K. Jaspers, *Psychopathologie générale*, 1913, rééd. Bibliothèque des introuvables, 2000.
• E. Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Payot, 1925.
• E. Minkowski, *La Schizophrénie*, 1927, rééd. Payot, 2002.

• J. Postel, *La Psychiatrie* (textes essentiels), Larousse, 1994

SIGMUND FREUD

• S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, 1899-1900, rééd. Puf, 2003.
• S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1901, rééd. Payot, 2001.
• S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905, rééd. Gallimard, coll. « Folio essais », 2001.
• E. Jones, *La Vie et l'Œuvre de Sigmund Freud*, 1953-1957, rééd. Puf, 3 vol., 2006.
• P. Roazen, *La Saga freudienne*, 1975, rééd. Puf, 1986.
• P. Gay, *Freud, une vie*, 1988, rééd. Hachette, 2 vol., 2002.
• E. Rodrigué, *Freud. Le siècle de la psychanalyse*, 1996, rééd. Payot, 2007.
• E. Roudinesco, M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, 3e éd., Fayard, 2006.
• M. Borch-Jacobsen, S. Shamdasani, *Le Dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2 006

À PROPOS DE L'INTERPRÉTATION DU RÊVE, DE S. FREUD

• L. Marinelli, A. Mayer, *Rêver avec Freud. L'histoire collective de « l'Interprétation du rêve »*, Aubier, 2009.
• A. Mayer, *Sites of the Unconscious. Hypnosis and the Emergence of the Psychoanalytic Setting*, Chicago/London, Chicago University Press, 2012.
• J. Forrester, *Le Langage aux origines de la psychanalyse*, Gallimard, 1984.

NAISSANCE DU BEHAVIORISME

• J.B. Watson, « Psychology as a behaviorist views it », *Psychological Review*, vol. XX, 1913.
• J.B. Watson, *Le Comportement. Une introduction à la psychologie*, 1914.
• J.B. Watson, *Le Behaviorisme*, 1924, rééd. CEPL, 1972.
• I. Pavlov, *Réflexes conditionnels et inhibition*, rééd. Gonthier Médiations, 1963.

• C. Mariné, C. Escribe, *Histoire de la psychologie générale. Du behaviorisme au cognitivisme*, In Press, 1998.

L'ESSOR DE LA PSYCHANALYSE

• H. Hartmann, *La Psychologie du moi et le problème de l'adaptation*, 1939, rééd. Puf, 1968.
• N. Hale, *Freud et les Américains. L'implantation de la psychanalyse aux États-Unis*, 1971, rééd. Les Empêcheurs de penser en rond, 2002.
• A. de Mijolla, *Dictionnaire international de la psychanalyse* (dir.), 2e éd., Hachette, 2005.
• E. Zaretsky, *Le Siècle de Freud. Une histoire sociale et culturelle de la psychanalyse*, Albin Michel, 2008.

LA QUERELLE DU QI AUX ÉTATS-UNIS

• L.M. Terman, *The Measurement of Intelligence*, 1916, rééd. Arno Press, 1975.
• R.M. Yerkes, *A Point Scale for Measuring Mental Ability*, 1923.
• S.J. Gould, *La Mal-mesure de l'homme*, 1983, rééd. Odile Jacob, 1997.
• M. Huteau, J. Lautrey, *Les Tests d'intelligence*, 1997, nouv. éd. La Découverte, coll. « Repères », 2 006.
• O. Martin, *La Mesure de l'esprit. Origines et développements de la psychométrie (1900-1950)*, L'Harmattan, 1997.
• J. Grégoire, *L'Examen clinique de l'intelligence de l'adulte*, Mardaga, 2004.

LA GESTALT

• W. Köhler, *L'Intelligence des singes supérieurs*, 1917, rééd. Retz, 1996.
• W. Köhler, *Psychologie de la forme*, 1929, rééd. Gallimard, coll. « Folio essais », 2000.
• K. Koffka, *Principles of Gestaltpsychology*, Harcourt, Brace and World, 1935.
• P. Guillaume, *La Psychologie de la forme*, 1937, rééd. Flammarion, coll. « Champs », 1979.
• V. Rosenthal, Y.-M. Visetti, *Köhler*, Les Belles Lettres, 2003.

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE AUX ÉTATS-UNIS

• C.H. Cooley, *Human Nature and the Social Order*, 1902, rééd. Transaction Books, 1983.
• W.G. Summer, *Folkways*, 1906, rééd. Arno Press, 1979.
• E.A. Ross, *Social Psychology*, 1908, rééd. Arno Press, 1974.
• F.H. Allport, *Social Psychology*, 1924, rééd. Johnson Reprint Corp., 1973.
• G.H. Mead, *L'Esprit, le soi et la société*George H. Mead, 1934, rééd. Puf, 2006.

L'UTOPIE PSYCHOTECHNIQUE
• É. Toulouse, H. Piéron, N. Vaschide, *Traité de psychologie expérimentale*, 1904.
• J.-M. Lahy, *Le Système Taylor et la physiologie du travail professionnel*, Masson, 1916.
• M. Reuchlin, *Traité de psychologie appliquée* (dir.), 9 vol., Puf, 1971-1992.
• Y. Clot (dir.), *Les Histoires de la psychologie du travail. Approche pluridisciplinaire*, 3e éd., Octarès, 2002.
• M. Huteau, *Psychologie, psychiatrie et société sous la IIIe République. La biocratie d'Édouard Toulouse*, L'Harmattan, 2002.

LA PSYCHANALYSE DE L'ENFANT
• S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, 1905, rééd. Gallimard, coll. « Folio essais », 1989.
• M. Klein, *La Psychanalyse des enfants*, 1932, rééd. Puf, 2004
• A. Freud, *Le Traitement psychanalytique des enfants*, 1945, rééd. Puf, 2002.
• R.A. Spitz, *De la naissance à la parole. la première année de la vie*, 1957, rééd. Puf, 2002.
• J. Bowlby, *Attachement et perte*, 1969, rééd. Puf, 2 vol., 2002-2007.

DONALD C. WINNICOTT
• D.W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, 1971, rééd. Gallimard, coll. « Folio essais », 2002.
• C. et P. Geismann, *Histoire de la psychanalyse de l'enfant*, Bayard, 2004.
• L. Dethiville, *Donald W. Winnicott. Une nouvelle approche*, Éd. Campagne Première, 2008.

• A. Green, *Jouer avec Winnicott*, Puf, 2005.
• D. Ribas, *Donald Woods Winnicott*, Puf, 2000.

PSYCHOLOGIE CLINIQUE ET PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE
• E. Spranger, *La Question de l'unité de la psychologie*, 1926.
• K. Bühler, *La Crise de la psychologie*, 1927.
• G. Politzer, *Critique des fondements de la psychologie*, 1928, rééd. Puf, 2003.
• D. Lagache, *L'Unité de la psychologie*, 1949, rééd. Puf, 2004.
• A. Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre (1919-1969)*, 1999, rééd. La Découverte, 2006.

BURRHUS FREDERIC SKINNER
• E.L. Thorndike, « Animal intelligence : An experimental study of the associative processes in animals », *Psychological Review*, vol. VIII, nº 2, 1898.
• S. Smith et E.R. Guthrie, *General Psychology in Terms of Behavior*, 1921, rééd. Johnson Reprint Corp., 1970.
• E.C. Tholman, *Purposive Behavior in Animals and Men*, 1932, rééd. Appleton/Century/Crofts, 1967.
• C.L. Hull, *Principles of Behavior*, 1943, rééd. Appleton/Century/Crofts, 1966.
• B.F. Skinner, *L'Analyse expérimentale du comportement*, 1969, rééd. Mardaga, 1995.
• C. Mariné, C. Escribe, *Histoire de la psychologie générale. Du behaviorisme au cognitivisme*, In Press, 1998.

JEAN PIAGET
• J. Piaget, *Le Langage et la Pensée chez l'enfant*, 1923, rééd. Delachaux et Niestlé, 2002.
• J. Piaget, *La Naissance de l'intelligence chez l'enfant*, 1936, rééd. Delachaux et Niestlé, 1998.
• J. Piaget, *Introduction à l'épistémologie génétique*, Puf, 1950.
• J. Piaget et B. Inhelder, *La Psychologie de l'enfant*, 1966, rééd. Puf, 2004.

LE BOOM DE LA PSYCHOLOGIE

PALO ALTO
• G. Bateson, D. Jackson, J. Haley, J. Weakland, « Vers une théorie de la schizophrénie », 1956, rééd. *in* G. Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, Seuil, 1980.
• E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 1959, rééd. Minuit, 1996-2000.
• E.T. Hall, *La Dimension cachée*, 1966, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 1978.
• G. Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, 1972, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 2 t., 2008.
• P. Watlawick, J. Weakland, R. Fisch, *Changements. Paradoxes et psychothérapie*, 1974, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 2000.

NAISSANCE DE LA PSYCHOLOGIE COGNITIVE
• J.-L. Le Moigne (dir.), *Intelligence des mécanismes, mécanismes de l'intelligence*, Fayard, 1986.
• H. Gardner, *Histoire de la révolution cognitive. La nouvelle science de l'esprit*, 1993, rééd. Payot, 2002.
• A. Pélissier, A. Tête, *Sciences cognitives. Textes fondateurs* (1943-1950), Puf, 1995.
• C. Mariné, C. Escribe, *Histoire de la psychologie générale. Du behaviorisme au cognitivisme*, In Press, 1998.
• J.-P. Dupuy, *Aux origines des sciences cognitives*, 1994, rééd. La Découverte, 2005.
• D. Andler (dir.), *Introduction aux sciences cognitives*, nouv. éd., Gallimard, coll. « Folio essais », 2004.
• L. Lemire, *Alan Turing. L'homme qui a croqué la pomme*, Hachette, 2004.

LA PSYCHOLOGIE HUMANISTE
• F. Perls, *Gestalt Therapy*, Julian Press, 1951.
• C. Rogers, *Le Développement de la personne*, 1961, rééd. Dunod, 2005.
• A. Maslow, *Vers une psychologie de l'être*, 1962, rééd. Fayard, 2001.
• E. Berne, *Des jeux et des hommes*, 1964, rééd. Stock, 2000.

- J. Grinder, R. Bandler, *Les Secrets de la communication. Les techniques de la PNL*, 1982, rééd. L'Homme, 2005.
- M. Murphy, *The Future of the Body : Explorations into the further evolution of human nature*, ed. Jeremy P. Tarcher, 1992.

STANLEY MILGRAM

- L. Festinger, *A Theory of Cognitive Dissonance Leon Festinger*, 1957, rééd. Stanford University Press, 1999.
- F. Heider, *The Psychology of Interpersonal Relations*, Wiley, 1958.
- S. Milgram, *Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, 1974
- R.V. Joule, J.-L. Beauvois, Petit traité de manipulation à l'usage des honnêtes gens, 1997, rééd. Presses universitaires de Grenoble, 2002
- N. Guéguen, *Psychologie de la manipulation et de la soumission*, Dunod, 2002.
- F. Girandola, *Psychologie de la persuasion et de l'engagement*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2003.

L'ANTIPSYCHIATRIE

- R. Laing, *Le Moi divisé*, 1960, rééd. Stock, 1993.
- T. Szasz, *Le Mythe de la maladie mentale*, 1961, rééd. Payot, 1975.
- A. Esterson, R.D. Laing, *L'Équilibre mental, la folie et la famille*, 1964, rééd. Maspero, 1970.
- R.D. Laing, D. Cooper, *Raison et violence*, 1964, rééd. Payot, 1976.
- D. Cooper, *Psychiatrie et antipsychiatrie*, 1967, rééd. Seuil, coll. « Points », 1978.
- F. Basaglia, *L'Institution en négation*, Seuil, 1970.
- M. Barnes, J. Berke, *Mary Barnes. Un voyage à travers la folie*, 1971, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 2002.
- D. Cooper, *Mort de la famille*, 1971, rééd. Seuil, 1975.

A PROPOS DE HISTOIRE DE LA FOLIE À L'ÂGE CLASSIQUE

- M. Foucault, *Dits et Écrits*, vol. I, Gallimard, 2001.
- Érasme, *Éloge de la folie*, Flammarion, 2001.
- D. Eribon, *Michel Foucault*, Flammarion, 1991.
- M. Foucault, *Pouvoir psychiatrique*. Cours au Collège de France, 1973-1974, Seuil, 2003.
- M. Gauchet, G. Swain, *La Pratique de l'esprit humain. L'institution asilaire et la révolution démocratique*, Gallimard, 1980.

• C. Quetel, *Histoire de la folie*, Tallandier, 2009.

JACQUES LACAN

• J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, 1932, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 1980.
• J. Lacan, *Écrits*, 1966, rééd. Seuil, 1997.
• J. Lacan, *Séminaires*, 1953-1981.
• M. Borch-Jacobsen, *Lacan. Le maître absolu*, 1990, rééd. Flammarion, coll. « Champs », 1999.
• J. Lacan, *Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, 1994.
• M. Dethy, *Introduction à la psychanalyse de Lacan*, 5e éd. Chronique sociale, 2003.
• A.-D. Weill, M. Safouan (dir.), *Travailler avec Lacan*, Aubier, 2008.

FRANÇOISE DOLTO

• F. Dolto, *Psychanalyse et pédiatrie*, 1939, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 2008.
• F. Dolto, *Le Cas Dominique*, 1971, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 1990.
• F. Dolto, *Lorsque l'enfant paraît 1977-1979*, 3 vol., rééd. Seuil, coll. « Points essais », 1999.
• F. Dolto, *La Cause des enfants*, 1985, rééd. Pocket, 2008.
• V. Blanchet, *Parole, l'héritage Dolto*, DVD, MK2, 2 006.
• *Françoise Dolto. Une femme psychanalyste et citoyenne*, 4 DVD, MK2, 2008.
• F. d'Ortoli, M. Amram, Françoise Dolto et la NeuvilleFabienne, DVD, 2008.

LE DÉVELOPPEMENT DES PSYCHOTHÉRAPIES

• J. Carroy (dir.), *Les Psychothérapies dans leurs histoires*, L'Harmattan, 2000.
• G. Swain, *Dialogue avec l'insensé*, Gallimard, 1994.
• H. Ellenberg, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, 1974, rééd. Fayard, 2001.
• R. Castel, *La Gestion des risques. De l'antipsychiatrie à l'après-psychanalyse*, 1981, rééd. Minuit, 2003.

DÉPASSIONNER LE DÉBAT SUR L'AUTISME

• J. Hochmann, *Histoire de l'autisme*, O. Jacob, 2009.
• L. Mottron, *L'Autisme : une autre intelligence*, Mardaga, 2004.
• P. Roubertoux, *Existe-t-il des gènes du comportement ?*, Odile Jacob, 2004.
• B. Rogé, *Autisme, comprendre et agir*, Dunod, 2003.

L'ETHNOPSYCHATRIE
• G. Devereux, *Psychothérapie d'un Indien des plaines*, 1951, rééd. Fayard, 1998.
• G. Devereux, *Ethnopsychiatrie des Indiens Mohaves*, 1961, rééd. Les Empêcheurs de penser en rond, 1996.
• G. Devereux, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, 1970, rééd. Gallimard, 1983.
• G. Devereux, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, 1980, rééd. Aubier, 1993.
• T. Nathan, *Fier de n'avoir ni pays, ni amis, quelle sottise c'était*, La Pensée sauvage, 1993.
• T. Nathan, *L'influence qui guérit*, Odile Jacob, 1994.
• T. Nathan, *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001.

DÉVELOPEMENT PERSONNEL
• É. Coué, *La Maîtrise de soi-même par l'autosuggestion consciente*, 1926,
• P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, 1981, rééd. Albin Michel, 2002.
• C.R. Snyder, S.J. Lopez (dir.), *Handbook of Positive Psychology*, Oxford University Press, 2002.
• M. Lacroix, *Le Développement personnel. Du potentiel humain à la pensée positive*, Flammarion, 2002.
• C. Peterson, M. Seligman, *Character Strenghts and Virtues*, Oxford University Press, 2004.
• C. André, *Imparfaits, libres et heureux. Pratiques de l'estime de soi*, Odile Jacob, 2 006.
• C. André, *Les États d'âme, un apprentissage de la sérénité*, Odile Jacob, 2009.

LE CONNEXIONISME

- J.-P. Changeux, *L'Homme neuronal*, 1983, rééd. Hachette, 1998.
- J.L. Mc Clelland, D.E. Rumelhart, *Parallel Distributed Processing : Explorations in the microstructures of cognition*, MIT Press, 1986.
- J.-P. Nadal, *Réseaux de neurones. De la physique à la psychologie*, Armand Colin, 1993.
- H. Abdi, *Les Réseaux de neurones*, Hervé Abdi, Presses universitaires de Grenoble, 1994.
- F. Varela, *Invitation aux sciences cognitives*, Seuil, 1996.
- R. da Silva Neves, *Psychologie cognitive*, 1999, rééd. Armand Colin, 2003.

PSYCHOLOGIE ET NEUROSCIENCES

- N. Chomsky, *Le Langage et la Pensée*, 1968, rééd. Payot, 2001.
- J.-P. Changeux, *L'Homme neuronal*, 1983, rééd. Hachette, 1998.
- O. Sacks, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Seuil, 1985.
- G.M. Edelman, *Biologie de la conscience*, 1992, rééd. Odile Jacob, 2008.
- A. Damasio, *L'Erreur de Descartes. La raison des émotions*, 1994, rééd. Odile Jacob, 2008.
- N. Tzourio-Mazoyer, B. Mazoyer, O. Houdé, *Cerveau et psychologie. Introduction à l'imagerie cérébrale anatomique et* fonctionnelle, Puf, 2002.
- M. Jeannerod, *Le Cerveau intime*, Odile Jacob, 2005.

LE TEMPS DE L'ÉCLECTISME

- A. Lazarus, *Multimodal Behavior Therapy*, Springer Pub., 1976.
- S. Ionescu, *Quatorze approches de la psychothérapie*, 1991, 3e éd., Armand Colin, 2005.
- N. Duruz, *Psychothérapie ou psychothérapies ? Prolégomènes à une analyse comparative*, Delachaux et Niestlé, 1994.
- *J*.C. Norcross, M.R. Goldfried (dir.), *Psychothérapie* intégrative, Desclée de Brouwer, 1998.
- J. Preston, *Manuel de psychothérapie brève intégrative. Approches, objectifs et principes d'action*, InterÉditions, 2003.
- O. Chambon, M. Marie-Cardine, *Les Bases de la psychothérapie. Approche intégrative et éclectique*, 2e éd., Dunod, 2003.

- D. Brunet, *Une approche en psychothérapie éclectique intégrative*, Publibook, 2007

Index des noms propres

Ont contribué à cet ouvrage

Christophe André

Médecin psychiatre à l'hôpital Sainte-Anne et enseignant à l'université Paris-X, il est l'auteur, entre autres, de *Imparfaits, libres et heureux. Pratiques de l'estime de soi*, Odile Jacob, 2006, et, avec François Lelord, de *L'Estime de soi. S'aimer pour mieux vivre avec les autres*, Odile Jacob, 2007.

Bernard Andrieu

Enseignant à l'université de Nancy, il a dirigé, avec Serge Nicolas, *La Mesure de l'intelligence*. Conférences à la Sorbonne à l'occasion du centenaire de l'échelle Binet-Simon (1904-2004), L'Harmattan, 2005.

Vincent Barras

Professeur à l'université de Lausanne, directeur de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique (IUHMSP). Il a codirigé, avec C. Fussinger, *La Psychothérapie comme pratique professionnelle au xxe siècle. Pour une histoire croisée*, BHMS, 2009.

Mikkel Borch-Jacobsen

Philosophe et historien, Mikkel Borch-Jacobsen enseigne à l'Université de Washington (États-Unis). L'un des architectes du *Livre noir de la psychanalyse*, il est également l'auteur de *Lacan, le maître absolu*, *Souvenirs d'Anna O.*, *Folies à plusieurs* et *Le Dossier Freud* (en collaboration avec Sonu Shamdasani).

Jacqueline Carroy

Directrice d'étude à l'EHESS et directrice du centre Alexandre-Koyré, a récemment publié, avec Nathalie Richard, *Alfred Maury, érudit et rêveur. Les sciences de l'homme au milieu du* XIX*e* *siècle*, Presses universitaires de Rennes, 2007 et avec L. Salmon (eds), *Tarde Gabriel, Sur le sommeil ou plutôt sur les rêves et autres textes inédits*, Lausanne, BHMS, 2009.

Sarah Chiche

Écrivain, psychologue et psychanalyste.

Jean-Christophe Coffin

Maître de conférence à l'université Paris-V, chercheur associé au centre Alexandre-Koyré, il est l'auteur de *La Transmission de la folie* (1850-1914), L'Harmattan, 2003. Il est également directeur de la revue *Alter*.

Willem Doise

Professeur honoraire à l'université de Genève, il est l'auteur, avec Yves Mugny et Jean-Claude Deschamps, de *Psychologie sociale expérimentale*, 3e éd., Armand Colin, 1997, et, avec Gabriel Mugny, de *Psychologie sociale et développement cognitif*,
Armand Colin, 2003.

Jean-François Dortier

Fondateur et directeur du magazine *Sciences Humaines*.

Nicole Edelman

Maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Paris-X Nanterre.

Elle a publié, entre autres, *Histoire de la voyance et du paranormal. Du* XVIIIe *siècle à nos jours*, Seuil, 2006, et *Les Métamorphoses de l'hystérique. Du début du* XIXe *siècle à la Grande Guerre*, La Découverte, 2003.

Christian Escribe

Maître de conférences en psychologie à l'université Toulouse-II, il a coécrit avec C. Mariné, *Histoire de la psychologie générale. Du behaviorisme au cognitivisme*, In Press, 1998.

Aude Fauvel

Docteure en histoire (EHESS), spécialiste de l'histoire de la psychiatrie. Chercheur associée au Max Plack Institut de Berlin

Catherine Fussinger

Responsable de recherche à l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique (IUHMSP/Lausanne). Elle a codirigé, avec V. Barras, *La Psychothérapie comme pratique professionnelle au* XXe *siècle. Pour une histoire croisée*, BHMS, 2009.

Teresa Garcia

Psychothérapeute, formée au Mental Research Institute (MRI) de Palo Alto, elle a publié avec J.-J. Wittezaele, *À la recherche de l'école de Palo Alto*, Seuil, 2006.

Nicolas Guéguen

Professeur des universités en science du comportement à l'université Bretagne-Sud, il a entre autres, publié *Psychologie de la manipulation et de la soumission*, Dunod, 2002, et *Les Tests d'inférence en psychologie*, Dunod, 2008.

Horst Gundlach

Professeur à l'Institut d'histoire de la psychologie, université de Passau, Allemagne.

Catherine Halpern

Journaliste scientifique.

Jacques Hochmann

Professeur émérite à l'université Lyon I Claude Bernard, membre honoraire de la Société psychanalytique de Paris et médecin honoraire des hôpitaux de Lyon. Il a fondé l'Institut de traitement des troubles de l'affectivité et de la cognition (ITTAC), un centre de soins ambulatoires à Villeurbanne (service dépendant du Vinatier), et a créé le Centre de ressources autisme (CRA) de la région Rhône-Alpes. Il est l'auteur d'une *Histoire de l'autisme*, Odile Jacob, 2009.

Michel Huteau

Professeur de psychologie au Cnam, il a dirigé, avec Jean Guichard, *Orientation et insertion professionnelle. 75 concepts clés*, Dunod, 2007.

Serban Ionescu

Psychiatre et psychologue clinicien. Professeur de psychopathologie à l'université Paris 8 et à l'université du Québec à Trois Rivières, membre correspondant de l'Académie de médecine de Roumanie. Il a notamment dirigé, avec Alain Blanchet, *Psychologie clinique, psychopathologie, psychothérapie*, Puf, 2008.

Marc Jeannerod (1935-2011)

Marc Jeannerod a été professeur de physiologie à l'université Lyon-I, directeur de l'Institut des sciences cognitives et membre de l'Académie des sciences, il a notamment publié *L'Homme sans visage et autres récits de neurologie quotidienne*, Odile Jacob, 2007, et *Le Cerveau intime*, Odile Jacob, 2005.

Claudette Mariné

Professeure de psychologie à l'université Toulouse-II, elle a coécrit, avec C. Escribe, *Histoire de la psychologie générale. Du behaviorisme au cognitivisme*, In Press, 1998.

Jean-François Marmion

Journaliste scientifique au magazine *Sciences Humaines*, rédacteur en chef du *Cercle Psy*.

Olivier Martin

Professeur des Universités, directeur de l'école doctorale SHS Université Paris-Descartes. Il a publié entre autres *La Mesure de l'esprit. Origines et développements de la psychométrie*, L'Harmattan, 1997, *L'Analyse de données quantitatives. L'enquête et ses méthodes*, Armand Colin, 2007.

Andreas Mayer

Chercheur à l'institut Max-Planck d'histoire des sciences (Berlin), il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de la psychanalyse, traduits dans plusieurs langues, notamment de, avec Lydia Marinelli, *Rêver avec Freud. L'histoire collective de L'Interprétation du rêve*, Aubier, 2009, et de *Sites of the Unconscious. Hypnosis and the Emergence of the Psychoanalytic Setting*, Chicago University Press, 2012.

Régis Meyran

Anthropologue, chercheur au laboratoire d’anthropologie et d’histoire de la culture (Lahic). Collaborateur du magazine *Sciences Humaines*.

Magali Molinié

Psychologue clinicienne, enseignante à l’université Paris 8, elle est l’auteure de *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006, et a coordonné *La Psychanalyse. Points de vue pluriels*, Sciences Humaines Éditions, 2007.

Serge Nicolas

Professeur de psychologie à l’université Paris Descartes, il a notamment publié *La Mémoire et ses maladies selon Théodule Ribot* (1881), L’Harmattan, 2002, et *Théodule Ribot. Philosophe breton, fondateur de la psychologie française*, L’Harmattan, 2005. On lui doit aussi un site internet dédié à Ribot : [https:// sites.google.com/site/theoduleribot/](https://sites.google.com/site/theoduleribot/)

Annick Ohayon

Maître de conférences honoraires à l’université Paris 8 et chercheur au centre Alexandre-Koyré. Elle est l’auteur, entre autres, de *Psychologie et psychanalyse en France, l’impossible rencontre, 1919-1969*, 1999, rééd. coll. « Repères », 2006.

Dominique Ottavi

Maître de conférences à l’université Paris 8, elle est l’auteure notamment de *De Darwin à Piaget. Pour une histoire de la psychologie de l’enfant*, CNRS, 2002 et avec Laurent Guttierez, *Roger Cousinet, Une philosophie à l’épreuve de la pédagogie*, INRP, 2007.

Régine Plas

Professeure d’histoire de la psychologie à l’université Paris Descartes et chercheuse associée au centre Alexandre-Koyré, elle a notamment publié

Naissance d’une science humaine : la psychologie. Les psychologues et le « merveilleux psychique », PUR, 2000.

Yannick Ripa

Professeure d’histoire à l’université de Paris 8. Elle a publié *L’Affaire Rouy. Une femme contre l’asile au XIX^{e}siècle*, Tallandier, 2010.

Marc Renneville

Maître de conférences à l’université Paris 8, il a notamment publié *Le Langage des crânes. Une histoire de la phrénologie*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2000.

Rui da Silva Neves

Professeur de psychologie cognitive à l’université Toulouse-Le Mirail, il a publié *Psychologie cognitive*, Armand Colin, 2003.

Élise de Villeroy

Journaliste.

Achille Weinberg

Journaliste.

Jean-Jacques Wittezaele

Psychothérapeute, formé au Mental Research Institute (MRI) de Palo Alto, il dirige l’institut Gregory-Bateson à Liège et a publié *L’Homme relationnel*, Seuil, 2003 et, avec T. Garcia, *À la recherche de l’école de Palo Alto*, Seuil, 2006.

Chez le même éditeur

Collection « Petite Bibliothèque de Sciences Humaines »

• *La Psychologie. Histoire, concepts, méthodes, expériences*, Elisabeth Demont, 2009.
• *Le langage. Introduction aux sciences du langage*, Jean-François Dortier (coord.), 2010.
• *L'intelligence de l'enfant*, Martine Fournier, Roger Lécuyer (dir.), 2009.
• *Qu'est-ce que l'adolescence*, Véronique Bedin (dir.), 2009.

Collection « Ouvrages de synthèse »

• *Le Cerveau et la Pensée, le nouvel âge des sciences cognitives*, Jean-François Dortier (coord.), 2011.

Hors collection

• *Les Patients de Freud. Destins*, Mikkel Borch-Jacobsen, 2011.

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.